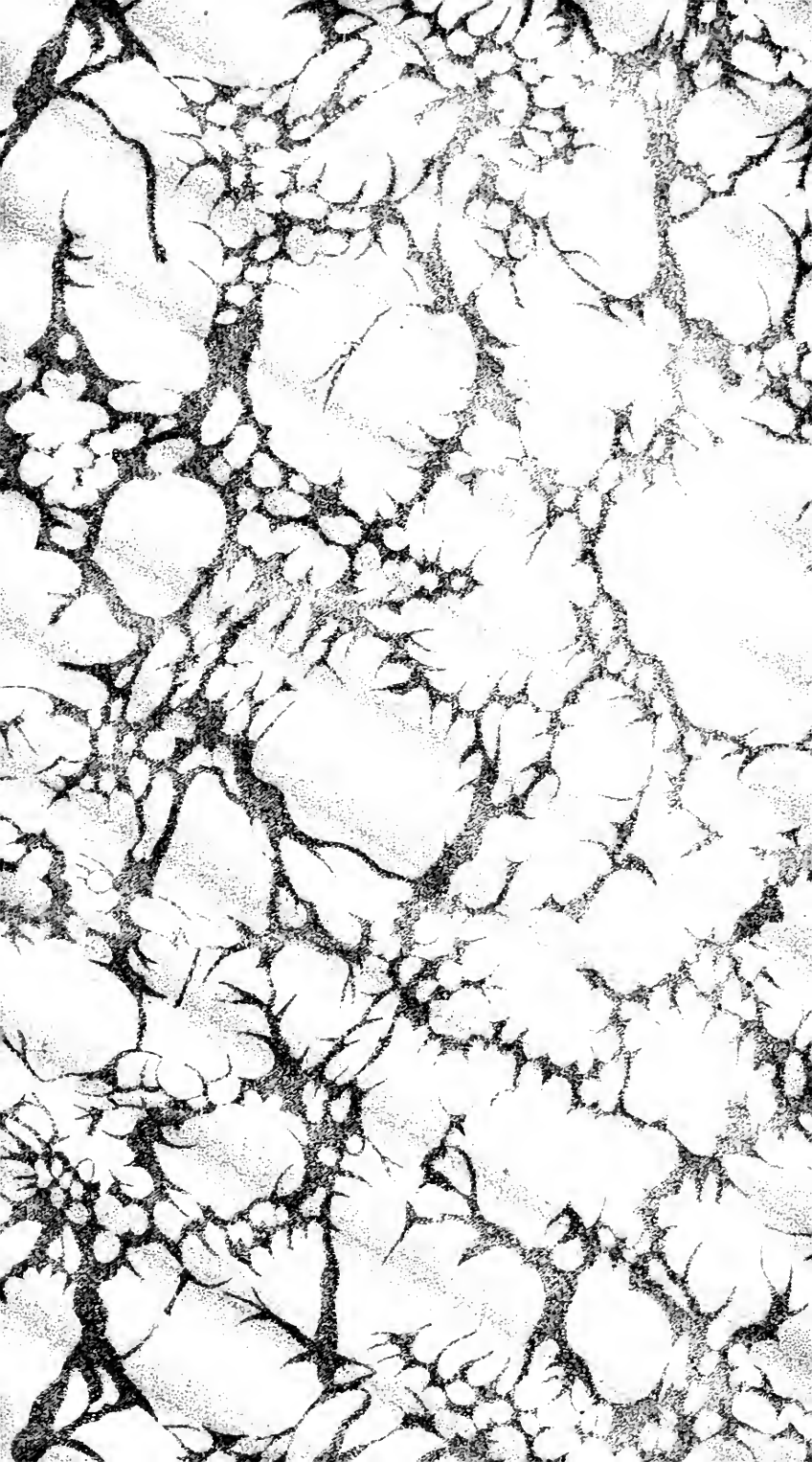


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01362921 7









407

5/12/10

POESIES FRANÇAISES

DE

JEAN PASSERAT

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

25 exemplaires sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés
par l'éditeur.

2287p

LES
POÉSIES FRANÇAISES
DE JEAN PASSERAT

PUBLIÉES

Avec Notice & Notes

PAR PROSPER BLANCHEMAIN

TOME PREMIER



204609
14:7:26

PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX

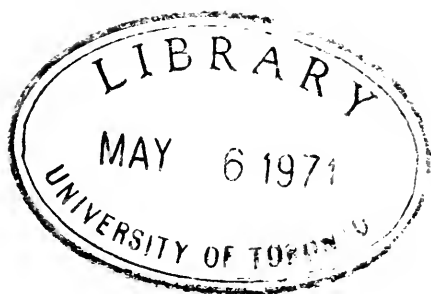
PQ

1653

736

1880

t.1





JEAN PASSERAT

SA VIE ET SES ŒUVRES.

1534-1602.



PARMI ces quelques poètes champenois, dont la bonhomie est plus narquoise et plus gouailleuse qu'elle ne semble au premier abord; groupe peu nombreux, mais choisi, de fins rimeurs dont La Fontaine est le type immortel, Jean PASSERAT occupe une place d'élite. C'est dans la capitale même de la Champagne, à Troyes, le 18 octobre 1534, qu'il naquit de Pantaléon Passerat et de Nicole Thiénot, tous deux de la même ville.

Quoique son père eût voyagé, qu'il aimât, cultivât même les sciences et les lettres, peut-être était-il gêné dans ses affaires, ou mourut-il

de bonne heure; car ce fut le chanoine Thiénot, oncle maternel du jeune Jean Passerat, qui se chargea de son éducation. L'abbé Laurent Acaria le conduisait tous les jours au collège; mais l'élève subissait impatiemment la règle et les corrections sévères d'alors, si bien qu'un beau jour il se déroba aux verges de son régent et se sauva jusqu'à Bourges, où, ne sachant comment subsister, il se fit ouvrier dans une forge et acquit pour la pêche en rivière un talent qui lui fut aussi profitable. Un moine du couvent de Saint-Satur, à Sancerre, séduit par sa mine éveillée ou par quelques bribes de latin qu'il étala devant lui, le retira de chez son forgeron et, trois ou quatre mois après, grâce aux conseils du bon religieux, il rentra chez son oncle. Celui-ci accueillit l'enfant prodigue et lui fit reprendre ses études, qu'il continua pendant trois ans avec beaucoup de succès. Il alla ensuite à Paris suivre, au collège de Reims, les leçons de Jean Rochon, qui devait être plus tard doyen de la Faculté de médecine; puis il revint à Troyes, près de l'excellent latiniste Jean Lescot, qui le prit en affection et l'emmena de nouveau à Paris, où le maître professa la rhétorique au collège du Plessis, tandis que l'élève y professait les humanités.

Il fut bientôt appelé au même titre au collège

du cardinal Lemoine par son compatriote Jean Richer, et s'était lié avec Marc-Antoine de Muret, revenu depuis peu de Rome, lorsque la peste, éclatant soudain dans Paris, le força à s'exiler à Milly-en-Gâtinais.

Aussitôt le danger passé, il rentra dans un nouveau collège, celui de Boncourt, et dans une chaire plus élevée, celle d'éloquence, où il expliqua les *Commentaires* de César et compta, au nombre de ses auditeurs, Pierre de Ronsard, Jean-Antoine de Baïf, Nicolas d'Angennes, sieur de Rambouillet, etc., etc.

En 1565, s'étant pris de passion pour Cicéron, et, jugeant indispensable de connaître la latinité des jurisconsultes anciens pour bien comprendre les finesses du style de l'orateur romain, de professeur il redevint élève et partit pour Bourges. Y retrouva-t-il le vieux forgeron dont il avait été l'apprenti? Eut-il de nouveau l'occasion d'y exercer ses talents pour la pêche? C'est ce que l'histoire ne nous apprend pas. Mais il est certain qu'il étudia le droit sous le grand Cujas. M. Chevreul, dans une excellente notice sur Passerat, prouve qu'il n'y dut séjourner que deux ans, Cujas s'étant retiré en 1567 à Valence, où son élève l'aurait suivi et d'où il aurait fait un voyage en Italie. Mais ce voyage, dont les contemporains n'ont pas parlé et auquel il ne fait qu'une rapide allusion,

pourrait bien n'avoir eu lieu qu'en mai 1574, lorsque Henri III revint de Pologne par l'Autriche et l'Italie; car on trouve, dans les poésies françaises du poète, une ode sur l'entrée du roi à Ferrare, qui évidemment a été écrite et présentée à Henri III dans Ferrare même, et une autre ode offerte au même souverain lors de son entrée à Lyon; ce qui fait supposer que Passerat aurait fait partie de la députation envoyée au-devant du roi, pour le recevoir et le ramener en France.

Ce qui est certain, c'est qu'avant son retour à Paris, en 1569, il passa par Troyes, puis par Épernay, dont les habitants, sur le point d'être assiégés par Henri de Bourbon, prince de Condé, le députèrent au camp des Réformés; et il parvint à détourner l'assaut dont la ville était menacée.

A cette époque, ayant résolu de se fixer définitivement dans la capitale, il acquit une protection précieuse. Parmi les jurisconsultes qui assistaient à ses cours, où il traitait la question *De rerum et verborum significatione*, se trouvait le savant maître des requêtes Henri de Mesmes, qui, charmé tout à la fois par le savoir et l'esprit du professeur, forma avec lui des liens qui se transformèrent bientôt en une vive amitié, si bien qu'au bout de peu de temps l'humaniste devint le commensal, puis

l'hôte du magistrat, et fut choisi pour être le précepteur de son fils unique Jacques. Heureux de cette mission et reconnaissant de cette hospitalité, qui devait durer jusqu'à sa mort, il ne manqua pas une fois, pendant vingt-quatre ans, d'offrir, le 1^{er} janvier, à son généreux Mécène une de ces charmantes pièces de vers latins, qui firent sa réputation poétique et dont le recueil fut d'abord imprimé sous le titre de *Kalendæ Januariæ*.

Peu lu de nos jours par suite du discrédit où sont tombées injustement les études classiques, ce livre abonde en détails exquis; il est écrit dans la plus pure latinité; il faisait les délices des magistrats, des lettrés, des savants, dont l'hôtel de Mesmes était le rendez-vous.

Ses poésies françaises roulent à peu près dans le même cercle d'idées. Cependant les poètes de la pléiade chantent à l'envi son éloge, bien qu'il ne partage pas leurs principes de rénovation littéraire. Gaulois par le fond et par la forme, il est le continuateur de Villon et de Marot plutôt que l'adepte de Ronsard. Aussi, quand il essaye de soupirer une tendre élegie, est-il froid et compassé. S'il y sème l'esprit à pleines mains, il n'y rencontre jamais, sauf dans deux ou trois pièces sincèrement émues, le cri véritable de la passion. Il ne parle pas sa

langue¹. Il exprime beaucoup mieux les sentiments d'une amitié sincère et profonde pour ses chers hôtes. En les fêtant, il rencontre, à côté de la note spirituelle, la note émue, le mot qui part du cœur. Pendant de longues années sa verve s'anime; il cultive ce terrain fécond, sans jamais l'épuiser.

En même temps qu'il offrait des vers latins à Henri de Mesmes, jamais il ne faillit à présenter aux dames de la famille des poésies françaises, accompagnées de quelque souvenir, auquel l'intention donnait de la valeur. Remarquons en passant qu'un grand nombre de ces *Étrennes* s'adressent à Judith de Mesmes, qu'il

1. Les vers de Passerat n'avaient pas pour objet une *Iris en l'air*. Elle portait le prénom de Catherine, ainsi qu'on le voit dans plusieurs des pièces qui lui sont adressées. Elle partit en Italie à la suite du duc de Nemours. (Élégie x, t. I, p. 54.) Quand elle vint à mourir, le poète lui fit une épitaphe attendrie où il révèle les trois premières lettres de son nom : *Sur le trespas de mademoiselle Cat. Del.* (t. II, ci-après). Le *Dictionnaire historique* de Jal indique une Catherine d'Elbene, fille de Richard Dalbene (*sic*), banquier florentin, et de Jeanne Loveau, née à Paris le 1^{er} juin 1536. Le frère de cette Catherine, François d'Elbene, avait épousé Antoinette de Mesmes, cousine de Judith de Mesmes. Fille d'un Florentin, Catherine dut profiter du voyage du duc de Nemours en Savoie pour aller voir sa famille en Italie. Alliée aux de Mesmes, c'est chez eux que Passerat dut la connaître et s'éprendre d'elle. Il y a donc, sinon une certitude absolue, du moins les plus fortes présomptions pour que Catherine d'Elbene fût Cat. Del. et la bien-aimée du poète.

avait vue naître et pour laquelle il semble éprouver une affection particulière.

On peut remarquer encore un sentiment aimable dans quelques pièces où il célèbre, en rythmes légers, le réveil de la nature ou les rustiques amours des pastoureaux et des bergères. Ainsi : le premier jour de mai — Pastoureau, m'aimes-tu bien? — Belle, ta beauté s'enfuit. — La Villanelle : J'ai perdu ma tourterelle, qui se trouve comme égarée au milieu d'élégies quasi-officielles sur la mort de la belle Gabrielle, composées pour Henri IV et dans le voisinage d'autres élégies écrites pour Henri III, sur ses mignons tués en duel.

Ce n'est certes pas dans les vers de commande que Passerat excelle, mais dans la fine raillerie. Quand il lance une épigramme, elle est armée de l'aiguillon qui frappe et qui pique; quand il badine, c'est avec une grâce, une finesse toutes françaises; quand il fait du *procès* une divinité, parce qu'il est immortel et se nourrit des offrandes des pauvres plaideurs; quand il raconte la métamorphose d'un homme en oiseau, il trouve des accents qui n'appartiennent qu'à lui et font pressentir l'inimitable La Fontaine. Le vin aussi avait droit à ses hommages, et il ne se bornait pas à l'aimer platoniquement. Sa face enluminée, son nez rubicond et tuméfié, son petit œil clignotant (car il raconte lui-même,

dans un sonnet¹, qu'il eut l'œil gauche crevé en jouant à la paume) témoignaient assez de son goût pour la dive bouteille, s'il ne l'avait d'ailleurs attesté dans ses vers.

Mais autant son visage le faisait mal venir auprès des femmes (et il s'en est bien vengé), autant sa conversation aimable et piquante le faisait rechercher des hommes de goût. Il aimait à se délasser avec eux, dans des festins où présidaient Bacchus et les Muses légères; car il n'avait du pédant que la robe, comme dit La Monnoye, et, à ces moments-là, il la jetait aux orties. Il oubliait les longs et arides travaux du lexicographe et du savant, où il s'absorbait souvent des journées entières, sans songer à prendre ni repos ni nourriture.

C'était à la porte Saint-Victor qu'il professait vers 1570, et qu'il expliquait comme nous l'avons dit, le titre du Digeste : *De verborum significatione*, en relevant l'aridité de l'enseignement par des remarques dont la finesse et l'ingéniosité charmaient ses auditeurs accourus en foule pour l'entendre. Charles IX, qui eût été un roi artiste et lettré, si des courtisans dissolus n'eussent étouffé en lui ce sentiment du beau, inné chez les Valois; s'il n'eût été l'esclave de

1. Il n'est que dans l'édition de 1606. Voyez t. II, p. 46. Les sonnets paraissant suivre l'ordre des dates, Passerat aurait été blessé vers 1570, à l'âge de trente-six ans.

sa mère et la plus triste victime des discordes par lesquelles son règne fut ensanglanté, Charles IX sut distinguer et apprécier Passerat. Aussi, lorsque le savant et infortuné Ramus fut tombé à la Saint-Barthélemy, sous les coups des massacreurs, c'est à Passerat que pensa le monarque, pour occuper une des deux chaires laissées vacantes au Collège de France, celle d'éloquence latine. Henri III ne lui témoigna pas moins de bienveillance, et c'est sur sa demande qu'il composa le poème du *Chien courant*, qui figure en tête de ses poésies, œuvre didactique un peu monotone, mais qui témoigne de connaissances techniques dans l'art de vénerie.

Le règne du dernier des Valois ne fut pas moins tourmenté que celui de ses frères. En vain il employa la ruse et l'assassinat contre les Guise, il ne put empêcher ni leurs conspirations ni la formation de la Ligue et périt à son tour sous le poignard d'un meurtrier. Dans cet effondrement d'une dynastie, les écoles se fermaient l'une après l'autre, les étudiants abandonnaient la plume pour l'épée ; la chaire des professeurs restait vide. Passerat, pour faire trêve aux tristesses patriotiques dont ses travaux avaient peine à le distraire, fréquentait de temps en temps le logis de Jacques Gillot, son ami, conseiller clerk au Parlement de Paris,

qui demeurait dans la petite rue qui va du quai des Orfèvres à l'hôtel de M. le premier Président, rue où depuis naquit Despréaux, où plus tard demeura M^e Arouet, le père de Voltaire. Il y rencontrait le grand prévôt de la connétablie, Nicolas Rapin, poète comme lui, le médecin protestant Florent Chrestien, l'intègre magistrat Pierre Pithou, Pierre Leroy, chapelain du cardinal de Bourbon, et enfin un des plus aimables poètes de cette époque, Gilles Durand, sieur de la Bergerie. Dans ces réunions intimes, on échangeait des nouvelles, on souhaitait un avenir meilleur, on se révoltait contre les malheurs du pays, contre l'ineptie et l'outrage des hommes qui s'étaient arrogé le pouvoir; mais, malgré les tristesses d'un temps qui n'était pas sans analogie avec le nôtre; malgré l'insolence de l'étranger qui foulait notre sol; malgré la folie des Français, qui se déchiraient entre eux sous l'œil des envahisseurs, la gaieté ne perdait pas ses droits. On se vengeait d'une persécution par un bon mot, d'une trahison par une épigramme et, le 16 janvier 1593, les états de la Ligue s'étant réunis, quelqu'un répéta, en les parodiant, les discours qui se tenaient dans cette néfaste Assemblée. Ce fut, dit-on, Pierre Leroy, qui eut l'idée de noter ces improvisations où le rire ne voilait qu'à demi l'amertume, de réunir en faisceau ces brindilles

trempées dans le vinaigre et d'en faire une poignée de verges sanglantes, pour fustiger ces faquins sans vergogne, dont le triomphe était une honte et un désastre pour la patrie.

Le plan de la satire Ménippée venait d'éclorre; il fut aussitôt mis à exécution, chacun se partagea la besogne. Aux magistrats les discours; aux poètes les satires, les quatrains acérés, les chansons mordantes; Passerat qui, selon l'expression de l'historien De Thou, *était un homme de bon nez et de bon sens*, se chargea de la partie poétique et épigrammatique à laquelle Rapin n'eut guère de part que pour les poésies latines. Partout de l'esprit, du sel à foison et, sur tous les ennemis du Béarnais, ce ridicule qui tue mieux qu'une arquebusade. — Une fois la mine chargée, il fallait la faire éclater. A Paris c'était chose impossible. L'imprimeur du pamphlet eût encouru la peine de la hart. Peut-être quelques épigrammes avaient circulé, quelque chose du plan avait transpiré au dehors. Aussi le cénacle, mis en suspicion, se dispersa de toutes parts. Ce fut à Tours que la bombe fit explosion. Une première édition fut enlevée aussitôt que parue et c'est à peine si l'on pourrait compter combien il s'en publia sous les dates de 1593 et 1594.

Les auteurs de la satire Ménippée, en osant seulement la composer et l'écrire dans Paris,

sous le regard soupçonneux de la Ligue, avaient certainement fait preuve d'un grand courage, Passerat surtout, qui occupait la chaire de Ramus et devait songer non sans appréhension au sort funeste de son prédécesseur, cette grande victime de la Saint-Barthélemy. Quant au célèbre pamphlet lui-même, son mérite et sa puissance ont été de beaucoup exagérées. Le président Hénault a été jusqu'à dire qu'il fit plus peut-être, pour Henri IV, que les batailles d'Arques et d'Ivry. C'est lui donner une importance à laquelle ses auteurs eux-mêmes n'ont jamais prétendu. Son succès fut grand et légitime, parce qu'il soutenait un parti vraiment national et dont le triomphe s'affirmait chaque jour; mais il n'eut aucune influence sur la dislocation de la Ligue, qui était un fait à peu près accompli lorsqu'il parut.

Sous le rapport historique, la satire Ménippée n'est digne d'aucune créance, M. Auguste Bernard observe avec justesse qu'elle fait ouvrir les états généraux le 10 février, jour où il n'y eut pas de séance; elle y introduit des personnages qui n'y parurent jamais; toutes les époques sont confondues. Il semble d'abord qu'on assiste à la séance d'ouverture et l'on s'aperçoit qu'un an s'est écoulé entre le premier et le dernier discours.

Restent les qualités d'un style spirituel, in-

cisif, éminemment français, digne par intervalles de Rabelais, le grand railleur, hérissé d'épigrammes barbelées qui restent dans la blessure et qui ont dû faire pâmer d'aise tous les patriotes du temps; mais tout cela n'eut qu'une médiocre influence sur les destinées du pays. — La messe de Saint-Denis fit plus pour Henri IV que tous les aiguillons de la Ménippée.

Néanmoins lorsque, le 24 mars 1594, le roi rentrait en vainqueur dans sa capitale, vainqueur aussi, Passerat y rentrait à sa suite et reprenait au Collège de France ses leçons, trop longtemps interrompues à son gré et surtout au gré de ses auditeurs. De quels applaudissements ne dut-il pas être accueilli lorsque, prenant prétexte du traité de l'orateur de Cicéron, et spécialement du livre II : *De risu et de ridiculis*, il fustigea de nouveau la Ligue, sur le dos des pères jésuites, toujours hostiles à l'Université ! On s'arracha la harangue immédiatement imprimée par Patisson, sous le titre : *Præfatiuncula in disputationem de Ridiculis* (Paris, 1594, in-8°).

Il avait d'ailleurs l'habitude d'ouvrir chaque année ses leçons par un discours, dont vingt-neuf ont été conservés et imprimés après sa mort, par son neveu Jean de Rougevalet : *Orationes et Præfationes*, etc. (Paris, D. Douceur, 1606, in-8°). On y voit qu'il commenta successivement plusieurs comédies de Plaute.

des harangues de Cicéron, des morceaux de Salluste, de Catulle, d'Ovide, les *Bucoliques* de Virgile, etc.

Mais l'on ne se nourrit pas seulement de gloire et le Trésor épuisé ne soldait plus, depuis quinze mois, les appointements des professeurs au Collège de France. Avant la Ligue, ils étaient déjà si rarement payés qu'un jour, dans un sonnet, Passerat demanda au roi Henri III la succession de Tullène, un fou de cour, qui venait de mourir. Sous le nouveau règne, la détresse s'était encore aggravée; si bien qu'il vint, à la tête de ses collègues, solliciter de Henri IV ce qui leur était dû.

Selon le récit de l'abbé Goujet, dans son mémoire sur le Collège de France, le roi les reçut avec bonté et déclara qu'il aimait mieux diminuer sa dépense et prendre sur sa table pour payer ses lecteurs. Puis il les renvoya à Sully, chez qui ils eurent ordre de se présenter le lendemain. M. de Rosny ne les accueillit pas moins bien : « Les autres, dit-il, vous ont donné du papier, du parchemin et de la cire; le roi vous a donné sa parole, et moi, je vous donnerai de l'argent. »

Que résulta-t-il de ces belles promesses? Peu de chose sans doute; car on voit que Passerat continua de solliciter un paiement qui se faisait trop attendre. Il n'était cependant ni

avide ni intéressé; car aux étrennes de 1574, il fit reprendre à Henri de Mesmes un cadeau de 50 pistoles en or, dont il n'avait, disait-il, aucun besoin.

Bien qu'ayant dépassé la soixantaine, il persévérât avec ardeur dans ses études incessantes et ne se donnait de relâche que pour faire parfois *carrousse*, avec des amis aussi joyeux que lui; mais ces excès de travail et de plaisir minaient sa robuste constitution. Il s'en ressentait déjà, lorsqu'en août 1596, il eut la douleur de perdre son protecteur et ami Henri de Mesmes. Bien que Jacques de Mesmes, son fils, eût revendiqué, comme son plus bel héritage, le droit d'héberger le vieux poète, le savant qui l'avait instruit, qui l'avait presque vu naître, cette perte fut pour Passerat une douleur inconsolable. Un an plus tard, à la suite d'une violente attaque de goutte, il resta paralysé de la moitié du corps. Son intelligence n'en fut pas atteinte, heureusement pour lui, car ses études l'aidèrent à supporter tant de souffrances. Devenu aveugle, il travaillait encore et, dans son discours *De Cæcitate*¹, il s'appliquait le *Tant mieux; nous combattons à l'ombre*²! que Léonidas répondait à Xerxès, menaçant d'obscurcir

1. Paris, M. Patisson, 1598, in-8° de 12 feuilles.

2. Voyez feuillet 11 verso, ligne 21.

le soleil sous les flèches de ses archers. Dans la dédicace à d'Incarville, trésorier de l'épargne, il réclamait ses appointements échus, pour payer son secrétaire devenu indispensable. Enfin il fut cloué sans mouvement sur son lit de douleurs. C'était pour toujours. Dans ses souffrances intolérables, il adressait à la sainte Vierge des stances, que son neveu nous a gardées, et qui respirent une piété douloureuse et résignée. Mais par moments ses forces le trahissaient; sa noble intelligence fléchissait sous les tortures du corps. Enfin, le 14 septembre 1602, âgé de 68 ans¹, après cinq années de tortures il cessa de vivre et de souffrir.

Son compatriote et ami Jean Richer fut son exécuteur testamentaire.

Depuis vingt-neuf ans, il habitait l'hôtel de Mesmes et Jacques de Mesmes, voulant pro-

1. Scévole de Sainte-Marthe lui donne à tort 73 ans et L'Estoile s'éloigne encore plus de la vérité. dans son Journal, où il écrit : « Le samedi 14 septembre 1602, Jean Passerat, professeur du roy en l'université de Paris, *âgé de près de 80 ans*, homme docte et des plus délicats esprits de ce siècle, bon philosophe et grand poète, mourut à Paris, ayant languï longtemps et perdu la veue avant que mourir, de trop estudier et aussi (disent aucuns) de trop boire : vice naturel à ceux qui excellent en l'art de poésie, comme faisoit ce bonhomme, duquel la sépulture est aux Jacobins. »

C'est Papyre Masson qui, dans son éloge latin, en tête des *Orationes et præfationes*, nous a conservé les détails les plus exacts et les plus complets sur la vie de Passerat.

longer son hospitalité au delà de cette vie, lui fit élever un tombeau dans l'église des dominicains de la rue Saint-Jacques.

Jean de Rougevalet, son neveu, greffier de l'élection de Troyes, fut son héritier et, grâce aux libéralités de Sully, qui n'était pourtant pas coutumier du fait, se fit l'éditeur de ses œuvres. Il publia successivement :

1^o Le recueil des œuvres poétiques (Paris, Langelier, 1606, in-8^o) dont le tiers seulement avait été imprimé du vivant de l'auteur, en 1597 et 1602.

Nous avons déjà fait ressortir le mérite de ces poésies, toujours élégantes et d'un charme souvent irrésistible dans les sujets légers et les fines satires. Elles ont semblé dignes d'être remises en lumière et offertes à l'appréciation des esprits délicats.

L'éditeur avait omis d'y joindre les vers piquants que la satire Ménippée doit à Passerat, ainsi que le chant d'allégresse sur l'entrée du roi Charles IX dans sa ville de Troyes (Troyes, 1564, in-8^o). Ces morceaux ont été ajoutés à la nouvelle édition à la fin du tome II.

2^o *Kalendæ Januariæ et varia quædam poemata* (Langelier, 1606, in-8^o).

Ce recueil, qui avait déjà paru deux fois, en 1597 et 1603, a été augmenté de moitié.

Par malheur, notre siècle s'est trop désintéressé des études classiques, pour qu'on ait pu songer à le rééditer. Peu de personnes apprécieraient à sa juste valeur ce style qui marche sans contrainte sur les traces des anciens, cet esprit qui se rend personnels leur génie et leur langue, ces allusions qui ne sont ni des copies ni de serviles imitations ¹.

1. Nous rougirions de ne pas choisir seulement une citation parmi les étrennes en vers hexamètres que Passerat offrit, pendant vingt-huit ans de suite, à Henri de Mesmes. La pièce qui porte la date du 1^{er} janvier 1582 est sans contredit la plus originale de toutes, et, bien qu'elle ait été cent fois imitée sans avoir été jamais égalée, bien qu'elle ait été souvent réimprimée, nous avons cru devoir reproduire ici le *Nihil*, *Henrico Memmio, pro xeniis*. (Ann. M. D. LXXXII.)

Janus adest, festæ poscunt sua dona Calendæ :
 Munus abest festis quem possim afferre Calendis.
 Siccine Castalius nobis exaruit humor ?
 Usque adeo ingenii nostri est exhausta facultas,
 Immunem ut videat redeuntis janitor anni ?
 Quod nusquam est potius nova per vestigia quæram.
 Ecce autem, partes sese dum versat in omnes,
 Invenit mea Musa *Nihil*. Ne despice munus ;
 Nam *nihil* est gemmis, *nihil* est pretiosius auro.
 Hûc animum, hûc igitur vultus adverte benignos ;
 Res ea nunc canitur quæ nulli audita priorum.
 Aufonii & Graii dixerunt cœtera vates ;
 Aufoniæ indictum *nihil* est Graiæque Camœnæ.
 E cœlo quacumque Ceres mea prospicit arva,
 Aut genitor liquidis orbem complectitur ulnis
 Oceanus, *nihil* interitus & originis expers,
 Immortale *nihil*, *nihil* omni ex parte beatum.
 Quod si hinc majestas & vis divina probatur

3^o De litterarum inter se cognatione et permutatione liber (Paris, D. Douceur, 1606, in-8^o), ouvrage de philologie que M. Chevreul déclare être des plus curieux.

Numquid honore Deum, numquid dignabimur aris?
 Conspectu lucis *nihil* est jucundius almæ;
 Vere *nihil*, *nihil* irriguo formosius horto,
 Floridius pratis, Zephiri clementius aura.
 In bello sanctum *nihil* est Martisque tumultu :
 Justum in pace *nihil*, *nihil* est in fœdere tutum,
 Felix cui *nihil* est ! Fuerant quæ vota Tibullo.
 Non timet insidias ; fures, incendia temnit,
 Sollicitas sequitur nullo sub iudice lites.
 Ille ipse invictis qui subjicit omnia plantis.
 Zenonis sapiens, *nihil* admiratur & optat,
 Socraticique gregis fuit ista scientia quondam
 Scire *nihil*, studio cui nunc incumbitur uni,
 Nec quicquam in ludo mavult didicisse juventus,
 Ad magnas quia ducit opes & culmen honorum.
 Nosce *nihil*, nosces fertur quod Pythagoreæ
 Grano hæere fabæ, cui vox adjuncta negantis.
 Multi Mercurio duce freti viscera terræ
 Dura liquefaciunt simul & patrimonia miscent,
 Arcano instantes operi & carbonibus atris,
 Qui tandem exhausti damnis fractique labore,
 Inveniunt atque inventum *nihil* usque requirunt.
 Hoc demetiri non ulla decempeda possit
 Nec numeret Lybicæ numerum qui callet arenæ.
 Vel Phœbo ignotum *nihil* est, *nihil* altius astris.
 Tuque (tibi licet eximium sit mentis acumen
 Omnem in naturam penetrans & in abdita rerum)
 Pace tua, Memmi, *nihil* ignorare videris,
 Sole tamen *nihil* est & puro clarius igne.
 Tange *nihil*, dicesque *nihil* sine corpore tangi;
 Cerne *nihil*, cerni dices *nihil* absque colore.
 Surdum audit, loquiturque *nihil* sine voce ; volatque
 Absque ope pennarum & graditur sine cruribus ullis.
 Absque loco motuque *nihil* per inane vagatur.
 Humano generi utilius *nihil* arte medendi.
 Ne Rhombos igitur neu Thessala carmina tentet
 Idalia vacuum trajectus arundine pectus,
 Neu legat Idæo Dictæum in vertice gramen,

4° Orationes et Præfationes, etc. (Paris, D. Douceur, 1606, in-8°) contenant les discours d'ouverture des cours professés par Passerat. Ils sont au nombre de vingt-neuf. On y retrouve la *Præfatiuncula de Ridiculis* et la *De Cæcitate Oratio*, dont il a été question plus haut. Une seconde édition a été donnée à Paris, par M. Henault, 1637, in-8°, de 29 feuillets non cotés et 336 pages.

5° Enfin des commentaires sur Catulle, Tibulle et Properce, une traduction des trois livres d'Apollodore de l'origine des Dieux (Paris, Gesselin, 1605, in-12), etc., etc.

L'édition du Dictionnaire de Calepin en dix langues (Lyon, 1586, 2 vol. in-fol.) porte le nom de Passerat; mais s'il y a réellement travaillé, il n'en a pas revu les épreuves; car elle abonde en erreurs que le savant lecteur du roi n'aurait pas omis de corriger.

Vulneribus scævi *nihil* auxiliatur amoris.
 Vexerit & quamvis trans mœstas portitor undas,
 Ad superos imo *nihil* hunc revocabit ab orco.
 Inferni *nihil* inflectit præcordia regis,
 Parcarumque colos & inexorabile pensum.
 Obruta Phlægræis pubes Titania campis
 Fulmineo sensit *nihil* esse potentius ictu.
 Porrigitur magni *nihil* extra mœnia mundi;
 Dique *nihil* metuunt. Quid longo carmine plura
 Commemorem? Virtute *nihil* præstantius ipsa,
 Splendidius *nihil* est : *nihil* est Jove denique majus.
 Sed tempus est finem argutis imponere nugis
 Ne tibi si multa laudem mea carmina charta,
 De *nibilo* pariant *nibili* fastidia versus.

La Croix du Maine affirme qu'il a composé des tragédies et comédies, tant en latin qu'en français, une histoire des Troyens ou Champenois. Scévole de Sainte-Marthe, dans son éloge, en tête des poésies latines, lui attribue des remarques sur Cicéron, Salluste et Suétone¹. Tous ces ouvrages ont aujourd'hui disparu ainsi qu'un commentaire sur Rabelais dont la perte est surtout regrettable; car il était, en qualité de contemporain, à portée d'élucider toutes les allusions dont fourmillent le Pantagruel et le Gargantua, et d'en faire goûter tout le sel, grâce à la finesse acérée de son esprit.

La Monnoye semble révoquer en doute l'existence de ce commentaire, mais Guillaume Colletet, cité par Sainte-Beuve, dans une note de son *Tableau de la poésie française au xvi^e siècle*, Ed. Jules Troubat (Paris, A. Lemerre, 1876, in-12), t. I^{er}, p. 215, est on ne peut plus affirmatif :

« La lecture des livres de Rabelais lui avait autrefois plu si fort, et il en avait tellement approfondi les mystères cachés, que, sur cet ouvrage folâtre, il avait dressé de doctes commentaires, qu'il conservait curieusement dans son cabinet et qu'il ne communiquait qu'à ses

1. La Bibliothèque de Troyes possède un commentaire de l'*Énéide*, écrit sur les marges mêmes d'un Virgile in-folio.

plus intimes amis. Mais comme il vint à examiner sa conscience et à considérer le peu d'édification ou plutôt le scandale que pouvait causer cet ouvrage, s'il advenait qu'il fût un jour publié, il se résolut de le supprimer, d'autant plus que son dévot confesseur faisait difficulté de lui donner l'absolution. Dans cette pieuse réflexion, il fit brûler en sa présence cet illégitime enfant de son bel esprit et voulut prouver, par cette action véritablement chrétienne, qu'il préférerait la qualité d'homme de bien à celle de docte interprète. O vous, que j'ai vus souhaiter de lire et de posséder cet ouvrage, au préjudice du salut de Passerat, et qui, dans votre sentiment impie, désiriez plutôt la damnation de l'auteur que la condamnation de l'ouvrage, rougissez de honte, etc., etc. ! »

En dépit des anathèmes ampoulés et passablement burlesques du bon Colletet qui avait, pour sa part, sur la conscience, certains péchés mignons, concernant le Parnasse satirique, les Commentaires sur Rabelais auraient bien pu n'être pas aussi anéantis qu'il le croit. Le Président de la Mare, dont les recueils sont conservés à la Bibliothèque de la rue de Richelieu, raconte quelque part que les Jésuites tenaient sous clef, au collège de Clermont, ces notes de Passerat. Mais à la suite des diverses expulsions que la Société de Jésus a subies,

après tant de révolutions qui ont ravagé le pays, qu'est devenue l'ancienne bibliothèque de ce collège de Clermont, qui s'appelle aujourd'hui le lycée Louis-le-Grand ?

Il serait singulier que ces commentaires d'un esprit audacieux, sur un des penseurs les plus révolutionnaires du *xvii^e* siècle, sauvés par les Révérends Pères, plus indulgents qu'on ne semble le croire, eussent été anéantis par quelque révolte du populaire, aussi destructeur qu'ignorant.

En définitive, tous les brûleurs de livres, quels qu'ils soient, ne méritent que haine et malédiction. Briser une œuvre d'art, lacérer un produit de la science ou de l'esprit, c'est commettre un attentat contre l'âme humaine et nous unissons nos regrets à ceux de Sainte-Beuve, pour déplorer la perte d'une œuvre qui serait si précieuse aujourd'hui.

PROSPER BLANCHEMAIN.



RECVEIL
DES OEUVRES
POETIQUES

DE
IAN PASSERAT
LECTEUR ET INTER-
prete du Roy.

*Augmenté de plus de la moitié, outre les
precedantes impreffions:*

DEDIE' A MONSIEVR DE ROSNY.



A PARIS,

Chez ABEL L'ANGELIER, au premier pilier
de la grand' falle du Palais.

M. D C V I.

Avec priuilege du Roy



A MESSIRE

MAXIMILIAN DE BETHUNE,

duc de Suilly, pair de France,
marquis de Rosny, &c.,
grand maître de l'artillerie, grand voyer
de France, superintendant des finances,
& gouverneur pour le Roy
au haut & bas Poitou.



ONSEIGNEVR, l'élection que le Roy
a faite de vostre personne pour l'as-
sister au reſtabliſſement de cet Eſtat,
que les troubles paſſés auoient beau-
coup alteré, n'a pas eſté ſans quelque diuin
myſtere qui ſe reconnoiſt par les effets qu'a
produits votre ſage conduite, non ſeulement
en remettant tous les ordres du Royaume
dans les reigles de leur deuoir, mais auſſi en
deſchargeant la France par bon meſnage des
grandes debtes qui l'accabloient, la tenant en
aduanee pour le ſeruice de ſa Majeſté ſans
oppreſſion du public : & principalement pour le
grand ſoin que vous aués de faire paſſer aux ſui-
uants la memoire de noſtre heureux ſiecle ſigné,
tant par les ſuperbes baſtimens & autres marques
muettes de noſtre félicité & repos, qui ſe voyent

çà & là, que par la sollicitude que vous prenés en la recherche des hommes sçauans & publication de leurs œuures : entre lesquels feu Maître Iean Passerat n'est pas le dernier, ayant esté partie de ses labeurs tirée de la pouldre, & des vers qui les eussent mangés sans la liberalité dont il vous a pleu les assister pour le bien de la France, & du quel vous aués eu ces iours passez les Prefaces & harangues prononcées en la chaire Royale, autant d'années qu'il a serui au public; lesquelles i'ose esperer vous auoir esté agreables. Maintenant voicy les vers François plus poëtiques qu'affectés, qui pourtant ne manquent pas de grace, mesmes si vous permettés (MONSEIGNEVR) qu'ils se laissent veoir souz la protection de vostre nom à qui ils sont voués, comme à celuy qui les merite, & meriterés le reste en continuant d'honorer ses œuures, comme nous esperons de l'assistance de vostre faueur.

Vostre tres-humble & obeissant
seruiteur,

I. DE ROUGEVALET.



AV MESME

SONET.

*Quand Homere eust voulu vn autre œuvre entreprendre
Que les erreurs d'Vlyſſe, ou Achille irrité :
Il n'eust eſté moins grand à la poſtérité,
Et d'eus rien ne ſeroit ſinon qu'un peu de cendre.*

*Quand vn autre argument Virgile eust voulu prendre
Que du Troyen par terre & par mer agité,
Sa gloire dureroit, & ſon los mérité :
De ſoi-meſme vn beau vers partout ſe fait entendre.*

*Mais à moy, pour auoir vn immortal renom,
Monſieur il eſt beſoin d'emprunter voſtre nom,
Dont iamais la louange aſſés bien n'eſt eſcrite.*

*Que fai-ie, temeraire, & trop audacieus ?
Pour ſuivre vn tel ſuiet il faut voler aus cieus :
Car qui vole plus bas n'atteint voſtre mérite.*





Le Chien courant.

AU ROY.

*Dans ces forests, où bruit vn doux Zephyre,
Je veux des Chiens & de la Chasse escrire,
Sans inuoker Diane, & les cent sœurs,
Nymphes des bois, deesses des chasseurs.
HENRY grand Roy, fleur des Princes du monde,
A qui Diane en la Chasse est seconde,
Donne courage & force à ton subiet
De bien traicter vn si noble subiet.*

*Nature a faict des Chiens de toute sorte :
Chaque païs de differents en porte,
Foibles & forts, & pesans & legers;
Hardis, couürds, & sages aux dangers.
Mesme tout Chien n'est pas bon à la Chasse,
Et si tout Chien toute beste ne chasse.
De tant de chiens, & de si differents,
Je n'estiray sinon que les Courants :
Parler de tous seroit trop de matiere :
On en feroit vne Iliade entiere.
Ne montons pas en vne telle mer,
Qui loin du bord nous pourroit abyssmer :
C'est bien assez de seurement conduire*

En petit lac sa petite nauire.

*Celuy qui veut des Chiens courans auoir,
Qui facent bien de chasser leur deuoir,
En premier lieu doit chercher vne Lyffe.
De bonne race il faut qu'il la choisisse,
Grosse de rable, & de reins assez forts,
Vn peu longuette & de teste & de corps :
Large de flancs, & de nazeaux ouuerte :
Et qu'en chaleur d'un bon Chien soit couuerte :
On dit que c'est la meilleure saison
Quand les Gemeaux logent en leur maison
Le clair Soleil : ou le Prince de Troye
Qui en chassant d'une Aigle fut la proye.*

*Ne faites pas la Lyffe trauailler
Lorsque verrez son ventre s'aualler.
Repos est deu à vne beste pleine.
Durant ce temps elle est foible à la peine.
Qui luy feroit le trauail supporter
Il la mettroit en peril d'auorter.
S'ainsi aduient que ses Chiens elle face
En temps d'Hyuer, qu'elle ait vne paillace
Aupres du feu : à cause que l'Hyuer
N'est guere propre à des Chiens eleuer.
Prends-en le soin, & bien la mere traite
En la saison que ses Chiens elle allaite.
Si elle en a trop grand nombre a nourrir,
Faute de laiçt les bons pourroient mourir.
Oster en faut ce qui est inutile,
Retenant ceux de nature gentile.*

*On cognoistra en les voyant tetter
Ceux qu'il faudra retenir ou ietter.
Car volontiers le meilleur de la bande
Est le plus aspre, & ses freres gourmande.
Sçachez aussi que les meilleurs seront*

*A l'aduenir, ceux qui plus peseront.
Pareillement leurs bontez on discerne,
Si on les met au milieu d'un grand cerne,
Et on allume autour un feu leger :
Soudain la mere accourt à ce danger,
Prend les meilleurs, & premiers les emporte.
Voyez qu'Amour est vne chose forte!
Encor dit-on que le premier porté
Dans la paillace, est premier en bonté :
Et que celui est de bonté premiere
Qui le dernier voit du iour la lumiere.
Nazeaux ouuerts en peuuent aduertir :
Dessous le ventre un poil rude à sentir :
Oreille large & languette & espesse.
Sont argumens de future vistesse.*

*On peut aussi iuger à la couleur,
Qui est le pire ou qui est le meilleur.
Ceux qu'on dit Bauls, emportent la louange :
Pardessus tous de bien garder le Change :
Chiens de Hault-nez, forcenans, beaux chasseurs,
Ne craignans point la foule des piqueurs :
Prompts, esueillez, quand le Cerf on leur lance :
Et n'en est point de meilleure Creance.
Tel fut Souillard, & Maigret, & Miraud,
Cleraud, Ioubard, & l'Escoçois Baraud :
Dont le renom qui partout se publie
N'a point de peur que iamais on l'oublie.*

*Les Fauues sont un peu moins Requerans,
Mais plus communs, & seurement courans :
De grand trauail, de cœur & d'entreprise :
N'abandonnans, quand il se For-paise,
Iamais un Cerf. Les Gris sont trop ardans :
Au demeurant le change mal gardans.
Si on veut prendre vne beste qui ruse,*

*Je suis d'aduis que d'autre meute on vse.
 Quand aux Chiens Noirs, de saint Hubert nommez,
 Pour les Sangliers ils sont bons estimez,
 Ou pour Renard, mais ils ne valent gueres
 A courre vn Cerf, & des bestes legeres.*

*Si tost qu'auras choisi les petits Chiens,
 Ayes le soin de ceux que tu retiens.
 A demy mois il faut qu'on les esuere :
 Il faut encor auant la Lune entiere
 Rongner la queue, & le nerf en tirer,
 Qui ne leur sert qu'à la rage attirer.
 N'endure pas que de quelque mastine,
 Non de leur mere ils succent la tetine :
 Ils en tiendroient : & comme abastardis,
 Seroyent pesans, lasches & refroidis.
 Aussi faut-il (puisque la nourriture,
 Ainsi qu'on dit, est vne autre nature)
 Qu'ils soient aux champs & nourris & dressez,
 Non à la ville, & à l'ombre engraissez.
 Rien ie ne prise vne Meute nourrie
 En la cuisine, ou à la boucherie.
 Race caignarde, & ne fay point de cas
 De Chiens frians, paresseux, delicas.
 Je veux vn Chien qui le trauail endure,
 Qui ne craint point le chaud ny la froidure :
 Qui me conuie à le mener au bois,
 Balant sa queue & doublant ses abbois,
 I'y pren plaisir, & forcer ie me laisse
 A vn tel Chien tirant contre sa lesse.
 Celuy qui veut en auoir passe-temps,
 Y pense d'heure, & ne perde le temps.*

*Deux mois durant nourry-les de laitage,
 Apres deux mois porte-les au village,
 Ou l'air est libre, & où le plus souuent*

Ils sortiront à la pluye & au vent.
 A souffrir tout, il les conuient apprendre,
 Tandis que l'âge est souple encore & tendre.
 Dès qu'ils viendront à neuf ou à dix mois,
 Pens à leur col quelque billot de bois :
 Et vn chien ieune à vne lyffe accouple
 Qui soit ia faicte, & bien apprise au couple.
 Lorsque la trompe vn Forhu sonnera,
 S'il ne veut suiure, elle l'entraînera.
 A quinze mois il est temps qu'on les meine
 Courir le Lièvre vne fois la sepmaine.
 Ils sont plustost dressez & façonnez
 A ceste chasse, & s'affinent le nez.
 Là cognoist-on lequel est le plus viste
 le querir, & pousser en son giste :
 Qui sçait quester & chasser sans defaut :
 Comme abbreger ses Huruaris il faut :
 Le remarquer aux Grottes & Repaire :
 Trouuer sa nuit, & aussi la defaire :
 Se redresser, & ne s'éloignant pas
 Le voir soudain retourné sur ses pas.
 Qui sent plustost que la beste rusée
 A pris congé de la meute abusée.
 Comme il la faut ou suiure, ou deuancer,
 S'elle tourne, ou se fait relancer.
 Qui entend mieux si un fin lièvre laisse
 Passer les chiens, pendant qu'il se relaisse.
 Qui n'est menteur : qui est le plus adroit
 A prendre vn cerne, ou a suiure le droit.
 Qui vient au gresle, ou au gros de la trompe,
 Sans qu'il se croise ou qu'en foule il se rompe.
 Bref ceste chasse est le commencement
 Pour leur apprendre à chasser seurement.
 Sur les deux ans, que l'âge les renforce

*Ils pourront bien prendre le Cerf à force,
Sans s'effiler : & la droite saison,
C'est quand vn Cerf est en sa venaison :
Veu qu'en ce temps il a moins de viftesse,
Moins de destours, de ruse & de finesse.
Vn grand vieux Cerf ne doit estre donné
Aux ieunes Chiens, qu'il ne soit mal-mené.
Parlant à eux, gardant leur aduantage
Resjouy-les, & souuent les soulage.
Si vne fois quelque Cerf ils ont pris,
En peu de iours ils y seront appris,
Et oublieront des lièvres la curee :
La chair du Cerf est la plus desirée.
Plus chasseront, plus croistrà le desir
D'y retourner, & te donner plaisir.*

*Ce n'est pas tout, il faut qu'on s'estudie
A les guerir de mainte maladie :
Car comme nous, les Chiens grands & petis
Dès leur naissance y sont assujétis.
Ie n'escriray si non de quelques vnes,
Ne m'amusant aux receptes communes.
Si vous cherchez remedes pour les yeux
Rouges, enflez, pleurans & chassieux :
La rose seiche est bonne à cest vsage :
Fueilles de murte, & de vigne sauuage,
D'eau & de vin, où le tout sera cuit,
Vous lauerez ceste humeur qui leur nuit.
Il faut encor qu'en leurs yeux on distile
Le blanc d'un œuf, & la liqueur de l'huile.
Frotteles Chiens qui deuiennent pelez
D'huile de noix & miel entremeslez.
Durant l'Esté les mouches impudentes
Viennent piquer leurs oreilles pendantes :
Craignant cecy, auant le coup tu dois*

*Faire piler des eschales de nois,
Et que du ius leurs oreilles soient teintes,
Garde n'auront de semblables atteintes.*

*Si quelque Chien, ainsi qu'on voit souuent,
Quelque sang-sue aualoit en beuuant,
Le parfumant de punaise brulee
Tomber feras le sang-sue aualee.
Le miel aussi avec huile battu
Et la ptisane ont la mesme vertu.*

*S'il est galeux, ie conseille qu'on cueille
En sa verueur du Lentisque la feuille,
La faisant cuire avec graisse de bœuf,
En beurre frais, dedans vn pot tout neuf,
Où cuise aussi poix refine & ceruse :
De cest vnguent contre la galle on vse.*

*S'il s'est rompu quelque veine en courant,
Voicy comment tu l'iras secourant :
Mettre tu dois sur la playe ensaignee
Cendres de rats, & toiles d'araignee :
Ou si cela ne profite, il te faut
Toucher la veine avecques vn fer chaud.*

*Si d'un serpent la dent enuenimee
En quelque endroit a sa chair entamee,
Laisse-le faire : il s'en ira querir
Parmy les champs herbe pour se guerir.
Aussi luy est-ce vne recepte seure
Que sa saliuë, encontre sa blesseure.
Tant qu'il pourra sa langue en approcher,
Il n'est besoin à l'homme d'y toucher.*

*Si vne fièvre en ses veines enclose
Le chien tourmente, & que point ne repose,
Avec vn fer tire du sang pourry
De son palais, pour le rendre guery.
Autre remede au precedant assemble,*

*D'huile rofat & vin bouillis ensemble .
Trois fois le iour aualer tu feras
De ce breuuage au chien que penferas.
Si on cognoist qu'il ne pisse qu'à peine,
Mal que souuent chaleur de reins ameine,
En laiët de chéure on trempera du pain,
Pour luy donner alors qu'il aura faim.
Mais s'il pissoit du sang au lieu d'yrine,
Vser faudroit de ceste medecine :
Poiure battue & lentille meslant
Parmy du laiët, dedans vn pot bouillant :
Huile d'oliue, & jus de coriandre,
Le garderont de plus de sang espandre.
S'il se deffole & l'ongle est arraché,
De ta salie & de cumin masché,
Frotter souuent sa patte il te souuienne,
A celle fin que l'ongle luy reuienne.*

*Aucunefois les chiens s'entremordans
Blessent l'un l'autre aspres à coups de dens :
Huile d'oliue adonc il vous faut prendre,
Et os de cerf par feu reduits en cendre.
De cest vnguent deux ou trois fois gressez
L'endroit du corps où ils seront blessez :
A cela mesme estre bon on estime
Le menu fer que fait tomber la lime.*

*Si la morsure est d'un chien enragé,
Dedans la mer par neuf fois soit plongé :
Ou pour garder que ce poison ne rempe,
Rue & resine en vin-aigre destrempe.*

*Cruel destin, qui as à tant de maux
Assuietti ces pauvres animaux!
N'estoit-ce assez? falloit-il dauantage
Les tourmenter de ce qu'on nomme Rage?
Mal que iadis apporta, ce dit-on,*

*Du fonds d'Enfer le Chien noir de Pluton,
Lorsque trainé par Hercule en arriere
D'un œil despit il veit nostre lumiere.
On iugera par des signes certains,
Si de ce mal les chiens seront atteints.
Piteux effets incontinent le monstrent :
Ils courent sus à tout ce qu'ils rencontrent :
Ils ont les yeux affarez & ardans.
Noire l'on voit leur gueule par dedans,
Dont toutesfois il ne sort point d'escume :
Et vont heurlant plus fort que de coustume.
Voyant de l'eau, ils en ont telle horreur,
Qu'elle redouble & aigrit leur fureur.
Ils ont perdu memoire & cognoissance :
Tant la douleur a sur eux de puissance.
Le doux repos, & sommeil gracieux
Ne vient iamais couler dedans leurs yeux.
Plus de trois iours dure ceste tempeste,
Que bois ny roc, mont ny plaine n'arreste.
A la parfin on les voit trebuchans
Mordre la terre, & mourir par les champs.*

*Le Chien saisi d'une telle manie
Soit retiré de toute compagnie,
Et enchainé : puis dedans vn mortier
Conuient piler racines d'esglantier,
Les arroufant d'eau puissee en la source
D'une fontaine, estancee à la course.
Cela luy sert & ne se trouue rien
Qui soit meilleur pour la rage du chien
Que de passer par quelque toile noire
Ceste liqueur, & la luy faire boire.
Autre moyen, ce sera de cueillir
Force lierre, & le faire bouillir
Iusques à tant que la flamme allumee*

*Aura de l'eau la moitié consumée,
Ou les deux tiers : maint Chien s'est bien trouué
D'en desjeuner auant soleil leué.
Et l'hellebore, & le lait de la mere
D'un enfant masle, est chose singuliere
Contre ce mal : aussi les anciens
Vsoient de charme & vers magiciens :
Où ils dressoient des soupes & potages
Faits de vieux oingts & de figues sauuages.*

*N'attendons point : dès le commencement
Ensemble osons la cause & le tourment.
Dans leur palais, où la langue s'attache
Pres du gosier il y a vne tache
Jaune comme or : il y conuient chercher
Vn petit ver, & soudain l'arracher.
Bientost apres on verra la furie
Perdre sa force, & la beste guerie.
Mais si celz a desia pris son cours
La seule mort en sera le secours.
En la saison que la Chienne celeste
Va bruslant tout, plus regne ceste peste.
Prenons-y garde : il en faut soin auoir
Si on en veut du plaisir receuoir.*

*Ce que des Chiens l'antiquité raconte,
Merite bien que lon en face conte.
Ils ont iadis par vn secours loyal
Remis les Rois en leur siege royal :
Gardes de corps sans pensions ny gages :
Guet de citez, & rempart de villages.
Quand les Medois contre eux firent armer
Toute la Grece, vn Chien passa la mer
Après son maistre : & luy faillant l'haleine,
La hors de l'eau, tomba mort sur l'areine.
L'un a sauué son maistre de danger,*

*L'autre a laissé le boire & le manger,
Perdant le sien : l'autre est mort de tristesse
Sur le tombeau de sa chere maïstresse.
Les vns encor ont suiuy leurs seigneurs
Dedans le feu des funebres honneurs,
Brulez tous vifs : d'autres ont sceu connaistre,
Entre vn millier, le meurtrier de leur maïstre,
Iappans, mordans : & l'ont si fort pressé
Qu'il a le meurtre à la fin confessé :
Puis en ont faict eux mesmes la iustice,
A belles dents le trainans au supplice.*

*Quel escriuain ne louë en ses escrits
Le Chien faé de Cephale & Procris ?
Qui est le Grec, le Romain, ou barbare
Qui n'a parlé de la chienne d'Icare?
Dont l'amour vraye, ou plustost pieté,
Enuers son maïstre a le ciel merité?
C'est celle-là que nous y voyons luire :
Astre bouillant, qui fait meurir & cuire
Fruits & moissons : & qui sans nul repos
Poursuit le lièvre au pied-viste & dispos.
Tant sont des Dieux les Chasses honorées
Qu'ils en ont faict des estoiles dorées!
I'en diroy plus, si i'auoy plus de iour,
Qui m'esclairast en ce plaisant sejour :
Mais i'apperçoy que le soleil se couche
Tethys l'appelle en son humide couche,
Croistre ie voy l'ombre des chesnes verds,
Qui me contraint mettre fin à mes vers.
Adieu mon chant des Chiens & de la Chasse,
Iusqu'à demain : la nuit d'icy me chasse.*

AU ROY

En luy presentant vn placet pour estre
payé de sa pension.

*Roy, de qui la vertu plus que la terre est grande,
De vostre Passerat accordez la demande.
Ainsi puisse-ie voir auant que de mourir,
Vostre nom & vos Lis en l'Europe fleurir :
Et vostre chef orné de deux couronnes belles,
Qui pardonne aux vaincus, & dompte les rebelles.*

Le Cerf d'Amour.

A

MADAME, SOEVR VNIQUE

DU ROY.

*Pour auoir veu vne Deesse nuë
On dit qu'un homme eut la teste cornuë,
Par grand miracle; & qu'en vn cerf changé
Fut de ses chiens chassé, pris & mangé.
Je le croy bien : mon aduventure est telle,
Pour auoir veu vne beauté mortelle :
Et maintenant si le Romain viuoit
Qui d'Acteon le malheur escriuoit;
Me remarquant semblable en tant de choses,
Il me mettroit en ses metamorphoses.
Regardez-moy, vous iugerez Amans,
Si ie suis Cerf, par beaucoup d'argumens.*

*Regardez-donc, voicy le Cerf en place,
Amour le suit, & commence sa chasse.*

*Le Cerf trouué abandonne son fort,
Fuyant des chiens & des hommes l'effort :
De ma raison aussi le fort ie quitte
Deuant Amour eslançé à la fuyte.
Le Cerf entend mille cris & abbois
Au laissez-courre, & i'entens mille voix
De mesdisans, qu'un amant plus redoute
Qu'un Cerf abbois & cris de Route Route.
Au moindre bruit du Cerf tremble le cœur :
A tous rapports ie tressaute de peur.
Le Cerf a peur du Cor & de la Trompe :
Ie crain d'Amour la parole qui trompe.
Chiens & piqueurs tiennent le Cerf de pres :
Où que ie coure, Amour s'enuole apres.
Et c'est grand cas que luy qui ne voit goutte,
Ne perd iamais mes Erres ny ma Route.
Auecque luy sont les soucis mordans,
Le vain penser, & les desirs ardans :
L'espoir menteur, c'est la Meute affimee,
Dont en cent lieux est mon ame entamee.
Quand le piqueur n'a pas pris les Deuans,
Monstrant le droit aux chasseurs le suiuan,
Où le Cerf passe il iette vne brisee :
D'un pauvre Amant l'entreprise est brisee
Par un ialoux, & par un enuieux,
Qui ses pas conte, & tient sur luy les yeux.
En vain le Cerf par Sentier & par Voye
Reuient sur soy, souuent Ruze & Tournoye :
Tost les Limiers, & aspres Chiens-courans
L'ont retrouvée, & remis sur les rangs :
Contre l'Amour c'est pour neant que i'vse
De Houruaris, & de toute autre Ruse :*

*Les chiens qu'il a à la proye acharnez,
Requestent trop, & sont de trop Haut-nez.
Suiuant le Cerf si la Meute est lassée,
Nouvelle force aux Relaiç est dressée;
Et quand le Cerf de l'une est eschapé,
Par l'autre Meute il se sent rattrapé :
Quand i'ay trompé vne enuieuse espie
Quelque parent plus dangereux m'espie.
Lorsque le Cerf fort longuement vené
Hallé se voit & presque mal-mené,
Il cherche l'eau : toute son esperance
Est dedans l'eau, où soudain il se lance :
Quand ie me voy presque outré de douleur,
Et tout brulant d'amoureuse chaleur,
Contre ces maux, pour mes dernieres armes,
Ie n'ay recours qu'à mes pleurs & mes larmes.
Mais plus ie pleure & plus sens s'allumer
Le feu secret qui me doit consumer.
Loing des forests, où estoit sa franchise
Vn Cerf pressé souuent se Forpaise :
Assez de fois pour estre en liberté,
Loing de chez nous ie me suis escarté,
Cherchant vn lieu fort desert & sauuage :
Amour y est qui m'attend au passage.
Pour se sauuer d'un ennemy plus grand
Le Cerf à l'homme aucunesfois se rend :
Pour me sauuer du fer & de la flamme
De Cupidon, ie me rends à Madame.
Le Cerf est sot, & sot ie suis aussi,
Qui me vas rendre a vn cœur sans merci.
Voyant sa mort on dit que le Cerf pleure :
Et ie me plains de la mort qui demeure
Trop à venir, pour d'Amour me guerir,
Si dauanture il prend fin par mourir :*

*Mais mon chasseur, quand i'ay plus grande enuie
De voir le bout de ma trop longue vie,
Feint vn Default, à fin que plus long temps
De ma misere il ait son passetemps.
Cerf aux Abbois, comme beste enragee,
Laisse sa mort aucune-fois vangee :
Quand la douleur me poingt si viuement,
Vne rage entre en mon entendement,
Qui me fera (si la raison ne bride
Mes passions) commettre vn paricide.
Le Cerf occis, on Sonne pour Limiers,
A la Curee ils ont part les premiers :
Celuy d'entre eux qui destourna la beste
Mange le cœur, & les autres la teste ;
Mon limier est vn Desir obstiné,
Qui de bon sens premier m'a destourné :
Mon cœur il mange, & puis la dent cruelle
De mes soucis me ronge la ceruelle.
Suis-ie pas donc vn Cerf infortuné ?
Voire plus Cerf qu'un Cerf de biche né ?
Car vn fin Cerf se sauue par le change :
Là où ma foy ne permet que ie change,
Quand ie fourroy, trompant ce petit Dieu
Qui me poursuit, mettre vn autre en mon lieu.
Tant que le Cerf a puissance de viure,
De toute fiébure il vit franc & deliure,
Quoy qu'il Viande : & moy sans faire excez
Si non des yeux, i'ay tousiours quelque accez,
Non vn accez de bien peu de tenue,
Ains vne grosse & forte continue.
Le Cerf mouillé se seiche en ses Ressuis :
Et moy chetif qui Cerf à deux pieds suis,
Trempé de pleurs, triste & amere pluye,
Ie ne voy point que mon soleil m'essuye.*

Le Cerf tué n'a plus de sentiment :
Sous le tombeau doit viure mon tourment :
Quand ie pourroy toute l'eau d'Oubly boire,
Si ne pourroy-ie esteindre la memoire
De la beuté, où plus ie vas resuant,
Le traict d'Amour m'entre au cœur plus auant.
Las ! contre vn traict le Dictamne de Crete
Secourt le Cerf par sa vertu secrete ;
Et, si le fer est au corps demeuré,
Broutant ceste herbe il en est hors tiré.
Tout le pouuoir des herbes de Candie
N'adouciroit d'Amour la maladie :
Ses traits crochus dedans mes os cachez
Quand & mon ame en seront arrachez.
Ainsi du Cerf i'ay tous les maux ensemble,
Et d'un seul bien au Cerf ie ne ressemble.

SVR LA COMPARAISON DES CERFS
 ET DES AMOVREUX.

SONET.

Le Cerf & l'amoureux, d'une diuerse flame
Qu'allume vn mesme Dieu, sont egzux en malheur :
L'un souffre maint trauail, l'autre mainte douleur :
L'un court apres sa bische, & l'autre apres sa Dame.
En ardeur, & au rut, l'un crie, & l'autre brame :
L'un vit tousiours en crainte, & l'autre a tousiours peur :
L'un est suiuy d'Enuie, & l'autre du Chasseur :
L'un est leger de corps, l'autre est leger de l'ame.
O Cerfs à quatre pieds, nous sommes vos parens,
Nous les Cerfs à deux piés qu'Amour a rendu bestes :

*Mais vous faites tomber vos cornes tous les ans,
 Nous n'auons pas ce bien, dont plus heureux vous est
 Car depuis qu'une fois sont cornus les Amans,
 Jamais ne font tomber les cornes de leurs testes.*

ADONIS,

OV LA CHASSE DV SANGLIER.

A MONSIEVR DE SANCY.

*Longtemps auant que Venus fust esprise
 Du feu secret sorty des yeux d'Anchise,
 Son fils volage & plein de cruauté
 Prife l'auoit d'une humaine beauté.
 Celuy qui eut si heureuse aduenture,
 Fut Adonis, miracle de Nature.
 Ses cheueux blonds sembloient au chef dore
 Du Dieu prophete en Delphes adoré.
 Sa belle bouche, & léures demy-closes,
 Ne deuoyent rien au coral ny aux roses.
 Son front estoit plus serein & plus gay,
 Qu'un iour sans nuë au ioly mois de May :
 Sous qui lui soyent deux egales planettes.
 Dardans menu flammes claires & nettes.
 Iuoyre blanc, d'un peu de pourpre teint,
 Seconderoit le vermeil de son teint.
 Et l'eust on pris pour quelcun de la bande
 Des Amoureux à la mine friande,
 S'il eust porté des ailes & des traits :
 Il en auoit l'air, la grace, & les traits.
 Ce Iouuenceau s'adonnoit à la chasse,
 Sur tous deduits qu'un tel âge pourchasse :*

*Non qu'il daignast aux bestes s'adresser,
Qui n'ont cholere & armes pour blesser :
Ains par les bois, par les monts & les roches
Osoit lancer les Sangliers aux dents croches.
Leué matin, dans les bleds & pastis,
Il remarquoit Mangeures & Boutis.
Trouuoit leur Bauge és forests plus espesses :
Les cognoissoit aux Traces, & aux Lesses :
Les mal-menoit desbucheꝝ de leur fort,
En païs Foible, ou-bien en païs Fort.
Brisoit leur Voye, Erres, Route & Passages :
Les espioit Herbeillans és gaignages :
Il entendoit quand estoit la saison
D'un porc Courable, & de sa Venaison :
Iugeoit au vray si le masle, ou la Laye
Auoit Fougé du parc en quelque haye :
En quel endroit il souloit Muloter ;
Ou à quel arbre il souloit se froter.
Nul ne sceut mieux comment on le Destourne :
Comment sur soy vn fin Sanglier Retourne :
Qui prend plustost la campagne, ou les bois,
Beste effrayee, ou Tenant les Abbois.
Heureux chasseur, si trop de hardiesse
N'eust esté iointe à si tendre ieunesse !
Heureux chasseur, si iamais n'eust appris
Qu'un fort sanglier peut à force estre Pris !
Mais qu'eust-il fait, puisque la destinee
Seule commande à toute chose nee ?*

*Vn iour Venus, le trouuant à propos
Sous vn grand Pin, où cherchoit le repos,
Et l'ombre fraix, en la chaleur plus forte,
La larme à l'œil lui dist en ceste sorte,
Bel Adonis, ma ioye & mon desir :
Rien ne me plaist si non que ton plaisir :*

*Tu le sçais bien ; & n'en faut autre preuve
Que ces deserts, où ores ie me treuve :
Que ces buissons, qui me piquent souuent,
Sujette au froid, à la pluye, & au vent.
La trompe au col, menant tes chiens en lesse,
Ciel & nectar pour te suyure ie laisse.
Puisque du ciel tu m'as tiree icy :
Tu dois encor me tirer d'un soucy.
De ta Venus si tu tiens quelque conte,
Ie te supplie, aux Sangliers ne t'affronte.
Maint vaillant homme a esté renuersé
Par les Sangliers, qui mort, & qui blessé.
Penser n'y puis que de peur ie ne tremble :
Amour & Peur logent tousiours ensemble.
Les Loups-ceruiers, les Lions genereux,
Onces, & Ours ne sont si dangereux.
Ils vont bruyans & escumans de rage,
Comme la mer au milieu d'un orage.
Ils ont les yeux comme charbons ardens,
Et font sortir le foudre de leurs dents.
Tu es trompé, mon Mignon, si tu penses
Pouvoir durer encontre leurs Defenses.
Tes meilleurs chiens, nos compagnons loyaux,
Y traineront leurs tripes & boyaux.
Croy moy mon cœur : quiconque aime sa vie,
De les chasser ne doit auoir enuie.
Passe ton temps à poursuiure les dains ;
C'est ton gibier qu'un lièvre aux pieds-soudains :
Tirer cheureuils, & dresser entreprise
Sur ceux qui sont de plus legere prise.
Si tu ne crains la mort pour ton regard,
A moy tu dois au moins auoir esgard,
Que les enfers, & que la terre ouuerte
Engloutiroient, aduenant telle perte.*

*Je te suiurois & aurois tost quitté,
Comme Chiron, mon immortalité.*

*Ainsi parloit l'amoureuse deesse,
Entremeslant mainte douce caresse :
Quand vn grand Porc, Entier & Sans Refus,
Allant au Souil, sortit des bois touffus :
Porc qui auoit laissé les compagnees
Errant seulet par trois ou quatre annees.
Aspres mastins, & chiens bien Ameutez,
Hallez apres, le tenoyent aux costez.
Lors Adonis sur son espaule charge
Vn gros espieu au fer trenchant & large :
Prend les deuants : & bien tost est venu
En vn destroit, par le sentier connu.
Derriere vn arbre il se place, & s'appreste,
Tend son espieu pour enfermer la beste :
Mais la voyant approcher du destroit,
Brisant, froissant ce qu'elle rencontroit,
Sur les genoux du cœur luy chet l'audace,
L'espieu des poings, & le teint de la face.
Le pied luy faut & toute adresse aussi.
Sœur de Phæbus, tu le voulus ainsi,
De longue main courroucée & despite
Contre Venus, pour la mort d'Hippolyte.
S'esbahit-on dequoy nous sommes tels,
Si le courroux pique les Immortels?
La male-beste en retournant sa Hure
Vers le Chasseur, l'atteignit d'auenture
Pres de la cuisse, & l'aine luy fendit,
Puis pастe & froid sur l'herbe l'estendit.
Du sang pourpré dont la terre fut teinte,
On dit qu'adonc elle deuint enceinte :
Et enfanta de pareille couleur
Vne fleurette, argument de douleur :*

*Plaisante à l'œil, mais de peu de duree,
 Par qui nous est la beauté figuree.
 Je ne diray les plaintes & clamours,
 Que fait sur luy la mere aux deux Amours :
 Comment les monts, qui du dueil se sentirent
 Doublans ses cris, bien loing en retentirent :
 Ny ne diray comme les blanches fleurs,
 Lis, & muguets nasquirent de ses pleurs :
 Car i'aime mieux mon propre mal escrire,
 Que raconter d'un autre le martyre.*

VERS D'AMOUR.

Le Iardin d'Amour,

A MADAME LA MARQUISE

DE MONCEAUX.

*En toute la Touraine on ne sçauroit choisir
 Vn lieu plus bel à l'œil qui cherche son plaisir :
 Et toutesfois Amour ne permet que ie voye
 Dans vn Iardin si gay rien qui me donne ioye.
 Arreste ton ruisseau, Naiade aux verds cheueux,
 Dessur ses bords herbus complaindre ie me veux :
 Faites silence aussi, & m'esoutez, Napees,
 Quand ie parle à vos fleurs de mes larmes trampees.*

*Rose, la fleur des fleurs, messagere d'Amour,
 Rose, qu'on voit mourir & naistre en mesme iour,
 Nature monstre en toy que beauté desirée
 Plus a de sa faueur & moins est de duree.
 Si celle à qui ie suis entendoit bien cecy,
 Tant ne demeureroit à me prendre à merci.*

*Belle fleur d'Esglantier, belle fleur d'Aubespine,
Desirant vous cueillir bien souuent on s'espine :
Qui desire en Amour cueillir de belles fleurs,
Il n'y cueille souuent que regrets & que pleurs.
Mon amour en rigueur est vne Passe-rage :
Et vne Passe-fleur en beauté de visage.
Ses cheueux, le jouët des vents enamourez,
Sont plus iaunement blonds que Bassinets dorez.
Mente, ny Poliot, Baume, ny Marjolaine,
N'auroient douce senteur aupres de son haleine.
Que ne suis-ie Muguet, à fin de m'approucher
Du lieu d'où elle sort, & sa bouche toucher ?
Mieux que toy, Angelique, angelique est sa face,
Qui le teint argenté des Lis plus blancs efface.
Ie languis & flectris à la trop admirer,
Comme tu feïs, Narcisse, à la tienne mirer.
Plantain, qui rafreschis la partie enflammee,
Rafreschy la chaleur en mon foye allumee.
Ainsi que toy, Saffran, ie commence à iaunir,
Qu'Amour fit d'un garçon vne fleur deuenir.
Berceaux & cabinets, & ombreuses allees,
Secretaires loyaux des flammes recelees,
A vne seulement soient mes feux decouuerts,
Que l'accroy de souspirs deffous ces rameaux verds.
D'un murmure tremblant le soufflé de Zephyre
Puisse faire ma plainte à son oreille bruire.
Pour vous paistre de fleurs, Papillons griuolez,
Ieu des petits enfans, ça & là vous volez.
La belle, qui florit en l'Auril de son âge
D'espoir repaist mon ame inconstante & volage.
Ie te hay, Romarin, sans t'auoir outragé,
Par toy maint pauvre amant a receu son congé.
Herbe, pour tes biensfaits tu as nom Toute-bonne,
Amour ne fait nul bien, ains à tout mal s'adonne.*

*Je suis Mille-pertuis : de son trait aiguisé
Amour en mille endroits le cœur m'a pertuisé,
Sans que m'y serue rien le jus de la Reprise :
La blessure d'Amour par herbes n'est reprise.
Ta fleur Passe-velour, dure bien longuement :
Bientost seiche la mienne en si aspre tourment.
Aspic, le serpenteau du nom dont on t'appelle,
Ne va pas comme moy sans sa chere femelle.
Pommes, qu'on dit d'Amour, qui vous a bien gousté,
Onques ne goustâ fruiçt qui tant luy ait cousté.
Réponce, tu es tendre en la prime verdure :
Je ne trouue en Amour qu'une responce dure.
C'est toy que lon appelle, herbe, Couche-m'icy :
Jamais n'auray-ie l'heur qu'à moy lon parle ainsi?
La Taupes sans clairté gastent les iardinages :
Amour, qui fuit le iour, gaste les bons mesnages.
Chenilles à cent pieds, & limaçons cornus,
Rongent fueille & bourgeon au doux mois de Venus :
Amour en vn esprit est pire que la gresle,
Que l'Aubefoin aux bleds, qu'Iuraye, & que Niëlle.
Ces Baguenaudes font vn bruit en se creuant :
D'Amour baguenaudier il ne sort que du vent.
Tu defleures le Thym, Abeille larronnesse :
Amour m'a desrobé la fleur de ma ieunesse.
La Langue-de-Serpent l'Amant ne pique point :
Mais la langue d'Enuie à tous propos le poingt.
J'ay pour mon Basilic la bezuté qui me tuë
Par les traits venimeux qui sortent de sa veuë,
Combien que de la voir ie ne me puis tenir.
De cest œil mon meurtrier tu me fais souuenir,
OEillet, quand ie te voy : & quand ie te voy, Flame,
Tu me fais souuenir de l'amoureuse flame.
Le soing doublé sur soing, & la tristesse aussi,
M'ont donné la couleur de ce Double-Soucy :*

*Et ne croist en ces lieux tant de Menu'-Pensee
Que l'amour en fait croistre en mon ame bleessee.
Violette de Mars tu monstres le Printemps,
Amour avecques luy meine le mauuais temps.
De Pauot & d'Amour la force n'est pareille :
L'un peut faire dormir, l'autre en moy tousiours veille.
Si la fable dit vray, ces Lis rouges sont nez
Du sang des demi-dieux, amans infortunez :
Et l'Aulnee est aussi fille des pleurs d'Heleine,
Pleurs le soulagement de l'amoureuse peine.
Ce Dedale tortu, ces replis ondoyans
En chemins recourbez, & destours verdoyans
C'est la prison d'Amour, d'où le fil de Thesee
Ne monstreroit l'issuë à vne ame abusee.
Ces Bordures de Buys, où vn art mesuré
A formé mainte beste, & oiseau figuré,
Sont les œuures d'Amour, qui met cornes aux testes
Et tourne les Amans en cent sortes de bestes.
Quand l'air est corrompu par vne humide ardeur,
De peste tu defens, Rüe à la forte odeur :
Rien ne peut garantir vn esprit miserable
Que l'Amour vient toucher de sa peste incurable.
Tu es amere, Aluyne ; & qu'est-il plus amer
A l'homme qui fut franc que le poison d'aimer ?
Tu ne ressembles pas, Archerot qui me blesses,
La Franche-Marguerite, au beau nom des Princesses :
L'Aurore en se leuant pleure pour la nourrir,
Et tu pleures en toy pour me faire mourir.
Couronnes & bouquets sont parez d'Ancholie :
Je ne porte en mon chef que la melancholie.
Le feu que Cupidon allume en regardant
Plus ha d'humeur plus croist, comme ce Feu-ardant.
O blanche Giroflee, & Amourettes grises,
On vous baptise mal, vous nommant Mignardises :*

*Amour n'est point mignard, ains fier & rigoureux :
Et sous vn si beau nom n'y a rien d'amoureux.
La foy sans fermeté, les promesses, & bourdes
De ce petit trompeur semblent ces Coquelourdes.
Esclaire, & toy Fenoil, au' ous tant de pouuoir
Dessur l'aueugle Amour que de le faire voir ?
Tu es bonne à l'ouye, estoilee Espargoute :
Sçaurois-tu faire ouir mon Amour qui n'oit goutte ?
Veruaine chasse-mal, que les Dieux ont chery,
Monstre en moy ta puissance & d'Amour me guery.
Pour vuider les humeurs on se sert de l'Espurge :
Vne amoureuse humeur par herbes ne se purge.
Glays, & Herbe-Trenchant, la peau vous entamez :
De traits perçans nos cœurs les Amours sont armez.
Armoise, Herbe saint-Iean, tu portes bonne rencontre :
Malheureux que l'Amour en son chemin rencontre.
Vous n'estes, Appétis, au corps humain nuisans :
Les appétis d'Amour à l'ame sont cuisans.
On peut en ce Iardin prendre la Patience :
De la prendre en Amour ie n'ay pas la science.
Car la griesche Ortie, & le piquant Chardon,
Sont à les manier plut doux que Cupidon.
Ceste ialouse Fleur vers son soleil se tourne,
Comme moy vers le mien aussi tost qu'il adiourne :
Clytie estoit son nom : Phebus qui se vengea
De la Nymphe enuieuse en ce poinct la changea.
Or puisqu'elle a l'œil clos, & la teste panchee,
Regrettant d'Apollon la lumiere couchee ;
Adieu Iardin, adieu : ie voy qu'il est saison
D'eüter le ferein rentrant en la maison :
La Nuit au manteau brun, pour croistre mon martyre
En vn liēt sans repos, de ce lieu me retire.*

STANCES

Sur la difference de Ialoufie, & d'Amour.

A MONSIEVR DE VILLEROY,

SECRETAIRE D'ESTAT.

*Je ne veux pas comme faux blasonneur,
Blasmer Amour, & trahir son honneur :
Je veux plustost, pour le loyal seruice
Que ie luy doy, le defendre d'un vice
Dont on l'accuse, & veux prouuer ce point,
Que Ialoufie en Amour n'entre point.
Qu'est-ce qu'Amour ? C'est vne viue flame
C'est vn desir qui nous eschaufe l'ame,
C'est vne ardeur, vn feu que Promethé
Iadis auoit du Soleil emprunté,
Aux rais dorez, lueur claire & subtile,
Pour animer son ouurage d'argile.
La Ialoufie est vne froide Peur,
Qui le sang gele & qui glace le cœur :
C'est vn poison qui glissant par les veines
Oste tout bien, & donne toutes peines :
Qui fait trembler les fiéures en tout temps,
Et qui fait naistre vn Hiuer au Printemps.
Il faudroit donc que le feu & la glace
Peussent durer en vne mesme place,
Sans que le feu y laissast son ardeur,
Ou que la glace y perdist sa froideur,*

*Si en mesme heure vne ame estoit saisie
D'ardente Amour & froide Ialousie.
L'accorde bien que ce mal enragé
Peut demeurer où Amour fut logé :
Je dy aussi quand Ialousie est forte
En vn esprit, qu'il faut qu'Amour en sorte,
Sans y pouuoir faire plus de sejour :
Tant ce venin est ennemy d'Amour !
Quelque Ialoux dira pour sa defense,
Que de l'Amour cest humeur prend naissance.
Comme de vin le vin-aigre se fait,
Ainsi d'Amour, mais foible & imparfait,
(Qui se corrompt dedans sa fantaisie
Par faux soupçon) se fait la Ialousie.
Or pour cela on ne doit estimer
Que le Ialoux ait puissance d'aimer :
Ny qu'un Ialoux à un Amant s'assemble,
Ny que iamais l'un a l'autre ressemble
En contenance, en parler, & en faits :
Car on en voit les contraires effets.
En quelque lieu qu'Amour son vol adresse,
Auecques luy y va la Gentillesse :
Et la Vertu se ioint à un Amant,
Comme le fer s'accointe de l'Aimant.
En quelque lieu qu'entre la Ialousie
Honneur s'enfuit, & toute courtoisie.
Iamais l'Amant ne se voit demeuré
Sans bon espoir, qui le tient assuré :
Et le Ialoux n'a iamais d'assurance,
Pource qu'il a perdu bonne esperance.
A son malheur il va tousiours resuant
Et ne bastit que sur sable mouuant.
Amour armé d'un vouloir inuincible,
Peut entreprendre & faire l'impossible.*

• *La Ialoufie a le courage bas,
Combien qu'elle aime à semer des debats.
Plus qu'un Hibou, & tels oiseaux funebres,
Fuit le Soleil, & cherche les tenebres.*

*La Ialoufie a les yeux de trauers,
Fermez au bien, & au mal trop ouuerts :
Si non au mal ceste Liffè ne veille :
Pour mal ouyr bien fort ouure l'oreille.
Aussi Ialoux sont tousiours odieux,
Battus, moquez des hommes & des Dieux.*

*Bien que Iunon soit la sœur & l'espouse
De Iupiter, pource qu'elle est ialouse
Il la menace, & la bat bien souuent :
La fait languir à la pluye & au vent,
Ayant les bras liez entre les nues,
Et à ses pieds deux enclumes pendues.*

*Vulcain ialoux autrefois a esté
Du haut Olympe en la terre ietté,
Dont à iamais les enseignes il porte,
A chaque pas trainant la iambe torte.
Depuis ce temps ce Forgeron boiteux
Est la risée & le Cocu des cieux.*

*D'un feu luisant, qui seulement consume
L'humeur grossiere, Amour sa torche allume.
La Ialoufie allume son flambeau
Du feu obscur qui conduit au tombeau,
Dont peu à peu vne ame consumée
Comme bois verd s'en va toute en fumée.*

*En son absence un Amant ne mesdit
D'un autre Amant, pour se mettre en credit :
Et point ne porte vne mauuaise enuie
Si de quelque autre est sa dame seruite;
Ains enflammé d'amoureuse chaleur,
Tant plus s'efforce à monstrier sa valeur.*

*Mais vn Ialoux ha le visage blesme
 Du bien d'autrui, & craint son ombre mesme :
 Il n'a le cœur, ny la langue à repos,
 Blasme vn chascun, mesdit à tous propos :
 Traistre espion, nuict & iour aux escoutes,
 Qui se repaist de soupçons & de doutes.
 Heureux celui qui trespasse en aimant !
 Vn chascun pleure à son enterrement :
 Et d'un Ialoux nul est qui s'en empesche,
 Ainçois on dit que c'est belle depesche.
 Voila comment & viuans, & mourans,
 Des Amoureux, Ialoux sont differens.
 Donc que Nature, en rebrouillant le monde,
 Face nager les estoilles en l'onde,
 Face l'accord des brebis & des loups,
 Et face encor sans martel vn Ialoux :
 Si ne peut-elle, au-moins comme il me semble,
 Faire vn Amant & Ialoux tout ensemble.*

METAMORPHOSE D'VN HOMME

EN OISEAV

A

FRANÇOIS DE MARISY,

SEIGNEVR DE MACHY.

Pour vn heureux presage, & signe de bon temps,
 Je te donne, MACHY, cest oiseau de Printemps.

*Mars est passé, voicy le premier iour
 Du mois sacré à la mere d'Amour :*

*Dites, Oiseaux de diuerse peinture,
Sentez-vous point rajeunir la Nature ?
Sus, mes mignons, recommencez vos chants :
Resiouyſſez les forests & les champs :
En recompense icy giſant à l'ombre,
Je chanteray quelqu'un de voſtre nombre,
Qui autrefois entre nous a veſcu,
Ore eſt Oiseau & s'appelle Cocu.
Fameux oiseau, de qui priſt la ſemblance
Le Roy du Ciel, qui la tempeſte lance,
Pour aſſeurer le courage peureus
De ſa Iunon au combat amoureux.*

*Ce Cocu fut vn bourgeois de Corinthe,
Fort ombrageux, & ſujet à la quinte,
Puiſſant d'amis, pere aux eſcus contens ;
Mais qui auoit paſſé ſon meilleur temps.
Il eſpouſa vne femme gentille,
Belle, en ſa fleur, fine, accorte, & ſubtille :
Dont Cupidon le ſceut tant enflamer
Qu'il l'aymaz trop, ſi lon peut trop aimer.
Il ne taſchoit ſi non qu'à luy complaire :
Voire faiſoit plus qu'il ne pouuoit faire.
Ce bon vieillot iuroit tous ſes grands Dieux
Qu'il l'aimoit plus que ſon cœur, ny ſes yeux.
En peu de temps l'eſpouſe ieune & roide
Rompit les reins à la vieilleſſe froide :
Le bon hommeau qui veit que longuement
Neourniroit à tel appointment,
Ayant tiré ſes plus grands coups de lance,
Eut ſon recours à ſainte remonſtrance.
De mary donc il deuint ſermonneur,
Qui ne preſchoit que vertu, & qu'honneur,
Que bon Renom : c'eſtoit tout ſon langage,
Qu'il faut garder la foy en mariage :*

Que du logis femme ne doit sortir
Sans son mary. Il l'eust peu conuertir,
A ce qu'on dit, si l'Archerot qui vole
Se contentoit seulement de parole :
Ce qu'il ne fait : il est par trop dispos,
Volage, ardent, ennemy de repos,
Pour endurer qu'une belle ieunesse
Languisse à l'ombre, & moyssisse en paresse.
Assez de fois elle en monstra semblant,
Dont le mary chaude fièvre tremblant
Laiissa glisser dedans sa fantaisie
Vn certain mal qu'on nomme Ialousie.
Si tost qu'au vif de ce mal il fut poingt,
Qui met au front cornes qu'on ne voit point,
Sot, il voulut tenir sa femme en mue :
Luy defendit de se monstrier en rue :
Veilloit apres, ne cessoit d'espier,
A son œil mesme il ne s'osoit fier.
Mal est gardé ce que garde la crainte!
Le corps estoit au logis par contrainte,
L'esprit dehors à ce seul but tendoit
De faire en bref ce qu'on luy defendoit.
C'est la coustume, il se pique, & s'offense
Plus aigrement de plus aigre defense.
Ainsi voit-on les villageois troublez,
Contre vn torrent qui vient gaster leurs blez :
Dresser rempars de fagots & d'argile,
Se trauaillans d'une peine inutile.
Cela ne sert finon que d'irriter
Le fier torrent qui ne veut s'arrester :
Il pousse auant son onde courroucée.
Puis quand il a mis à bas la chauffee,
A gros bouillons, de plus grande fureur,
S'en va noyer l'espoir du laboureur.

*Pour abbreger, dès la premiere annee
Elle trouua party par sa menee.
Alors conclut de quitter son grison,
Quoy qu'il en fust, & sortir de prison.
Assigne vn iour (Venus c'estoit ta feste)
Tous ses habits dès le soir elle appreste :
Part au matin avec vn ieune amy,
Sans dire Adieu au bon homme endormy.
A son resueil qu'il se trouue sans elle,
Saute du liét; ses valets il appelle,
Puis ses voisins : leur conte son malheur,
S'escrie au feu, au meurtre, & au voleur.
Chacun y court : la nouvelle entendue
Que ce n'estoit qu'une femme perdue,
Quelque goffeur de rire s'esclatant,
Va dire, O Dieux qu'il m'en aduienne autant !
La perte iointe avec la moquerie
Firent tourner ses douleurs en furie :
Sort de la ville, & sort aussi du sens :
Par les chemins il demande aux passans,
Sçauëz-vous point là où elle est allée ?
Ma femme, hélas ! ma femme on m'a vollee.
Il arrachoit sa barbe & ses cheveux,
Remplissoit l'air de regrets & de vœux :
Contoit aux vents, au Soleil, à la Lune,
Aux durs rochers sa piteuse fortune.*

*Menant tel dueil sept grands iours tous entiers
Alla, reuint, par voyes & sentiers,
Par monts, par vaux, par bocage, & par lande,
Sans aualler breuuage ny viande :
Et n'ayant plus que les os, & la peau,
Sembloit vn corps deterré du tombeau.
Le Ciel qui voit vn si cruel martyre,
En prend pitié, & enfin l'en retire.*

*Car vne fois de douleur consumé,
Comme il menoit son dueil accoustumé,
La voix luy fault : & par miracle estrange,
Sa bouche ouuerte en vn long bec se change,
Tirer pensoit barbe & cheveux chenus :
Barbe & cheveux plume estoient deuenus :
Plume deuient sa robe par derriere ;
Et chaque bras est vne aile legere :
Lors il perd terre, & s'esleuant en l'ær
Cocu parfait encommence à voler :
Bien esbahi de perdre sa figure,
En vn moment par sa mesauenture.
Comme iadis Picus fut estonné
Quand vne fée en Picmars l'eut tourné,
Frapé trois fois de sa verge charmee
Par vn despit de n'estre point aimee.*

*Ainsi soudain ce miserable Amant
Est faict oiseau, & si ne sçait comment.
Il fuit soy-mesme, & sa forme nouuelle
Qui tient du Sacre & de la Colombelle,
S'enuole au bois, au bois se tient caché,
Honteux d'auoir sa femme tant cherché.
Et neantmoins quand le Printemps renflame
Nos cœurs d'Amour, il cherche encor sa femme
Parle aux passans, & ne peut dire qu'Où :
Rien que ce mot ne retint le Coucou
D'humain parler : mais par œuures il monstre
Qu'onc en oubly ne mist sa mal-encontre.
Se souuenant qu'on vint pondre chez luy,
Venge ce tort : & pont au nid d'autrui :
Voilà comment sa douleur il allege.
Heureux ceux-là qui ont ce priuilege!*

LE PREMIER LIVRE

DES ELEGIES,

A Monsieur Gobelin, Thresorier de l'Espargne.

ELEGIE I.

*Pleust or' à Dieu que ie peusse voler
Comme Dedale, esleué haut en l'ær;
I'esprouueroy la force de mes ailles,
Fuyant Amour, & ses fleches cruelles.
Ou comme Glaucque vn poisson deuenu,
Que ie nageasse en l'Ocean chenu :
I'amortiroy dans la pleine salee
La viue flamme en mes os deualee.
Ou que la terre ouuerte a l'enuiron
Me receust vif dans son large giron;
Comme iadis, Bacchus deuant ta ville,
Elle engloutit le mary d'Eriphyle.
Piteux souhaits ! mais tout mal & danger
Au prix du mien me semble plus leger.
Ah pauure sot, que ta misere est grande !
Quand quelque dieu t'octroiroit ta demande,
Si n'aurois-tu le pouuoir d'eschaper
A cest Archer qui sçait si droit fraper.
Nouuel oiseau qu'aux estoiles ie monte;
Celuy qui tout de son tonnerre donte,
Dedans son ciel n'a peu trouuer garent
Contre les traits de son proche parent.
Que ie me plonge en la mer vagabonde,
Neptune brusle au milieu de son onde.*

*S'ouure la terre afin de m'engloutir ;
Mon ennemy sa force a faict sentir
Iusqu'au plus bas des lieux palles & sombres,
En y blessant le Roy mesme des Ombres.*

*Laiſſons les cieux, les enfers, & la mer :
Osons pluſtoſt contre luy nous armer.
Et que pourroient armet, bouclier, & lance,
Où rien n'a pu d'Hercule la vaillance?
Que ferons nous? pour amollir ſon cœur
Pleurons aux pieds du ſuperbe vainqueur.
Quand de mes yeux ſortiroient deux riuieres,
Il ne ſeroit moins ſourd à mes prieres.
Comme de Mars les plus grands paſſetemps
Ce ſont les cris, le ſang des combatans,
L'horreur de Mort errante entre les armes :
Ainſi l'Amour ne ſe plaiſt qu'en nos larmes.
Je me rends donc : luy qui m'a ſurmonté
Me traitera ſelon ſa volonté.
Face marcher baiſſant la veüe en terre,
Son priſonnier, mais non de bonne guerre,
Deuant ſon char en triomphe trainé,
Les bras liez, & le col enchainé,
Changeant couleur, moins de crainte que d'ire,
L'appreſteray au badaut peuple à rire.
Mais puisqu'Amour triomphe des trois dieux,
Rois de la mer, de la terre & des cieux,
Soyons du nombre : on ne peut auoir honte
D'eſtre vaincu d'un dieu qui tout ſurmonte.*

ELEGIE II.

*Dieux qui ſçavez les malades guerir,
Venez ſoudain Madame ſecourir :*

*Sus, Apollon, voyons l'experience
De ton bel art & ta belle science.
Si à ce coup tu n'accomplis mes vœux,
Retourne-t'en mener paistre tes bœufs.
Et toy son fils, ie te prie & t'adore,
Monstre ton art, gentil Roy d'Epidzure.
Vous dieux d'embas, qui ne vous contentez
D'auoir rauy du monde les beutez,
N'auèz-vous pas, cruels, assez d'Heleines
Auecques vous? vos salles en sont pleines.
N'auèz-vous pas, en vostre noir sejour,
Sans nous piller, à qui faire l'amour?
Ne permettez qu'ore Madame meure,
Afin qu'icy quelque beauté demeure.
Ah, que ie crains que ceste aspre chaleur
Auec la sienne augmente ma douleur!
Voyez le dueil dont mon ame est atteinte,
Prenez pitié de ma iuste complainte.
Ce vous fera grand blasme entre amoureux
D'en tuer vne, & faire mourir deux.
Adoucissez la fureur de la Parque,
Ou i'entreray dedans la mesme barque.
Car il faudra que d'un mesme flambeau
On nous conduise en vn mesme tombeau.
Voire il faudra que deffous mesme lame
Gisent deux corps où il n'y eut qu'une ame
Ie n'ay point fait vn desloyal serment
A Cupidon ainsi qu'un faux amant :
Si elle meurt, il me plzist de la suiure :
Si elle vit ie suis content de viure;
Ou mourir seul, s'il faut tant seulement
Que l'un de nous descende au monument :
Heureuse mort, de ce beau nom suiuite
D'auoir sauué à Madame la vie!*

*Que dy-ie mort ? i'allongeray mes ans
Laiſſant la belle au nombre des viuans,
Veu que mon ame en ſon corps eſt entree
Dés l'heureux iour que ie l'ay rencontree.*

ELEGIE III.

*Tel que iadis le vaillant fils d'Anchiſe
Au Grec vainqueur quittoit ſa ville priſe :
Et que fuytif ſingloit en haute mer,
Voyant de loin ſes Pergames fumer.
Tout tel ie ſuis : voire plus triſte encore ;
Sortant du lieu que la vertu decore,
Siege d'honneur & de rare bonté :
Lieu où i'eſtois ſi doucement traité,
Et careſſé, qu'apres longue demeure,
Soixante iours ne m'ont ſemblé qu'vne heure.
Penſez, Amans, quel dueil au departir,
Et quel tourment mon ame peut ſentir.
Il eſt ſi grand qu'Adieu ie ne puis dire :
Ma foible main quaſi ne peut l'eſcrire.
Mes ſens troublez manquent de leur deuoir :
Mes yeux faſchez ne veulent plus rien voir :
Mon pied forcé le chemin ne veut ſuiure,
Eſtant laſſé de marcher & de viure.
Et toutesfois eſbahir ne ſe faut
Partant d'icy ſi la force me fault,
Veu que mon cœur ie vous laiſſe, Madame :
Et comme vn corps iroit-il ſans ſon ame ?
En voſtre abſence il ne me reſte rien
De tout confort que l'eſpoir d'un ſeul bien.
Que vous aurez de moy quelque memoire :*

*Là est mon heur, mon plaisir, & ma gloire.
 Quant à ma part, la clairté de vos yeux,
 Vostre doux ris, vos propos gracieux,
 Bons medecins pour vne ame bleffee,
 Ne sortiront iamais de ma pensee.
 Certes plustost les Muses & les lois,
 Plustost encor moy mesme i'oublirois.
 Soit que sorty de ma France ie voye
 Les monts chenus de la froide Sauoye :
 Ou que plus loin ie m'en aille chercher
 Les Thusques eaux pour ma soif estancher :
 Ou Eridan, cornu prince des fleuves :
 Soit qu'une nef me porte aux terres neufues,
 Tousiours tousiours, Madame vous auez
 En mon esprit vos biens-faits engrauez.*

*Donc qu'une playe, ou une fièvre grosse
 Avant le temps me couche dans la fosse,
 Ou que mon sort au fuseau de Clothon
 Demeure autant que celui de Tithon :
 Mercure en vain me voudra mener boire
 Le long oubly aux flots de l'onde noire :
 Quoy qu'il me puisse, ou qu'il doive aduenir,
 Je n'en perdray iamais le souuenir.*

ELEGIE IIII.

D'Un Amant parlant à vne Porte.

*L'humide nuit, nourrice des Amours
 A ja parfaict la moitié de son cours :
 L'oiseau cresté desia le iour salüe
 Et ie demeure encore emmy la rüe.*

*Deuant vn huis inhumain estendu
J'ay trop longtems mon bon heur attendu.
Gons, & verrous, & toy Porte fermee,
Permettez-moy de voir ma bien-aimee.
Porte m'amie, hélas! souuienne-toy
De mon merite & de ma ferme foy.
De maintes fleurs j'ay la place semee
En ton honneur, & si t'ay parfumee
De bonne odeur : j'ai baissé ton loquet
Y attachant tous les soirs vn bouquet,
Quand humblement te faisois ma priere
Afin d'auoir secours en ma misere.
J'ay repassé cent & cent fois le iour
Pardeuant toy pour te faire la cour.
Tu as ouy le matin des aubades,
Lais, virelais, & chansons, & ballades.
J'ay trembloté, j'ay martelé des dents
Au cœur d'hiver, pensant entrer dedans.
Tesmoins en sont les Astres & la Lune,
Qui ont souuent pitié de ma fortune.*

*Huis enuieux, qui caches les beautéz,
Si sur ton sueil j'ay rompu mes costéz,
Fay-moy ce bien que leans ie demeure
Tant seulement quelque demy quart-d'heure.
Oy comme il pleut : ton guichet soit ouuert
Au pauvre Amant pour le mettre à couuert.
Porte cruelle, & quasi aussi dure
Que celle-la pour qui la mort l'endure,
Tu fais la sourde, & ie perds mes propos.
Va, ton marteau ne te laisse en repos :
Toufiours sur toy vienne souffler la Bise,
Tombe la gresle, & le foudre te brise.
Autre peinture on ne lise en tes aiz
Que des gibets, & cornus marmouzetts :*

Les chiens passans y facent leur ordure :
 Toujours sois-tu suiette à toute iniure.
 Sot que ie suis ! qu'est-ce que ie maudy ?
 Pardonne-moy, Porte, ie m'en dédy :
 Je n'en puis mais, si ie t'ay dict outrage :
 Ce n'est pas moy, c'est l'amoureuse rage
 Qui contraint l'homme, insensé, furieux,
 De blasphemer la puissance des Dieux.
 Faison la paix : Porte, ie te pardonne :
 Pardonne-moy, & ouure toy, Mignonne.
 Si tu ne veûx, atteinte de pitié
 T'ouurir du tout, ouure toy à moitié,
 Ou deux fois moins : ie trouueray passage
 Amour m'a faict si maigre à cest vsage.
 Je ne crains point d'estre veu, ny surpris :
 Amour rusé m'a ses ruses appris.
 A tout le moins que ma voix trouue place
 Par quelque fente & petite creuace,
 Tant qu'elle puisse à Madame venir,
 Pour de mes maux luy faire souuenir.
 Ha ! i'ay espoir de meilleure aduenture.
 On vient à l'huis, on touche à la serrure.
 Je suis trompé : L'huis ainsi que deuant
 Demeure clos : c'estoit le bruit du vent,
 Qui avec luy ce bel espoir emporte.
 Adieu l'espoir, & au diable la porte !

ELEGIE V.

Responce de la Porte à l'Amant.

Que gaignes-tu de me troubler ainsi ?
 Laisse m'en paix, pauvre Amoureux transi :

*Va te chauffer, sans chercher la froidure
Aupres de moy couché dessus la dure.
On cognoist bien à tes sottes façons
Que tes amours sont toutes en chansons,
Dont au plus doux du sommeil tu m'esueilles
Trop importun, & me romps les oreilles.*

*Porte, dis-tu, qui enfermes mon heur
Entr'ouure toy, belle Porte d'honneur,
Porte gentille, & Porte enamourée :
Porte vraiment digne d'estre adorée.
Porte qui peux mon paradis ouvrir,
Je viens à toy mes secrets descouvrir,
Porte de miel, de sucre, & de canelle.*

*Vn peu apres tu dis, Porte cruelle,
Porte d'airain, Porte toute de fer,
Plus dure vn tiers que la porte d'enfer,
Qui pour entrer ne fut iamais fermée :
Ma desloyale est de quelque autre aimée,
Qui bien logé laisse sur moy plouuoir,
Ne me donnant le moyen de la voir.
C'est toy qui mets mon riual avec elle :
Qui me fais faire icy la sentinelle,
Et raconter aux parois ma langueur,
Des nuits d'hyuer mesurant la longueur.
Ce temps pendant qu'icy dehors ie tremble
Ils font de moy leurs beaux contes ensemble.
On me recule, vn autre est auancé.
Voilà comment ie suis recompensé
De tant de dons, qu'elle a sceu si bien prendre :
Changez soyent-ils & en eau & en cendre.*

*Notre Linote & nostre Merle aussi,
T'ont tant de fois ouy chanter cecy
Qu'ils l'ont appris : veu ce ioly ramage
On te deuroit enfermer en leur cage.*

*Les Perroquets ne donnent le plaisir
Qu'auroyent de toy les passans de loisir.
Car aussi bien es-tu deuenu beste,
Beste qui n'as que chansons en la teste.
Si tu n'as plume, ainsi comme vn oiseau,
Autant que plume est leger ton cerueau :
Comme vn oiseau tu consumes ton âge
Sous main d'autrui, sans t'oster de seruage.
Au moins tu dis qu'une fiere beauté
En sa prison detient ta liberté.
Ton geolier à ce conte est bien grue
Puisqu'il te laisse ainsi emmy la rue
Coucher tout seul ; ou tu es bien oison
De ne sortir d'une ouuerte prison,
Et d'aimer mieux y languir en misere.*

*Encontre qui monstres-tu ta colere ?
Je ne suis pas cause de tes ennuis :
Ce n'est pas moy qui te fais toutes nuits
Trembler dehors : c'est ta cruelle amie :
Et toutesfois i'en porte l'infamie
Avec le mal : mes aîz sont estonnez
De coups de pied, crayez, & charbonnez
En mille endroits : i'en suis si fort fâchée,
Que, si aux gons ie n'estois attachée,
Je m'en irois au Cheualier du guet
Plaindre les torts que me tient vn muguet.
Que dy-ie plaindre ? au milieu de mon ire
Le plus souuent tu me contrains de rire :
Lorsque lassé de nous iniurier
A jointes mains tu viens mercy crier.
Ce n'est ainsi que telle proye est prise :
Tu n'as encor nostre cabale apprise.
Par beau parler on n'y profite rien,
Il nous faut faire, & non dire du bien.*

*Conte & raconte vne Iliade entiere
De tes malheurs, de ta peine, & misere :
Vante toy d'estre vn tres loyal seruant :
Ce sont propos en vain iettez au vent :
Qui veut entrer, qu'argent il nous apporte,
Sans ceste clef on n'ouure point la porte.
Tu perds ton temps de nous faire la cour
D'un genoil humble, & d'un maigre bon-iour :
Telle monnoye icy n'est pas de mise :
Forges-en d'autre, ou bien Dieu te conduise.*

ELEGIE VI.

*Verray-ie point apres tant de douleurs,
Vn beau Soleil qui luise à mes malheurs?
N'est-il pas temps, Cupidon, que tu iettes
En autre endroit tes mortelles sagettes?
N'as-tu qu'un blanc? ne scaurois-tu toucher
Sinon qu'un cœur, ô mal-adroit Archer?
Plus il ne reste à mon ame rauie
Qu'un seul fantosme & ombre de la vie.
Tel est celuy que le cornu flambeau,
Non sans frayeur, voit sortir du tombeau,
Palle & deffait, qui d'une voix foiblette
Parle aux sorciers durant la nuit muette.
Mon bon aduis, mon sens & ma raison
Sont delogez de leur vuide maison :
Et toutesfois tu viens les armes prendre
Contre ton serf qui ne se peut defendre?
O grand honneur, que d'un tel Dieu l'effort
Vienne combattre un homme à demy mort!
Que diront ceux à qui tu ne commandes*

*Traitant ainsi ceux qui suivent tes bandes ?
 Que veux-tu plus ? que me demandes-tu ?
 Deuant tes pieds tu me vois abbattu.
 Les fiers Lyons ne daignent mener guerre
 Aux animaux qu'ils ont ruez par terre :
 Toy inhumain, à qui comme au vainqueur
 Je tens les mains, tu me ronges le cueur.
 A qui me plains-ie ? hélas, i'ay faict espreuue
 Que nul Amour en Amour ne se treuve.
 Qu'atten-ie donc sans espoir de mercy,
 A retrancher mes iours & mon soucy ?
 Je fusse heureux si la Parque cruelle
 M'eust estouffé pendant à la mamelle :
 Ou si deliure & affranchy d'Amour,
 J'eusse quitté la lumiere du iour
 Versant mon sang en la foule des armes,
 Sans fondre ainsi en soucis & en larmes.*

ELEGIE VII.

Sur la mort d'une Linote.

*Le cœur me disoit bien que Fortune cruelle
 Nous deuoit enuoyer quelque triste nouuelle.
 Hélas en voicy vne ! On dit qu'à ce matin
 Nostre Linote est morte : ô iniuste destin,
 Sans raison & sans yeux ! la mort si tost n'espie
 Le Corbeau mal-plaisant, l'iniurieuse Pie ;
 Le Hibou solitaire, augure de malheur,
 Ny les Aigles tyrans, ny le Milan voleur
 Des poussins innocens suivans leur Gelinote,
 Que l'esprit amoureux d'une douce Linote,*

*Telle que fut la nostre, en qui les cieux amis
Pour l'oreille flatter leur musique auoyent mis.*

*Vn entendement d'homme estoit en ceste beste
A remarquer les gens, à leur faire la feste
Sautelant & sifflant, & lors qu'on la traitoit
S'approchoit de la main, & les doigts bequetoit :
C'estoient ses grands-mercis : puis en l'air remontee
Disoit quelque chanson non encore chantee.
La petite mignarde à peine auoit loisir
De boire & de manger pour nous donner plaisir.
Mesme au plus grand hyuer que par le vent de Bize
Estoit toute son eau & sa mangeaille prise,
S'eschaufoit à chanter. Je l'ay veu mille fois
De son seigneur aimé recongnoissant la vois,
Et tirant en sursault son bec de dessous l'æle,
Ainsi comme de iour respondre à la chandelle.
Toutesfois elle est morte : & n'ont eu le pouuoir
Tant de perfections de Pluton esmouuoir.
Il est vray que de viure elle auoit peu d'enuie :
Car depuis quelque temps elle trainoit sa vie,
Oyant les tabourins, & tant d'horribles sons,
Qui lui rompoient la teste, & troubloient ses chansons.
Puis du mal de son maistre elle fut aduertie,
Dont sa part endura par vne sympathie :
En perdit l'appetit, en perdit la santé
En deuint toute estique, & n'a depuis chanté.
Or son ame à la fin s'accabla de tristesse
Quand à ceste nouuelle elle veit sa maistresse
Laisser son fils malade, & moy blessé en l'œil :
Nostre pauvre Linote en est morte de dueil.
Mais auant que mourir regardant par sa cage
Nous dist piteusement Adieu en son langage.*

*Adieu donques Linote, adieu gentil oiseau :
Je m'en vais en pleurant te dresser vn tombeau*

*Sous ces ieunes lauriers, car tu merites d'estre
Et viue, & morte, aupres de ce qu'aime ton maistre.*

ELEGIE VIII.

*Viuons, aimons, passons nos ieunes ans
En ce plaisir, sans peur des medisans.
Si en aimant nous consumons nostre âge,
A nul qu'à nous nous ne portons dommage.
Par nos desseins du Rhin au chef cornu
Des Reistres noirs l'orage n'est venu
En ce païs planter ses mœurs estranges,
Scier nos bleds, & faire nos vendanges :
Ainsi qu'on void les goulus Estourneaux
Piller la vigne, & tromper les tonneaux,
Qui s'attendoient d'auoir bonne vinee.
Par nostre brigade & par nostre menee
On n'a rompu assez mal à propos,
Des citoyens le publique repos.
Si comme nous chacun eust eu enuie
D'yser en paix le reste de sa vie,
Les païsans pres la ville de Dreux,
Poussans le soc dans les seillons poudreux,
Ne heurteroyent parmy les dures mottes
Tant de nos os & vuides bourguignottes.
Ny saint Denys, par nos glaiues trenchans,
En nostre sang n'eust veu nager ses champs;
Qui demourront à tout iamais infames
Pour tant de corps orfelins de leurs ames,
Corps tous François en vn mesme air nourris,
Auant le temps en leur terre pourris.
Ny la Dordonne, & la trouble Charante*

*Qui de ses pleurs enfle son eau courante,
N'eust apperceu tant d'hommes de valeur
Rougir ses bords au troisieme malheur
De nostre France (à peine encore nostre)
Qui veut (helas!) d'un bras se couper l'autre.*

*Ce n'est ainsi, s'il s'esmeut vn debat
Entre amoureux, qu'on se porte au combat.
Des yeux frians, où Cupidon se ioüe,
On fait tomber vn crystal sur la ioüe
De sa maistresse, où se vient rallumer
Par la cholere vn aspre feu d'aimer :
Et tout au pis, d'une main plus iree
Elle se voit sa robe dechiree.
Puis elle vient se vanger à son tour
De ce ialoux, sacrilege en Amour :
Et luy disant mainte agreable outrage,
D'ongles rongnez l'esgratigne au visage.
Voila comment le courroux embrasé
Des amoureux est tantost appaisé,
Sans deserter les campagnes fertiles
Par feux & sang, & par rages ciuiles.
Loin de moy soit vne telle fureur :
J'aime la paix, j'ay la guerre en horreur.
Ce n'est pas moy qui glorieux demande
D'estre à l'affaut le premier de la bande.
Autre que moy d'un plomb outrepercé
Ira roulant au plus bas d'un fossé.
Mes plus grands coups, ma vaillance, & mes armes,
Ce sont mes vers, ma priere, & mes larmes.
Dont si j'auoy Madame combattu,
Jusques au ciel monteroît ma vertu :
Mais si sur moy sa rigueur est plus forte,
Je veux mourir de dueil deuant sa porte.*

ELEGIE IX.

*C'est trop souffert de peine & de misere
Pour la beauté d'une dame si fiere.
Le nœud d'Amour il te faut desnoier,
Ou bien le rompre, & son joug secouer.
Esueille toy : pren à cœur cest affaire :
Tu le feras, & ne se peust-il faire.
En ce propos sois ferme & endurcy :
N'endure plus qu'on te gouverne ainsi
Qu'un Ours captif, ou ainsi qu'un sot Buffle.
On t'a mené trop longtemps par le musle.
S'il faut servir, que tu sois resolu
D'estre plustost le serf d'un Mammelu,
Que de sentir tant de mal & destresse,
Sous la rigueur d'une dure maistresse.
Escry en l'air tout ce qu'elle a promis :
Tien pour perdu tout ce que tu as mis
En ce hazard, sans perdre davantage.
Comme un ioüeur qui en sa perte sage
Serre son reste, & n'estant au mal-heur
Opiniastre, attend un iour meilleur.
L'heure viendra que tournera la chance
Contre l'orgueil, & j'auray ma vengeance.
Ce temps pendant Adieu l'aueugle archer,
Qu'il s'en retourne en ses yeux se nicher
Où il auoit son embusche dressée,
Quand de son arc fut mon ame blessée.
Yeux, traistres yeux, dont les rayons ardans
Brusloient mon cœur, tout en feu au dedans :
Yeux coustumiers de donner mille allarmes :
Quand vous deurieç au lieu de faulses larmes*

Pleurer du sang, si n'aurez-vous pouuoir
De tant soit peu mon courage esmouuoir,
Toutes les fois qu'à par moy ie repense
Au long seruice & courte recompense
De mes trauaux, aux soucis & ennuis
Aux iours amers & aux ameres nuits
Que j'ai veillé, de despit & de honte
Vne humeur rouge au visage me monte.
Me suis-ie veu si lasche & si failly
Que d'estre pris aussi tost qu'assailly?
Me suis-ie veu en la fleur de mon âge
Fuir le bien pour suiure le dommage?
Et de moy-mesme vn oubly m'aduenir,
Pour seulement d'une me souuenir?
Combien que tard Bon-adiis me conseille,
Il le faut croire, & luy prester l'oreille.
Quand Cupidon me feroit vn serment
De me traiter beaucoup plus doucement,
Et de donter par sa fleche doree
Celle que j'ay trop & trop adoree,
Pour tout cela ie ne voudrois aimer.
Ie sçay qu'Amour est semblable à la mer,
Qui bien souuent fait la calme & bonace,
Rit au marchand, monstre ioyeuse face
Pour l'embarquer : peu apres loing du port
Brise sa nef, & luy haste sa mort.
Puisqu'à la fin j'ay gaigné le riuage,
Plus ie ne rentre au danger du naufrage.
Car on ne plaint le malheur du nocher,
Qui deux fois heurte à vn mesme rocher.

ELEGIE X.

*Je ne voy rien icy que l'ombrage des sauls,
Que vignes & noyers, que prez & que ruisseaux :
A qui donc maintenant veut estre deschargee
Mon amere tristesse & douleur enragee?
Nymphes de Gentilly, & vous Nymphes d'Arcueil,
Venez toutes ouyr la cause de mon dueil :
Je me veux plzindre à vous, & auant que ie meure
Saller vos douces eaux des larmes que ie pleure.*

*Mon esprit est plongé en vne mer d'ennuis :
Mes clairs iours sont changez en tenebreuses nuits .
Puis que le beau soleil, seul autheur de ma ioye,
Abandonne la France, & va luire en Sauoye.
O trois fois heureux train du Prince de Nemours !
Les Graces, & l'Honneur, Venus, & les Amours,
S'en vont avecques luy, là où la paix doree,
La Vertu, la simplessse, est encore adoree :
Et ie demeure icy en la troisieme horreur
Qu'y fait voir en six ans la ciuile fureur.
Non, ce n'est pas cela qui trouble tant mon ame :
Les chemins ne sont seurs : hélas ! où va Madame
Temerzire qu'elle est ! Je crain mille malheurs,
Qui peuuent aduenir parmy tant de voleurs.
Je crain ces rocs aigus, & montagnes cornues,
Dont le sommet venteux se cache dans les nues.
Je crain encore plus qu'Aquilon froidureux
Qui habite en ces monts, ne deuienne amoureux,
Voyant passer la belle, & l'emporte en Scythie :
Comme iadis en Grèce il rauit Orithye.
Combien ay-ie de peur, & combien de soucy
De ce corps tendrelet, qu'il ne reste transi
En ces neiges & glas ? gardez-le de morfondre*

*Vous mes sospirs ardans : faites la neige fondre
Tout le long du chemin : & qu'aussi Cupidon
Pour degeler le glas y porte son brandon.*

*Si ie desiray onc, c'est or' que ie desire
Du pasteur Dircean le sçauoir & la lyre :
J'emmeneroy bien loing, où ils seruiroient mieux,
Les rochers de Sauoye, arrachez de leurs lieux,
Pour en boucher du tout le malheureux passage
Des Reistres enfumez, que le François peu sage
Conuie à son butin ; qui pour son bien manger,
Emporter, entraîner, achette l'éstranger.*

*Tantost pour l'arrester à mon amour parfaite
De l'enfant d'Apollon la lyre ie souhaite :
Tantost ie veux choisir, pour ma douleur charmer,
La lyre que porta le Dauphin par la mer
Au bord Tenarien, flaté de sa musique.
Ie brusle d'un desir d'auoir la harpe antique
Du docte Thracien, qui par rare amitié
Descendit chez Pluton pour rauoir sa moitié.
Ie feroys comme luy quand il eut reperdue,
Regardant en arriere, Eurydice rendue :
En criant Eurydice, & se plaignant aux vents,
Pres du fleuve Strymon pleura sept mois suiuzns.
Ainsi i'appellerois iusqu'au bout de ma vie
Le nom de la beauté qui m'a l'ame rauie.
Mes piteuses chansons, & mes cris, & mes pleurs,
Des Tygres & des Ours attendriroient les cœurs.
Mais puis que ie n'ay pas ceste Muse diuine
D'Orphé, ny d'Amphion, d'Arion, ni de Line,
Venez auant sanglots, tranchez par le milieu
Les regrets commencez pour un si long Adieu :
Ma langue ne sçauroit conter un tel martyre :
Trop peu sent de douleur qui sa douleur peut dire.*

ELEGIE XI.

Sur la mort d'un Moineau.

*Demandez vous, Amis, d'où viennent tant de larmes
Que me voyez rouler sur ces funebres carmes?
Mon Passereau est mort, qui fut si bien appris :
Helas ! c'est faict de luy, vne Chate l'a pris.
Je ne le verray plus en sautellant me suiure :
Or' le iour me desplaist, or' ie suis las de viure.
Plus donc ie ne l'orray chanter son pilleri?
Et n'ay-ie pas raison d'en estre bien marri?
Il estoit passé maistre à croquer vne mousche :
Il n'estoit point gourmand, cholere ny farousche,
Si on ne l'attaquoit pour sa queue outrager :
Lors il pinçoit les doigts, ardent à se vanger.
Adonc vous l'eussiez veu crouller la rouge creste
Attachee au sommet de sa petite teste,
Tel que lon voit Hector, mur de ses citoyens,
Dedans les Grecques naufs lancer les feux Troyens.
Toutefois vne Chate, espiant ceste proye,
D'un sault, à gueule bée, engloutit nostre ioye.
Le pauure, pour certain, fut pris en trahison,
Autrement de la Chate il eust eu sa raison.
Le pasteur Phrygien ainsi vainquit Achille,
Et le vain Geneuois la vaillante Camille.
Ainsi le grand cheual que Pallas charpenta
Contre le vieil Priam des soldats enfanta.*

*Toy qui en as le cœur enflé de vaine gloire,
Bien peu te durera l'honneur de ta victoire.
Si quelque sentiment reste apres le trespas
Aux esprits des oiseaux qui trebuschent là bas,*

*L'ame de mon mignon se sentira vengée
 Sur le sang ennemy de la Chate enragée.
 Je ne rencontreray ny Chate ny Chaton
 Que ie n'enuoye apres miauler chez Pluton.*

*Vous qui volez par l'air entendans les nouuelles
 De ceste digne mort, tournez icy vos aëles;
 Venez, piteux oiseaux, accompagner mes pleurs,
 Portons à son idole vne moisson de fleurs.
 Qu'il reçoive de nous vne agreable offrande
 De vin doux & de lait, d'encens & de viande :
 Puis engravons ces mots sur son vuide tombeau :*

*PASSANT, le petit corps d'un gentil Passereau
 Gist au ventre goulé d'une Chate inhumaine,
 Aux champs Elysiens son Ombre se proumeine.*

ELEGIE XII.

D'un Amant qui se compare à une Cigalle.

*Puis que loing de la ville, & loing du populaire
 Je me suis esgaré en ce lieu solitaire,
 Cigalles, où ie n'oy sinon que vos chansons,
 Qui d'un bruit enroué font rompre les buissons.
 Et puis que vostre vie à la mienne ressemble,
 Comparons, ie vous pry, nostre malheur ensemble.*

*Vous n'avez que la voix : rien ne me reste aussi
 Qu'un parler foible & lent, pource que le soucy
 M'amaigrit & me seche, & de sorte me mine
 Que presque ie ne suis qu'une Ombre qui chemine.
 Le Pelerin cognoist que le temps est plus chaud
 Alors que vostre voix vous eleuez plus hault :
 C'est un signe evident que plus aspre est ma flame*

Lors que plus ie me plains des rigueurs de ma Dame.
 J'ay mille fois en vain piteusement chanté,
 Elle ne respond point à l'amant tourmenté :
 Il vous en prend ainsi, iamais vos femmeletes
 Ne vous ont respondu, car toutes sont muetes.
 Vous vivez de l'humeur qui sur herbes & fleurs
 Se ramasse emperlé : Je me nourris de pleurs ;
 C'est le boire & manger dont ma vie est pourueüe
 Le destin a voulu qu'ayez bien foible veüe :
 Pleust à Dieu que du tout onques ie n'eusse veu !
 Ceste poison d'Amour des yeux ie n'eusse beu.
 Les peuples habitans sous le liët de l'Aurore
 Vous mangent inhumains : Cupidon me deuore :
 Et ma chair, & mes nerfs, & mes os, & ma peau
 Sont tousiours deschirez par ce cruel oiseau.
 Vous n'avez point de bouche : & la mienne traistresse
 M'abandonne au besoin, si tost qu'à ma maistresse
 Je viens conter mon mal : pour voir si l'amitié
 Longue, ferme, & loyale y trouuera pitié.
 L'ombre de ces rameaux, tant soyent petits, vous garde
 Contre les rais ardans que Phebus icy darde :
 Moy chetif, au dedans ie brusle tout d'amour,
 Et si brusle au dehors de la chaleur du iour,
 Qui me fait maugré moy retourner en la ville.

Adieu Cigalles donc, Adieu race gentille
 Du grand Laomedon. La guide du soleil,
 Vostre espouse ancienne aux doigts & front vermeil,
 En pleurant son Memnon, & maudissant les armes,
 Vous arrouse à iamais de ses plus douces larmes.

LE FRESNE.

A Monfieur Forget, fecretaire d'eftat
& fleur de Frefne.

*A la fage Pallas l'Oliue eft consacree ;
Le Laurier à Phæbus, le Myrte à Cytheree ;
Le Peuplier à Hercule : & le Dieu deux fois né
De lierre & de pampre a le chef couronné :
Le Pin eft à Cybele, à Iupiter le Chesne :
Et ma Muse, ô FORGET, t'a dédié le Frefne.
Si mes vers font trop bas pour hauffer son renom ;
Sous ta faueur heureufe, & l'ombre de ton nom
Tellement il croiftra, hauffant fa teste verte,
Que toute vne forest s'en trouuera couuerte,
Je ne fuis le premier qui le Frefne a planté,
Sur le mont de Parnaffe, & son los a vanté :
De claire & douce voix le Cygne de Mantoüe
A chanté son honneur : & Homere le loüe
Comme vn present des Dieux. Car le vieillard Chiron
En fit don à Pelee, & luy à Ligyron ;
Ligyron, son cher fils, depuis nommé Achille,
La terreur des Troyens enfermez en leur ville.
Par ce frefne guerrier, lancé de forte main,
On voit Xanthe couler rouge de fang humain,
Qui feul print Ilion, deflors que fut rauie
Au courageux Hector & la gloire & la vie.
Ceft arbre haut & droit, touffu, large & espais,
Eft bon pour les combats, & meilleur pour la Paix.
La terre n'a produit son tronc, & son feuillage
Que pour noftre profit, & que pour noftre vjage :*

Bien que son bois soit ferme, il se laisse ployer
En toutes les façons qu'on le veut employer.
Il obeït au fer : & prend nouvelle forme,
Ne travaillant l'ouurier, comme l'Erable & l'Orme.
Le menuisier le prise, & n'y a charpentier
Qui ne soit desireux d'en emplir son chantier :
Pource que telle à l'œil du fresne est la matiere,
Peu suiette à pourrir, saine, nette & entiere.
Je ne sçauroy comprendre en si petit discours
Combien vn corps malade en tire de secours.
La semence qu'il porte en ses fueilles encloses,
Destrempee en du vin, est souueraine chose
Contre le mal de foye : & par elle est osté
Le mal aspre & piquant que lon sent au costé.
Celuy qui gist au liç, & de longtemps endure
La douleur que luy cause vne rate trop dure,
Du fresne est secouru : l'escorce, en vn moment,
Parbouillie en vn pot, allege son tourment.
Ses fueilles gueriront la personne saisie
De la palle langueur, qu'on dit hydropisie :
Par leur iust singulier, & breuuage excellent,
L'eau d'entre cuir & chair toute ira s'escoulant.
Vn corps lourd & massif, & trop chargé de graisse.
Par ce mesme moyen peu à peu se desgraisse.
De la dent d'un serpent si quelcun est piqué,
Soudain que ce remede est au mal appliqué,
Il chasse le venin, & au monde il rapelle
L'ame qui ia entroit en la noire nacelle.
Pris aussi par la bouche il a pareil effect,
Pour vn contre-poison le fresne a esté fait.
En ses proprietez, qui sont presque sans nombre,
On marque ceste-ci, que seulement son ombre
Est la peste aux serpens, craignans d'en approcher,
Autant qu'un marinier d'un dangereux rocher.

*Si tout arbre estoit tel, ceste race maudite
 Que chacun craint & hait, seroit bientost destruite.
 Car on voit les serpens en vn rond enfermez
 Fiait de feuilles de fresne & de feux allumez
 Choisir plustost la flame, & passer parmy elle,
 Que du fresne approcher : tant sa feuille est mortelle
 A ces monstres tortus, nos communs ennemis :
 La diuine bonté l'ayant ainsi permis.
 Mille preseruatifs le fresne a de nature,
 Afin d'en aïder l'humaine creature.
 J'oublois qu'au printemps le fresne est desjà vert
 Auant que le serpent se monstre à descouuert :
 Et ne quitte sa feuille auant qu'il se retire
 En son trou, pour l'hïuer, & ne nous puisse nuire.
 Mais qui veut les vertus du fresne raconter,
 Veut les flots de la mer, & le sable conter.
 Or comme y eut iadis en Epire vn miracle
 Des Chesnes qui parloient, & rendoient leur oracle,
 Où les Grecs curieux ne cessoient de venir,
 Pour demander conseil, & sçauoir l'aduenir :
 Ainsi j'oy ce me semble, au doux bruit de Zephyre
 Vostre fresne animé, en sa langue me dire :
 Tu as loué le Fresne, & chanté son honneur :
 Le Fresne en peu de iours t'apportera bonheur :
 PASSERAT pren courage, & point ne te soucie :
 L'atten l'euenement de ceste prophetie.*

L'ESPERANCE.

A Monsieur de BELLASSISE, Thresorier
 de l'Espargne.

*Vn peu de fruits j'ay cueilly cest automne
 En mon iardin, Monsieur, ie les vous donne*

Ils sont de garde, & croy que les hyuers
N'empescheroient qu'ils ne soient tousiours vers.
Permettez moy que mon present ie vante,
Comme vn paisant qui ses fruits met en vente.
Vous connoistrez que ie n'ay entrepris
De rien donner qui ne soit de haut pris :
C'est l'ESPERANCE, en qui gist & repose
L'heur & le bien que l'ame se propose :
Qui nous esleue, & porte en vn moment
Des plus bas lieux iusques au firmament.
Sans ceste Fee, aux grandes ailes vertes,
Les cours des Rois demeureroient desertes :
La mer sans nef, les maistres sans valets :
Et croistroit l'herbe au milieu du palais.
Les medecins n'auroient plus de pratique
Les artisans fermenteroient leur boutique,
L'aduenturier, de vaillant & hardy,
En deuiendroit couïard & refroidy :
Les arts, sans elle, & les Muses dorees
Ne seroient plus de personne honorees :
Aux temples saints, & images des Dieux
On ne feroit ny prieres ny vœux.
Rien n'iroit d'ordre : estaint seroit sans elle
Le feu d'Amour qui si clair estincelle.
Hostes, voisins, parents, & aliés
Par amitié ne seroient plus liés.
Adieu la blanque, adieu les benefices,
Les dignitez, les estats, & offices.
Les Chanceliers n'auroient plus que seeller.
Nul ne voudroit plus de rien se mesler.
Le vigneron quitteroit là sa vigne :
Et le pescheur ses filets & sa ligne.
Les durs hoyaux, & les coustres transchans
Du laboureur s'enrouilleroient aux champs

*Presteroit-il ses despens, & sa peine
Sans Esperance, à vne ingrante plaine?
On cesseroit de semer, & planter :
On cesseroit de greffer, & d'enter.
Des beaux iardins secheroient les fleurettes
Plus de miel doux ne feroient les auettes.
On lairroit là panneaux, toiles & rets :
Veneurs, & chiens n'iroient plus és forets :
Ta sœur, Phæbus, la vierge chasseresse,
Rompant son arc, languiroit en paresse.
Là où se vient Esperance heberger,
Richesse, honneur, y viennent se loger.
Elle a la clef des Isles bien-heureuses :
De l'Orient les pierres precieuses
Elle possède, & monstre en son thresor
Des mers d'azur, & des montagnes d'or,
Qu'à vn chacun, prodigue, elle abandonne,
Sans amoindrir pour chose qu'elle donne.
C'est l'alambic, & feu Mercurien,
Par qui celui qui souffle tout en rien
Deuient monarque, & tient en sa puissance
Terres & cieux sous vne quint'essence.
Elle commande aux saisons, & aux temps :
Elle fait naistre en hiuer le printemps.
Force, & santé, d'elle n'est separee,
Ny la ieunesse, & beaulté de duree.
Sa compaignie est d'un ardent desir,
De ieu, de ris, de ioye, & de plaisir.
La Foy la suit : avec elle est nourrie
La Chasteté tousiours blanche & florie :
Voilà pourquoy dans son temple Romain
Elle tenoit vn lis blanc en sa main :
Car le lis blanc de couleur nette & pure,
Vn chaste cœur pur & net nous figure*

Quand tous les maux en la boette enfermez
Furent iadis par le monde semez,
Si l'Esperance au Ciel s'en fust volée,
Abandonnant la terre desolée,
Comme ses sœurs; au monde n'eust esté
Que maladie, & guerre, & pauvreté :
Mais l'Esperance, entre nous demeuree,
De tous ces maux rend la vie assée.
Elle combat, & domte le malheur;
Elle adoucit, & guerit la douleur.
Elle est aussi la mortelle ennemie
Du soucy paste, & de la peur blesmie;
Cruels tyrans, & bourreaux inhumains,
Qui en repos ne lairroient les humains,
Si l'Esperance, à l'encontre élancée,
Ne les chassoit hors de notre pensée.
Elle encourage vn forçat enchainé,
A l'auiro pour iamais condamné :
Flate son mal, fait qu'il rit, & qu'il chante
Tant doucement les travaux elle enchante!
Elle console, & en vie entretient
Le criminel, qu'au cachot on detient :
Mere nourrice & compagne fidelle,
Voire de ceux qui sont iz sur l'eschelle.
Ceste Deesse, alors que de tout point
L'estois destruit ne m'abandonna point :
Ains me mena frapper à vostre porte,
Dont nul ne sort que confort n'en raporte.
Comme ie feys; & pource i'y recours
Cherchant aide où ie trouuay secours.

LA DIVINITÉ
DES PROCÉS.

*Je veux parler de Dieu : mais non à langue armée
Comme ceux qui trois fois ont la France enflammée
De mille feux de Mars, pour vne ambition
Couuerte du manteau de la Religion.
De peur que de mon sang la terre soit rougie
Je parleray plus doux de la Theologie,
Discourant des Procés : car à la verité
Rien ne ressemble mieux à la diuinité.
On n'y peut garder ordre : il faut à l'aduenture
Comparer des Procés & des Dieux la nature.*

*Les Anciens ont faict trois manieres de Dieux,
Qui demeurent és eux, en la terre & aux Cieux :
Il y a des procès d'eau, de Ciel & de terre,
Ceux du Ciel maintenant se vident à la guerre,
Ou à coups de canon : on plaide des edicts
Dont le vainqueur s'attend de gagner Paradis.
Les Procés de la terre, & les Procés de l'onde
Si fort que ceux du ciel ne tempestent le monde.
En vn abyssme chet l'humain entendement
Qui les secrets des Dieux sonde profondement :
Il y a des Procés si fascheux à entendre
Que les meilleurs esprits ne les peuuent comprendre.
Les mysteres des Dieux à tous ne sont ouuerts;
Ceux des Procés aussi ne sont point descouverts
Sinon aux yeux de ceux qui les sçauent bien taire,
Et qui en les taisant ne font mal leur affaire.
Vn gardien de temple, & secretin des Dieux,
Le garde iour & nuict aussi cher que ses yeux .*

*Ainsi est des Procés ; on les traite & manie
En toute reuerence, & grand' ceremonie ;
On aime mieux la vie au peril hazarder
Que de les laisser perdre : & ne les bien garder.
Tefmoins les Angeuins qui leur procès enuoyent
Par terre en seureté, de peur qu'ils ne se noyent :
Et se fians d'eux-mesme, ó Loyre, à ta mercy,
Ne s'y osent fier de leur procès aussi.
Pour rendre leur venuë aux mortels incertaine,
Les Dieux les viennent voir ayants des pieds de laine :
Les Procés au venir marchent si doucement
Qu'ils ne sont entendus pour le commencement,
Puis d'un son esclatant leur presence est connue,
Les Dieux & les Procés sont voilez d'une nue.
Aucunefois les Dieux se monstrent partizans
Comme au siege de Troye ils firent par dix ans,
Mais d'un commun accord en la dixieme annee
La liurerent aux Grecs pour estre ruinee.
Aduocats au barreau l'on voit s'iniurier :
Prets à se prendre au poil, & en sorte crier,
Un chacun pour son droit, que le Palais en tremble :
Et au sortir de là ils s'en vont boire ensemble.
Les Dieux vendent les biens aux hommes cherement,
Achetez par soucy, par peine, & par tourment,
Dont la propriété n'est par eux garantie :
Auant que par Procés soit riche vne partie
Il se faut coucher tard, & se leuer matin,
Et faire à tous propos le diable Sainct Martin :
Remarquer un logis, assieger vne porte,
Garder que par derriere un Conseiller ne sorte,
S'accoster de son Clerc, caresser un valet,
Recognoistre de loing aux ambles un mulet,
Avoir nouueaux placets en main & en pochette,
Dire estre de son cru tout cela qu'on achete*

*A beaux deniers contans : bref, il faut employer
Possible & impossible à procès festoyer.
On n'ose démentir des Dieux les saints oracles :
Ny l'arrest des Procés. Les Dieux font des miracles
Les Procés que font-ils ? les plus gouteux troter,
Galoper les boiteux, pour les solliciter,
Les rendants au besoin prompts, dispos, & habiles.
Du profond des forests ils attrainent aux villes
Cerfs & Daims, & Sangliers, sans rets ny hameçons.
Et sans mouïller la pate, ils prennent les poissons.
Leur occulte cabale attire metairies,
Villages & chasteaux, rentes & seigneuries ;
Comme le luth d'Orphé les arbres desplantez,
Ou celui d'Amphion les rochers enchantez,
Qui descendans des monts en vne grasse plaine
Bastirent sans maçons la muraille Thebaine.*

*Ce qui est ja passé, & vne fois est fait,
Par tous les dieux ensemble estre ne peut desfait :
Les Procés en ce poinct ont sur eux l'aduantage ;
Pource qu'un alibi, avec un tesmoignage
Presté en charité, desfait tout le passé,
Fait un vif estre mort, & un vif trespasé.
On recognoist les Dieux, ainsi que dit Homere,
Au mouuement des pieds, qu'ils tournent en arriere :
Mon Procés prend plaisir à tousiours reculer.
Les Dieux sont recogneuz souuent à leur parler,
Car toute autre est leur voix que n'est nostre langage :
Les Procés, vrais Bretons, ont à part un ramage.
Aux Dieux, francs de la mort, on dresse des autels.
Qu'on en dresse aux Procés, puis qu'ils sont immortels.
Mon procureur Guillor en sçauroit bien que dire,
Qui mon Procés iugé tire encore, & retire ;
Et depuis seize mois m'a tant villonnisé
Que ie le tiens desia pour immortalisé.*

*La presence des Dieux en terre est coustumiere
D'esclater çà & là vne grande lumiere :
Où le procès s'assied en son pontificat,
Tout flambe d'escarlate, & fin or de ducat.
Les Dieux sont bien heureux, & n'ont disette aucune :
Les iuges des Procès sont enfans de fortune,
On sacrifie aux Dieux la chair de maint Taureau :
On dedie au Procès qui est sur le bureau,
Non parfums d'Arabie, ou le sang de cent bestes,
Ains promesses & dons, & faueurs, & requestes.
On n'ose offrir aux Dieux que victimes de choix :
Les escus des Procès doyuent estre de poix ;
D'or luisant, bien formez : ou autrement l'ysſue
N'en sera que mauuaise, & obscure, & tortue.
Quand les prestres des Dieux les veulent supplier
Tous leurs accoustremens il leur faut deslier :
Qui Procès recommande, & ne veut qu'on l'oublie
Perd sa peine & son temps si bourse il ne deslie.
Les vœux qu'on fait aux Dieux ne sont pas tous ouys :
A la fin des Procès tous ne sont resiouys.
Tel se pense assuré, dont par vne trauerse
L'aduersaire plus cault l'assurance renuerse.
Les Dieux donnent le bien ou l'ostent aux humains :
Aussi font ceux qui ont le Procès en leurs mains.
Les Dieux, comme l'on dit, ont de rien faict le monde :
Vn Procès mal châstré, qui en bastards abonde
Ou de rien ou de peu, fait quelquefois grand cas,
Croissant par escriture au sac des Aduocats.
La main de Iupiter par vn horrible foudre,
Porté d'estourbillons, met en cendre & en poudre
Les orgueilleuses tours, & les haultes forests ;
Aussi font bien souuent les foudres des arrests :
Les plus grosses maisons à plaider obstinees
Par l'effort des procès se trouuent ruinees.*

*Iupiter courroucé d'un don va s'apaisant :
Un rigoureux procès s'adoucit d'un present.
L'ambrosie & nectar sont des Dieux les delices ;
Et le procès friant aime fort les especes.
Iupiter balançant des combatans le sort
Donne à l'un la victoire, & à l'autre la mort.
Le procès intenté en pareille esperance
Soustient pour quelque temps égale la balance :
En fin, par un arrest fatalement donné,
On en voit l'un qui gaigne, & l'autre condamné.
Mercure aux pieds ailez par sa verge charmee
La porte de Pluton tient ouverte & fermee
Aux esprits pallissans, qu'arrachez de leurs corps
Dans les enfers il pousse, ou les en tire hors :
Un huissier par sa verge, ainsi comme Mercure,
Tire les prisonniers de quelque fosse obscure
Pour renvoir la douceur de la clarté du iour ;
Ou tristes les conduit au malheureux seiour
De ces cachots moisis, où la crainte eternelle
Ne laisse en nul repos vne ame criminelle.
Si Mercure est ruzé en tous ioyeux larcins,
Autant, ou plus que luy, les procès y sont fins.
Mercure court tousiours, & preside aux voyages :
Combien pour les procès se fait-il de messages ?
Apollon est à craindre avec son arc d'argent ;
Auecques un exploit est à craindre un sergent :
D'Apollon & Bacchus on vante la ieunesse,
Un procès rajeunit souuent en sa vieillesse :
Tel qu'on voit un serpent, qui sur le renouveau
Despouille, vigoureux, & ses ans, & sa peau.
Neptune de son sceptre à trois pointes aigües
Fait la terre crouller, & les villes esmeües :
Les iuges des procès, quand ils sont irritéz,
Font trembler sous leurs voix & peuples & citez.*

*Les procès en autruy ne font pas grande estime
Du crime de l'Amour, s'il faut l'appeler crime :
Quand le ialoux boiteux sur le faict eut surpris
Le felon Thracien, & la douce Cypris,
Estroitement liez en vn plaisant martyre,
Les Dieux bons compagnons, ne s'en firent que rire.
Les temples qu'on bastit pour les Dieux tout-puissans
On voit de leur haulteur les astres menaçans,
Garnis & estoffez des richesses plus rares
Qu'on trouue dans la terre, & que les mers auares
Cachent deffous leurs flots; & certes il conuient
Bien loger les hauts dieux de qui tout bien nous vient :
Le Procès, qui les Dieux en mainte chose imite,
Es Palais somptueux plus volontiers habite
Que sous les pauures toits des petites maisons :
Voila pourquoy il hait Suysses & Grisons,
Où il est mal receu & que plus il ne daigne
Pour demeure choisir les pæsles d'Alemaigne.
Si les Dieux desguisez, changeans leur majesté
En bestes & oiseaux, par la terre ont esté,
Et ont faict de bons tours deffous forme empruntée,
Le Procès ne doit rien aux changes de Protee.
Vous le pensez ciuil, il deuient criminel :
Vous l'estimez finy, le voila eternal :
Est-il prest à iuger? de nouueau il informe :
A chasque bout de champ il prend nouuelle forme :
D'un corps il en faict sept, qu'il allonge en despens,
Ainsi qu'Hercule veit sept testes de serpens
Renaistre d'un seul col, despit en son courage
De voir son ennemy croistre de son dommage.
Mesmes sans le feu Grec son esclau vertu
Ne fust venüe à bout de ce monstre testu.
Masle & femelle ensemble est nature diuine :
Le procès à bon droit se peut dire Androgyne*

*Produisant des enfans sans se ioindre à autrui,
 Qui dedans peu de iours sont aussi grands que luy.
 Il est masle au parler, mais bouillant en querelle,
 Replique, & contredits, il se monstre femelle.
 L'iniustice & les torts par les Dieux sont vangez ;
 Et aussi par procès les hommes outragez.
 Tout est rempli de dieux ; & les estangs liquides
 Du vieil pere Ocean, & les campagnes vuides
 Du pur ciel & de l'air, & ce gros element
 Qui est des autres trois le commun fondement.
 Du monde la grandeur de ta grandeur est pleine,
 Procès, fils du Chaos : mais i'ay trop courte haleine
 Pour vn si long discours : finy doncques mes vers,
 Toy qui dois mettre fin à ce grand vniuers,
 Si du Sicilien la Muse est veritable
 Qui vif s'enseuelit au gouffre espouuantable
 Du Montgibel ardent, se lançant au milieu,
 Afin que comme toy il fust estimé Dieu.*

SONET.

*La femme & le procès sont deux choses semblables.
 L'une parle tousiours, l'autre n'est sans propos :
 L'une aime à tracasser, l'autre hait le repos :
 Tous deux sont desguisez, tous deux impitoyables.
 Tous deux par beaux presens se rendent fauorables :
 Tous deux les supplians rongent iusques à l'os :
 L'une est vn profond gouffre : & l'autre est vn Chaos
 Où s'embrouille l'esprit des hommes miserables.
 Tous deux sans rien donner prennent à toutes mains :
 Tous deux en peu de temps ruinent les humains :
 L'une attize le feu, l'autre allume les flammes :*

*L'un aime le debat, & l'autre les discords :
Si Dieu doncques vouloit faire de beaux accords,
Il faudroit qu'aux procès il mariast les femmes.*

ELEGIE

Sur vn Anneau.

*O bel Anneau, sorti des doigts polis
Qui feroient honte aux roses & aux lis,
Doigts, l'ornement de ceste main diuine
Qui m'a tiré le cœur de la poitrine :
Gentil anneau, confort de mes ennuis,
Tu as esté à celle à qui ie suis :
Et maintenant, par ta douce presence,
D'elle tousiours me donnes souuenance,
Rendant ensemble & l'un & l'autre heureux :
Moy de t'auoir és discours amoureux
Secret tesmoin, lors que ie me lamente
Du feu couuert qui si fort me tourmente :
Toy, de sentir rien n'estre en mon pouuoir
Si grand soit-il, qui tant me plaise à voir,
Que tant ie prise, & honore, & caresse,
D'yeux & de mains, comme ta petiteffe.
En mainte chose aussi nous nous trouuons
Tous deux egaux : car tous deux nous seruons
Celle qui n'a sa premiere ou seconde.
Tu es tout rond, ma foy est toute ronde.
Iaune tu es, iaune ie suis aussi :
C'est la couleur que porte le Souci,
Pareil de nom au soucy qui me mine.*

Ton rond en toy se commence & se fine,
Sans fin pourtant & sans commencement :
Mon ferme amour ne veut aucunement
Avoir de fin, quoy que ie puisse faire,
Quoy que ie die ou ie pense au contraire :
Et de si loin son commencement vient
Qu'en le cherchant plus il ne m'en souvient.
Tu es d'or pur : & pure est ma pensee,
Pure ma foy qui ne sera faulsee,
Pur mon amour, qui changer ne se doit.
Je ne t'ay peu faire entrer en mon doigt
Sinon à peine : & sans peine & destresse,
Entrer ne puis au cœur de ma maistresse.
En la servant tu perdis les couleurs
De ton esmail : parmy tant de douleurs
Je perds la mienne, & peu à peu s'efface
Ce teint vermeil que j'auois sur la face.
Partout chargé de pennes ie te voy :
Où est celuy qui en a plus que moy ?
Si bien sur toy chaque penne est grauee
Que hors de toy ne peut estre enleuee :
Si bien sur moy mes soucis sont grauez
Qu'ils n'en seront que par mort enleuez.
Vn bon ouurier a buriné tes pennes :
Las ! cest ouurier qui m'imprime les miennes
Est trop sçauant, son bras trop asseuré,
Trop est son fer pointu & acéré.
Si ta deuise est que les plus legeres
Te poissent plus : ie puis en mes miseres
En dire autant, & par toy le prouuer ;
Qui rien ne poise ; & si n'ay sceu trouuer
Charge à mon cœur si pesante que celle
Qui par te voir en luy se renouuelle.
Bref ie ne puis remarquer qu'un seul point

Où toy & moy ne nous ressemblons point
C'est que de toy elle sceut se defaire,
Quand il luy pleut vn don de toy me faire :
Et la laisser ie ne puis, ny ne veux ;
Si fort ie suis prisonnier de ses yeux.

Or puis que tant, Anneau, ie te ressemble,
Tu dois ouyr mon desir, ce me semble.
Escoute donc, & au moins pour ton bien,
De ton souhait fauorise le mien.
Comme souuent ta presence & ta veüe
Me ramentoit la beauté qui me tüe,
Ie me desire vn tel heur aduenir
Qu'aussy de moy se puisse souuenir
Par ton absence : & que i'entre, à ta place,
En sa memoire, & en sa bonne grace.
Si autrement le vouloit mon malheur,
Tu porterois ta part de la douleur.
Par defaueur rendu melancolique,
Ie deuiendroy tout sec & tout eëtique :
Ainsi mon doigt qui t'a si cher tenu,
Seroit pour toy trop gresle & trop menu :
Pour ne te perdre il te faudroit donc estre
En quelque estuy, reculé de ton maistre.
Plaisir prenoit ma Dame en te portant :
Fay qu'elle en prenne à me porter autant :
I'enten qu'au cœur partout elle me porte,
Sans que iamais d'vn si beau lieu ie sorte.
Comme en ma main naguere elle t'a mis,
D'estre en la sienne aussi me soit permis :
Ainsi sera ma tristesse oubliee.
Par vn des doigts l'as autre fois liee :
Tu es au mien vn tres-heureux lien.
Ne sçauois tu faire par ton moyen
Qu'Amour bien tost mieux nous lie & assemble

*Que par le doigt, pour tousiours estre ensemble ?
 Reste vn souhait que ie fay pour la fin :
 Empegne moy de tes pennes, à fin
 Qu'oiseau leger par le ciel ie m'enuolle
 Trouuer le nid de l'Amour qui m'afolle.
 Si i'y reçoÿ la faueur que i'attens,
 Egalement nous en serons contents :
 Toy deschargé du fardeau de tes pennes,
 Moy deliuré de soucis & de peines.*

ELEGIE

A MONSIEVR PINART, SECRETAIRE D'ESTAT,
 & des Commandemens.

*Ie pensois que vertu au ciel s'en fust volée,
 Du tout abandonnant la terre desolée,
 Pour l'auoir ainsi leu, & pour voir en mespris
 Les arts, & le sçauoir, & ceux qui l'ont appris.
 Toutefois à la fin d'opinion ie change :
 Car ie sçay maintenant où la Vertu se range.
 PINART, tu es son hoste ; elle loge chez toy :
 La Franche-courtoisie, & l'Amour, & la Foy,
 Ont choisi leur demeure en ceste belle place.
 Ie les y ay trouués, les suiuant à la trace.
 Si tost que i'eü heurté, ton huis me fut ouuert,
 Ie ne m'estois encore à demy descouuert,
 Quand d'une volonté tousiours preste à bien faire
 Il te pleut promptement embrasser mon affaire.
 Tu es donc, ô PINART, des Muses le support :
 C'est toy qui as conduit mon nauire à bon port.
 Ta parolle & faueur, au besoin employée,*

Mont rendu par le Roy ma requeste octroyee.
L'honneur en est à toy, & à moy le soucy
De pouuoir m'acquiter au moins d'un grand mercy :
Combien que ta vertu à cela point ne pense,
Parce que de soy-mesme elle est la recompense.
Mes moyens sont petits : mais tel est le desir
Que presque il oseroit s'égaler au plaisir :
Plaisir qui n'est perdu : ta semence n'est morte
Iettée en champ ingrat & qui rien ne rapporte.
On me verra plustost moy-mesmes m'oublier,
Que taire ce bien-faiçt, & ne le publier.
Si le Dieu qui m'inspire, & contraint de le suiure,
Qui apres le trespas peut les siens faire viure,
Qui sçait & la nature & les Parques forcer,
Daigne enfler mes poulmons & ma voix renforcer,
Je le diray si haut qu'on le pourra entendre.
Partout où le Soleil va sa lumiere estendre.

ODE

Rythmee à la Françoisse, & mesuree
 à la façon des Grecs & Latins.
Telle est celle d'Horace qui se commence :

Miserarum est neque amori dare ludum.

Ce petit Dieu, colere archer, leger oiseau,
A la parfin ne me lairra que le tombeau.
Si du grand feu que ie nourry ne s'amortit la viue ardeur.
Vn Esté froid, vn Hyuer chaud, me gele, & fond :
Mine mes nerfs, glace mon sang, ride mon front :
Iemeurs vif, ne mourant point : ie seiche au temps de ma verdeur.
Sote, trop tard à repentir tu te viendras :
De m'auoir faiçt ce mal à tort tu te plaindras.

*Tu attends donc à me chercher remède aujour que ie mourray ?
D'un amour tel meritoit moins la loyauté
Que de gouster du premier fruit de ta beauté ?
Ie le veux bien, tu ne veux pas ; tu le voudras, ie ne pourray.*

ODE

En vers Saphiques & Adoniques,
& ensemble rythmée.

*On demande en vain que la serue raison
Rompe pour sortir l'amoureuse prison :
Plus ie veux briser le lien de Cypris,
Plus ie me voy pris.
L'esprit insensé ne se paist que d'ennuis,
Plaintes & sanglots : ne repose les nuits,
Pour guarir ces maux, que l'aueugle vainqueur
Sorte de mon cœur.
Pren pitié des tiens, tire hors de mon flanc
Tant de traits lancez, enyurés de mon sang.
Moindre soit l'ardeur de ton aspre flambeau,
Archerot oyseau.
Ou, si mon tourment renouvelle tousiours,
Il me faut trancher le filet de mes iours.
Sur ce traistre Enfant ie seray le plus fort
Quand ie seray mort.*

OEUVRES POÉTIQUES

DE IEAN PASSERAT

Lecteur & Interprete du Roy, non encore mises
en lumiere.

CONTRE PHŒBUS ET LES MUSES.

*Laisse ton beau Parnasse, ó docte Delien,
Et vous d'autre costé, troupeau Castalien,
Descendez d'Helicon, venés icy vous rendre :
Vn de vos seruiteurs veut de vous congé prendre,
Veut s'en aller ailleurs chercher la liberté
Qu'il perdit dés le iour que l'eustes arresté
Charmé de vostre vois & du son d'une lyre.
Les voicy arrivés : Adieu ie leur vas dire;
Mais ie ne sçay par où ie le doibs commencer.
Doy-ie premierement aus neuf sœurs m'adresser
Que iadis engendra la Roine d'Eleuthere?
La raison veut plustost qu'on commence à leur frere.
Adieu Phæbus, adieu Phæbus au chef doré,
De qui i'ay maintesfois les saints pas adoré :
Phæbus à l'arc d'argent, ie te supply' ne iette,
Fasché de cest adieu, contre moy ta sagette.
Tu sçais bien que de fol ie t'ay long temps serui,
Et que tu as de moy tout le meilleur ravi :
Sois content de cela : desormais ne moleste
Ce bien peu de raison que t'emporte de reste.
Vous Muses aus yeux bruns, les sœurs de ce grand Dieu,
Aussi bien comme à luy ie vous vien dire adieu,
De peur d'estre marqué de quelque ingratitude :
Combien que m'aïés fait vn traitement fort rude.*

*Pierides adieu, adieu chants, adieu bal
Mené toute la nuit au fond de quelque val :
Adieu Parnasse, adieu fontaine cheualine,
Honneur de Bæotie, & ton eau crystalline
Où vont boire les fous : il me fasche beaucoup
Qu'à vous tous ie ne dis adieu le premier coup
Que vers vous me mena la ieunesse trop folle.
Or si en cest adieu ie dis quelque parolle
Que la iuste douleur m'ait contrainct de lascher,
Filles de Iuppiter ne vous vueillés fascher :
Pardonnés au courroux : pour celz ie vous prie,
Comme faire sçaués, ne me changés en Pie.
Pour vn tant seulement qui vous eut à mespris
Vous en trouuerés cent de vostre amour espris.
Ie di adieu aussi à ceux qui vostre trace
Suiuent à chef baissé ; ça que ie vous embrace,
O poëtes dinins ; mais si, trop despité
Vous m'oiés de vostre art dire la verité,
Ne dardés contre moi quelque meurtrier iambe
Qui me vienne estrangler, comme vn second Lycambe.
Auecques vous, Messieurs, plusieurs mois i'ay esté
Esclau d'Apollon, & de la pauureté ;
Qui s'en estime heurus, le soit toute sa vie,
D'heur si malencontreus ie n'aurai plus d'enuie.
Quelque autre plus leger sa foi prodiguera
A vos doctes escrits : quelque autre briguera
Le laurier tousiours vert, pour toute recompense
D'auoir fait de son mieux vne ingrate despense.
Ie suis auugle & sourd : ie ne veus voir n'ouïr
Vos contes impudens, qui peuent resiouïr
Les Dieux (ce dites-vous :) Que plus on ne m'ameine
Les douze grands labeurs du vaillant fils d'Alcmene :
Ni les pins Idæans en deesses changés,
Ni l'exil de Saturne, & ses enfans mangés :*

Ni l'infame banquet de Thyeste & Terée :
Ni du Soleil fasché la lampe retirée.
Cherchés qui le croira : quant à moi ie promets
De ne me plus seruir de ces beaux entremets.
Se puisse qui voudra d'une fable moisie
Ie ne suis que trop soul de vostre poésie.
Adieu contes plaisans qui m'auiez enchanté,
Ores que ie vous ly en meilleure santé
Vous ne me semblez plus sinon fables contées
Au feu, durant l'hyuer, par vieilles radotées.
Ie veus rauoir mes sens : non, ie ne veus plus voir
Le noir au lieu du blanc, le blanc au lieu du noir.
Ie connoi maintenant que cest art n'est que songe
Que plus scauant y est qui sçait plus de mensonge.
J'ay trop longtems ouy rocs & arbres parler ;
J'ay trop veu les cheuaus & les hommes voler.
Ie ne pourroy conter combien j'ay veu de choses,
Souffrir en vn instant mille metamorphoses.
Mon esprit tout iroublé, & veillant & dormant,
Estimoit tousiours voir vn nouueau changement.
Encore en y pensant j'ay peur que lon ne change
Mon humaine figure en quelque forme estrange.
En songeant d'Acteon ie crain fort que cornu
Mon pauvre front ne soit comme à luy deuenu.
Ie tæste avec la main, de peur, quand ie m'esueille
Qu'on ne conte de moi vne fresche merueille.
Et si en mon chemin quelque caillou ie voi,
Ie m'arreste tout court ainsi ie parle à moi.
Lequel de ces caillous pourroit estre mon pere,
Veux que l'homme est refait d'une telle matiere?
A la fin ie conclu qu'il ne faut point passer
Par ce chemin pierreus, de peur de le blesser.
Mon pied me meine ailleurs : mais ie ne treuue place
Qui de cas monstrueus esbahir ne me face.

*Voiant parmi les prez mille sortes de fleurs,
Ces blanches (di-ie alors) sont les filles des pleurs :
Et ces vermeilles là sont du sang humain nées :
Les autres autrement, selon leurs destinées.
Rien dans les bois feuillus ne se monstre à mes yeus
Qui n'ait esté changé par le vouloir des dieus :
Les arbres, les rochers, les monts, & les fontaines,
Iadis ainsi que nous eurent formes humaines.
En regardant voler par le ciel azuré
Les oiseaus peinturés, ie ne suis aßeuré.
Ie crain d'auoir aus flans vne nouuelle plume :
Ie me haulse pour voir si plus que de coustume
Mon corps n'est point leger : car tous sont estimés,
Au moins la plus grand' part, estre hommes emplumés.
Leués les yeus en hault, lors que la nuict humide
D'un tenebreus silence a remply ce grand vuide :
Voies ce blanc chemin; il a acquis son nom
Du lait anciennement respandu par Iunon,
Selon la fable Grecque; & selon la Romaine
Il a esté bruslé par l'enfant de Clymene.
La vous reconnoistrés d'Astres vn million
Tirés de terre au ciel : vn Cheual, vn Lyon,
Deus serpents, vn corbeau, deux ourses différentes,
Vn bouuier, vn taureau : les six sœurs apparentes,
(La septiesme est cachee) vn chien nous apportant
Et maladie & soif : qu'iray-ie tout contant?
Si loing de leur puissance ils estendent les bornes
Qu'à ton front, Iupiter, ils ont enté des cornes;
Ores te transmuants en quelque satyreau,
Et ores te tournants en folastre taureau,
Afin de deceuoir d'une forme empruntée
La fille d'Agenor, & celle de Nyctée.
Ils t'ont changé en or secretement coulant,
Or, de qui fut conceu le cheualier volant.*

Ils ont à tes deux flancs colé vn blanc plumage,
Et puis ils vont disant que l'amoureuse rage
Te change en ces façons, quand tu es incité
De dresser quelque embusche à la pudicité.
Tant ils estiment peu d'accuser d'adultere
Toi des hommes le Roy, & des haults dieus le pere!
Vulcain ose par euls ton cerueau mipartir
Pour en faire dehors vne Pallas sortir
Sa lance & son bouclier. Ils font estre ialouze
De tel enfantement ta sœur & ton espouze;
Luy monstrent vne fleur, laquelle a le pouuoir
De lui faire sans toi vn enfant conceuoir.
Ceste fleur elle auale, & apres iuste espace
Hors de son ventre sort l'horrible dieu de Thrace
De pied en teste armé : la pœur va assaillant,
Quand il est courroucé, le cueur du plus vaillant,
L'vn fuit çà, l'autre là : car aus vns il trauerse
La maille & l'estomach : les autres il renuerse
Accablés de son char : ceus qui s'approchent prés
Trainent parmi les champs leurs boyaus-tost après.
Deuant ce dieu mutin la sanglante Bellonne
Ses cheuaus escumans d'vn gros fouët éguillonne :
Traïson l'accompagne, & la mortelle horreur
Le fuit en toute part avecques la fureur.
Lors que par son effort la bataille est gaignée,
Et qu'il a despoüillé sa cuirace ensaignée,
D'vn simple aueugle enfant, sans resistance, pris
Paisiblement se couche auprès de sa Cypris;
Cypris aus beaus cheueus, fille de la marée,
Qui naissante aborda en l'isle Cytherée.
Puis ces deus amoureux, vn peu plus conuoiteus
Que fins en leurs amours, sont par le dieu boiteus
Surpris & enchesnés : qui d'vn visage blesme,
Appelle tous les dieus, & leur monstre lui mesme

En sa chambre, en son liēt, de liens bien tenus
Le fier Odry sien & la douce Venus.
Laiſſon là ce Coqu, & venons à Mercure
Ruſé ſur tous les dieus à changer ſa figure :
Qui du ciel & d'enfer fidele meſſager
Prent ſouuerain plaifir à touſiours voiaſer :
Ayant en la main dextre vne verge charmée
Dont la porte d'enfer eſt ſoudain deffermée,
Ou cloſe ainſi qu'il veult : elle donne repos ;
Elle ferme les yeux tuant le plus diſpos ;
Rien contre ſon pouuoir en armes ne ſe treuue :
Iadis à ſon dommage Argus en fit l'eſpreuue.
De qui cent yeus eſtaints à ceus furent changés
Que nous voyons, o Paon, en ta queue arrangés.
Qui ne t'zime des dieus, Cyllenien ? qui eſt-ce
Qui en ioyeus larcin ne priſe ta fineſſe ?
Lequel eſt-ce d'entre eus qui ſçache mieus preſter
Vn œuure charitable au pere Iuppiter ?
Pourquoi eſt dieu Bacchus avec ſa rouge trongne ?
Pour cela ſeulement qu'il eſtoit bon yurongne ?
Deux fois naiſtre ils l'ont faiēt : ce petit enſançon
Quand Semele auorta, d'une eſtrange façon
Iuppiter le receut, & le miſt en ſa cuiſſe,
Dont naſquit de rechef. Qui eſt celui qui puiſſe
En eſcriuant nombrer tous les contes menteurs
Qui ſe peuuent tirer de ces graues auētours ?
Si ie monte ſur mer, parmi les ondes perſes
Du vieillard Ocean maintes formes diuerſes
Me font glacer d'horreur : i'ay grand'crainte en oyant
Iapper Scylle affamee ; & tremble la voyant
Mi-vierge & mi-poiſſon, qui bien ſouuent attire
Dedans ſon ventre creus nautonnier & nauire.
I'ay treſſaulté de peur quand dire ie voulois
Des trois monſtres marins ſemence d'Achelois

*Et la vois charmeresse, & les membres difformes.
Celui qui a peu voir en cent hideuses formes
Proté se desguiser, & rechanger de peau,
Ainsi comme il luy plaist : qui a veu son troupeau
Sur le riuage errer, n'ayant aus yeus les larmes,
Oncques il ne pallit au milieu des alarmes,
Il a teste d'acier, & poitrine de fer.
Deualons au plus creus du tenebreux enfer.
Le dueil & les soucis se tiennent à l'entree,
La palle maladie est aussi rencontrée
Auecques la vieillesse, & la crainte, & la faim.
La laide pauureté y est tendant la main.
Là est l'horrible mort, qui de sa faulx moissonne
Les ieunes & les vieus, sans espargner personne.
Au plus prés de la mort le sommeil son cousin,
Le labeur esnerué est du sommeil voisin.
Là tous les desplaisirs, là la guerre est logee,
Et la sedition : la discorde enragee,
Aus cheueus serpentins, est là, rongeant ses bras,
Et déchirant sa cotte : on ne trouue là bas
Rien qu'une grande horreur de monstres redoutables.
Prés de la porte y a des obscures estables
Où les Centaures sont : on entend là dedans
L'hydre siffler aigu, & marteler des dents.
Briaré enchaîné de cent mains, se cholere
Encor contre le ciel, & la triple chimere,
Toute de feu armee, espoüante les morts.
Les Gorgones y sont : l'Espagnol à trois corps
Hostes d'un seul esprit : les Harpyes vilaines
Infectent tous ces lieux de puantes halaines.
Quelque peu plus auant, aus riuées d'Acheron,
Sa nacelle conduit le nautonnier Charon,
De qui, comme un flambeau, les deux yeus estincellent.
Sur le riuage on voit les ames qui l'appellent :*

Quand il est abordé, la tourbe à l'enuiron
Le requiert de passer : mais de son auiron
Ores ceste il repousse, or' iette au fleuve celle
Qui s'ingere d'entrer par force en sa nacelle.
Voïés-les à la foule entrer dans son bateau :
Donnons nostre quatrain, & passons delà l'eau.
Armons-nous, armons nous : voici d'horribles bestes.
Je voy premierement vn gros chien à trois testes,
Portier Plutonien : qui entendant frapper
Quelqu'un à l'huis d'enfer, commence de iapper
Si effroïablement de trois gosiers ensemble
Que la vuidë maison de tous costés en tremble.
Plus loing que le logis de l'aboiant portier
Trois iuges sont assis, chascun en son cartier,
Le seure Minos, Æac, & Rhadamante :
Tisiphone est auprès qui les ames tourmente.
Ainsi comme leur sœur, Megere, & Aleçon,
Executent l'arrest des Iuges de Pluton.
Fuiõ d'icy : ie voi cinquantes gueules bées
D'une Hydre au plus profond, où les ames tombées,
Sans espoir de retour, d'horribles hurlements
Nous declarent assés leurs merueilleus tourments.
Voi comme son rocher remonte & redeuale
Sisyph malicieux? Voi la faim de Tantale?
La rouë d'Ixion? quel espace à l'entour
Tient Titye estendu? voi l'affamé vautour
De qui le bec pinçant comme fortes tenailles
Tirasse sans cesser les fecondes entrailles.
Muses, nous auons trop dans vostre enfer musé,
Aussi d'en tost sortir il estoit mal-aisé.
Afin que ne seruions au peuple de risées
Nous ne parlerons point de vos champs Elysees.
Vos poëtes sacrés iront voir quelque iour
Ce que vous leur contés de ce plaisant seiour :

Cependant le croiront ceus qui le voudront croire.
Passons oultre, & sortons par la porte d'ivoire :
Car la porte de corne est close à celui-la
Qui de l'art d'Apollon quelquefois se mesla.
Qu'atten-ie plus icy? que veus-ie d'avantage?
Après auoir cherché par vn loingtain voyage
En la profonde mer, en la terre, & aus cieus,
Et aus enfers obscurs; ie n'ai veu aucuns lieux
Vuides de leur folie : & si à ces miracles
Il faut adiouster foi comme aus plus vrais oracles.
J'oubloï le meilleur : chascun d'eus en son liure
Promet, maugré la mort, se faire à izmais viure.
Ils osent asseurer que le temps enuieus
Ne plongera leurs noms dans le fleuve oublieus.
Pourquoi doncques voit-on la haulte tragædie,
Le poëme heroïq', la basse comædie,
L'epigramme & l'eclogue, & odes & sonets,
Seruir aus espiciers pour faire des cornets?
Ce qui est immortel sert-il à la beurriere?
Ou (plus grand sacrilege) à torcher le derriere?
Quelqu'un d'eus regardant mes escrits de trauers,
Dira que ie ne sçai quel pouuoir ont les vers :
Qu'Apollon despité le iour de ma naissance
De façonner vn vers ne me donna puissance.
Contés moi donc, messieurs, puisque vous l'aimez tant,
Ce pouuoir merueilleus qu'auez en bien chantant.
Orphé, ce diront-ils, peut animer les marbres
De sa douce chanson; & a tiré les arbres
Aureillez apres luy : (prenez l'antiquité
Pour fidelle tesmoin de ceste verité.)
Qui n'a ouy le nom d'Arion & de Line?
Et aussi d'Amphion? dont la harpe diuine
Arrangeant les rochers, d'un armonieus son
Bastit les murs Thebains sans secours de maçon?

Quoi? cela est-il faulx? non du tout : ceus qui suiuent
Ces babillardes sœurs : ceus qui sotement viuent
Charmés de leurs chansons ; ie croi certainement
Que non plus qu'un rocher ils n'ont de sentiment :
Comme moi insensé, qui guidé de ieunesse,
Aiant peu de souci, d'honneur & de richesse,
Les Muses ay suiuy & leur mestier appris,
Mestier sans nul profit, trompeur des bons esprits.
Allés, Muses, allés, allés jazardes Muses,
Abusés quelque fat qui n'a connu vos ruses :
Quelque meilleur chemin ie prendrai desormais :
Combien que ce soit tard il vault mieus que iamais.
Je vous quite les biens de vostre poésie :
Coqu soit-il de vous qui en a ialoufie.
Vos plus heurus mignons, secs comme harans forets,
Vont claquetant des dents au trauers des forests.
Et puis ils sont nommez sacrés & saints poëtes,
Les compaignons des Dieus, prestres & interpretes.
N'est-ce vn beau passe-temps? les fait-il pas beau voir,
Souhaiter de Phæbus la lyre & le sçauoir?
Demander quelquefois cent bouches, & cent langues,
Et vne vois d'airain pour leurs belles harangues?
O vaine poésie! ô gens de grand loisir!
O gens plus importuns qu'on n'en sçauroit choisir,
D'inuoquer Apollon, & les neuf Muses sourdes,
Pour leur mettre au cerueau des chansons & des bourdes!
Voire mais (disent-ils) l'art n'est commun à tous.
Ha! ie le leur confesse : il n'est que pour les fous :
En cest art seulement le sage en vain trauaille :
Sans estre hors du sens on n'y fait rien qui vaille.
Prenez quelqu'un d'entre eus, & puis luy proposez
De ses vers qu'il aura freschement composez :
Demandés lui que c'est : vous l'auez beau semondre,
Comme vn homme esperdu il ne sçait que respondre.

*Aussi ni la raison, ni preceptes, ni art
N'ont telle force en eus qu'un furieux hazard.
Or veu ceste fureur l'opinion commune
Est qu'ils sont à Phœbus, ou plustost à la Lune.
L'un pour faire deux vers ses ongles va rongéant :
L'autre (qui n'en riroit?) fut poëte en songéant :
Et luy souvient encor qu'une fois Calliope
Luy enseigna son art sur la iumelle crope.
Vraiment il receuoit vne grande faueur
D'estre fait en dormant pour tout iamais resueur.
Aus autres animaux nature fauorable
Du seul homme la vie a rendu miserable,
Ne luy presentant rien qui ne soit tout amer :
Dont quelqu'un se vengeant l'a bien osé nommer
Marastre trop iniuste à la race des hommes.
D'autant que nous humains plus miserables sommes
Que tout autre animal, le poëte d'autant
Nous surpasse en malheurs : il en endure tant
Que ie croy fermement, & ma foy n'est point vaine,
Que Iuppiter l'a pris sur tous autres en haine.
Toy Apollon, leur dieu, par ton pere irrité
Ne fus tu pas priué de la diuinité?
Au bord Amphry sien sous vn habit champestre
Du Roy Thessalien tu menas les bœufs paistre.
Par neuf estés suiuanz entre les pastourezus
On te veit par les champs conduire les taureaus.
Dele ne parloit plus, Patzre estoit muëte :
Phœbus étant vacher, que seroit vn poëte?
Tu ne gaignois ta vie alors à fredonner
Le luth Mercurien, il fallut maçonner
Pour vn pariure Roy : pauureté importune
Contraignit Apollon de se ioindre à Neptune.
O quel plaisir de voir à la pierre courir
L'un de ces dieus banis, & l'autre l'escarrir?*

*Ces maçons trauailloient à bien remparer Troye
Qui du Grec outragé deuoit estre la proye.
L'œuure estant acheuee il fallut vistement
De peur de pis auoir desloger sans paiement.
Voila comment Phæbus avec sa poësie
Bani se pourchassoit par la fertile Asie.
Sans crainte d'estre long ie conteroie icy,
Muses, combien de mal vous endurez aussi :
Le visage plastré, plat & vague le ventre :
L'œil rouge & enfoncé : l'obscurité d'un antre
Qui vous sert de palais ; comment vostre Apollon
Ne vous peult garentir du soufflé d'Aquilon,
Quand vous allez dormir, ou sur la roche dure,
Ou sous vn chesne creux, au cœur de la froidure.
De vous ni de Phæbus plus rien ie ne dirai,
Mais de vos fauoris les malheurs i'escrirai.
Le harpeur Thracien que l'amoureuse flamme
Fit descendre aus enfers pour ramener sa femme,
Sans elle retourné au seiour des viuans
Prés du fleuve Strymon pleura sept mois suiuians.
Rien ne lui profita Calliope sa mere,
Rien le luth enchanteur encontre sa misere.
Euridice appellant si fort il lamenta
Que de ses pleurs amers les eaus il augmenta
Du fleuve Oeagrien : & les roches attaintes
D'une iuste pitié, resonnoient à ses plaintes.
Enfin que te valut, o harpeur, ton chanter
Si doucement piteus ? tu ne peus enchanter
La terrible fureur des femmes mesprisees
Qui firent de ton corps cent pieces diuisees.
Ta teste separee en Hebre s'enuola,
Où d'une langue froide Euridice appella.
Plus heureux ne fut pas ce grand poëte Homere,
Destitué d'amis, priué de la lumiere :*

Qui sans cesse endurent & la soif & la faim
Alloit chantant ses vers pour vn morceau de pain.
Ie dy ce vagabond, de tous le capitaine,
Dont ils vont épuisant, comme d'une fontaine
Qui iamais ne tarit, leurs contes monstrueux :
Qui pour auoir menti est estimé entre eus
Vn second Apollon : de qui la bande toute
Des fables est venue : Aussi ne voyant goutte,
Pour se donner plaisir, il songea vn Hector,
Vn Achille, vn Vlysse, vn petit fils d'Actor,
Deux heritiers d'Atree, & de dieux vne armee,
Dont vne part estoit fierement animee
Encontre les Troïens ; & l'autre s'efforçoit
De sauuer Ilion : là son temps il passoit :
Et n'ayant au disner de quoi charger sa table
Repaïssoit son esprit de quelque maigre fable.
Viuant il ne trouua qui voulust recevoir
Ni lui, ni ses escrits, ni tout son beau sçauoir.
Ains errant solitaire il forgeoit de sa plume
A la pauvre Iunon vne pesante enclume :
Ou faisoit crier Mars par Tydide blessé :
Ou la belle Cypris : ou bien estant lassé
D'auoir ouy combattre & l'Asie & l'Europe,
Prenoit son passetemps avecques Penelope.
Après tant de malheurs ce grand Mæonien
Quel profit receut-il du blond Latonien ?
Celui qui iusqu'à cy n'a qu'un qui le seconde,
S'enfeuclit tout vif dedans la mer profonde :
N'ayant aucun secours de ses belles chansons,
Il esteut sepulture au ventre des poissons.
Vostre pareil destin, Sophocle & Philippide,
Fut vn peu plus heureux que celui d'Euripide,
Euripide tragiq', que Phæbus, ni Pallas,
Ne peurent garentir des mastins d'Archelas,

Qui sur luy deslachez ont sa chair entamee
En mille & mille endroits de leur dent affamee.
Archiloch des Spartains honteusement chassé
Eut le corps d'une fleche en guerre outrepercé :
Aussi eut Lycophron : du ciel vne tortue
Tombant dessus Æschyl, fatalement le tue.
C'est trop parlé des Grecs, mais quoi? laisserons nous
Pherecyde & Alcman, tous deux mangez des pouls?
Laisserons nous Sapphon l'amante despitée
Qui d'une haulte roche en la mer s'est iettée?
Phauon le raieuni tant ce mal ne causa
Que l'art malencontreus dont elle composa.
La malheureuse fin des poëtes de Grece
A suiuy les Romains : tesmoing en est Lucrece,
Qui avec le fer nud se trauersant le flanc,
Respandit, enragé, & sa vie & son sang.
Le trop boire enuoya aus ymbres infernales
Ce rude Calabrois, escriuain des annales.
Dirai-ie le destin de Plaute infortuné,
Qui pour gaigner son pain a la meule tourné,
Et d'un asne tardif long temps tenu la place :
Pour euitier la faim est-il rien qu'on ne face?
Celui-la qui chanta d'une ioyeuse vois
Dites io Pæan, io Pæan deux fois,
Fait d'un heurus amant un tres-miserable homme,
Chanta le grand helas, chassé bien loing de Romme.
De son bannissement les larmes & les cris
Ne vindrent d'autre-part que de ses vains escrits.
Voilà tout le plaisir, & le bien que moissonne
Qui pour du tout se perdre à vous, Muses, se donne.
Ie passe de Lucain la malheureuse fin;
Et d'autres infinis : ie laisse tout, à fin
D'acheuer cest adieu sur qui trop ie demeure.
Partons donc il est temps, partons tout à ceste heure,

Pendant que la raison nous conuie à sortir :
 En vain quelque autre iour i'essairois d'en partir.
 Hâ, Muses, laissez-moi : vostre douce folie,
 Tant plus ie parle à vous, plus doucement me lie.
 Ne me retenez point, ie m'en veus en-aller :
 Ie ne vous verrai plus au son du luth baller :
 Adieu, muses, adieu : adieu Prince de Dele :
 Dites adieu pour moi à l'enfant de Semele.
 Ie ne marcherai plus dessoubs vos estendarts :
 Ie ne ferai la monstre avecques vos foudarts.
 Apres ce long adieu qui m'y verra encore
 Qu'il cherche à mon cerueau vn arpent d'Ellebore.
 Si i'inuoque Apollon pour des vers m'inspirer
 Ie lui confesserai mon cerueau s'empirer :
 Car si i'en fais quelqu'un, ie veus que lon estime
 Vn despit, non Phæbus, estre aucteur de ma rime.

HYMNE

De la Pais, faicte en l'an M. V. LXII.

A Alphonse Delbene Abbé de Haultecombe.

Apres le grand orage & l'exécrable horreur,
 Qu'a sur nous esclaté la ciuile fureur,
 Pendant que de Charon la barque gemissante
 Pour tant d'ames passer n'estoit assez puissante .
 Apres que Mars soulé de hazardeus combats,
 Ieu trop long & fascheus, a mis les armes bas,
 Et que vaincu d'amour qui brusle sa poitrine
 Il s'endort au gyron de la belle Cyprine :
 A la fin mon Delbene, à la fin nous cessons
 De dire en tristes vois nos piteuses chansons.

Or chantons de la Pais, par qui sont resserrées
Du dieu au double chef les deux portes ferrées.
Ne soyons point ingrats, ne desrobons l'honneur
De celle qui rameine en France le bonheur.
Oui mais (ce diras-tu) ce subiect difficile
Demande vn autre Homere, ou vn autre Virgile.
Combien qu'à si grand faix espaule forte il fault,
Toutefois prenons cœur : si la force default,
La bonne volonté & la modeste audace,
D'une iuste louange occuperont la place.
Sus donc efforcons nous : d'un vers audacieus
Chantons l'heur de la Pais, & l'esleuons aus cieus.
Auant l'an & les mois ; le feu, la terre, & l'onde,
L'air espais sans clarté, erroient parmi le monde
Peste mesle confus : ces quatre premiers corps
Dont tout est engendré, n'auoient aucuns accords :
Le feu estoit dans l'eau : & la brutale masse
Du plus gros element n'estoit d'egal espace
Pendüe en l'air espars : ni le flambeau du iour,
Comme il faict maintenant, ne luysoit à son tour
De ce bel ornement la forme mal polie
Soubs l'eternelle nuit gisoit enseuelie :
Quand la Pais s'aduiza, la premiere des dieus,
De finir ce desordre & d'asseoir en leurs lieux
Le pesant, & leger, chaud, froit, sec & humide.
Incontinent le feu, luyfant, bruslant, liquide,
Vola au plus hault lieu : à qui l'air a esté
En place aussi prochain comme en legereté.
La terre s'aualla, que l'eau tint embrassée,
Au centre de ce rond, toute en soy ramassée.
S'en revolant au ciel, Pais y vint allumer
Mille feus, nourrissons des vapeurs de la mer :
Feus qui parmi l'obscur leurs estincelles dardent,
Et le secret plaisir des amoureux regardent.

Sept autres fit à part, qui tiennent en leur main
L'immuable destin de tout le genre humain :
Dont l'un de plus grand lustre, & de chaleur plus forte
Par l'oblique rondeau qui douze signes porte
A mesuré sa sphere, & ne s'arresta point
Tant que l'an acheué reuint au meme point.
Hors du sein de Tethys tirant sa teste blonde
Il fit naistre le iour ; & puis la nuit profonde,
Lors que pour soulager les iournaliers trauaux
Il plongea dans la mer ses flamboyans cheuaus.
Sa chaste seur, qui luit de bastarde lumiere,
Rendit le mois parfaict au bout de sa carriere.
Ainsi le iour, la nuit, le mois, l'an, & le temps,
Eurent commencement : mais pour lors le Prin-temps,
Selon la loi que Pais au ciel auoit donnée,
Duroit sans se changer tout le long de l'année.
Le champ en tous endroits fut de fleurs peinturé :
L'air mesloit vn peu d'or parmi son azuré :
Zephire seul souffloit de qui la douce haleine
Frisoit mignardement les cheueus de la plaine.
Iamais il ne tonnoit : & le fils de Iunon
Au pere tout-puissant rien ne forgeoit, sinon
Quelque beau gobelet, & vase delectable,
Dont en vn beau festin il peust parer sa table.
Sur le dos de la mer, d'un courage felon
Iamais contre l'Auton n'arriuoit Aquilon.
Iamais vn autre son ne heurtoit à l'oreille
Que du ciel tournoyant la douceur nompareille.
L'œuvre paracheué Pais emplit promptement
D'especes d'animaus ce riche bastiment.
Desia s'estoient logez, tout au plus hault estage,
Les astres animez d'esprit diuin & sage,
Coulans en mesme lieu par espaces diuers,
Et nommez à bon droit les yeux de l'vniuers

Les Oiseaus bigarrez de naïue peinture,
Par ce vuide infini voloient à l'auanture.
Le Rossignol iazard avecques ses doux chants
D'un gozier non lassé resjouissoit les champs.
Le sacre alors paisible & la colombe blanche,
Se perchoient bien souuent sur vne mesme branche.
Ensemble follaistroient parmi les prez herbus
L'oiseau de Iuppiter, & celui de Phæbus.
Au gyron porte-fruits de la seconde Rhée
Fut, peu de temps apres, mainte beste engendrée
L'elephant non loingtain de l'humaine raison
Veit alors le Soleil : en la mesme saison
Le Tigre, & la Panthere à la peau marquetée,
Le Lyon de poil rous, & de force indontée :
Le Chameau qui apporte vne selle en naissant :
Et le Loup affamé de terre se paissant.
Les Cerfs aus pieds legers, & les sauuages Chéures :
Le Sanglier aime-gland, les Ours, les Dains, les Lièvres,
De la crainte affranchis se ioüoient par les bois,
N'ayans encore ouy des mastins les abbois.
Le Cheual hennissant, sans selle ni sans bride,
Gallopoit à plaisir par la campagne vuide.
La Brebis & la Poulle en ce temps n'auoient peur
Ni du Loup rauisseur, ni du Renard trompeur.
Les plus fiers animaux, & les plus douces bestes,
Dormoient flancs contre flancs, & testes dessus testes.
Pais ne se contenta : ains aiant imité
Le patron eternal de la diuinité
Forma vn animal, animal d'excellence,
Capable de raison, capable de science,
Preuoyant le futur, fort prompt à discourir :
Voire Dieu, s'il pouuoit se garder de mourir.
Petit monde à deus pieds, qui admire & contemple,
D'œil en haut esleué, l'autre monde plus ample :

*Et les astres sur tout ; dont il sçait estre pris,
Pour enfermer és corps tant de nobles esprits.
Adonc premierement és humides campagnes
Nagerent les Tritons, & les cent sœurs compaignes.
Lors Proté l'enchanteur, maistre berger des eaux
Mena sur le sablon ses escaillés troupeaus :
La monstrueuse Baleine, & l'Orque à gueule bée,
Et le viste Daulphin à l'eschine courbée :
Les Veaus, les Chiens marins, & tels autres poissons
Que l'Ocean produit de cent mille façons,
Sur le marbre poli d'une eau seurement lente
N'auoient veu sur les eaux la nauire volante.
Age trois fois heureux ! non pas âge doré,
Pource que d'un tel nom ne peut estre honoré :
N'en desplaise aus menteurs, & à la poesie,
Qui ce nom a forgé selon sa fantasie :
L'or pere de tous mauls, & le plus désiré,
N'estoit hors de sa mine en cest âge tiré :
Ni l'auare marchant, prodigue de sa vie,
Par eaux & par rochers ne passoit en Asie.
Que ne viuoy-ie alors ? ie n'eusse veu l'excès
Du populaire esmeu, ni ouy les procès
Dans un palais tonant : ni acheté la langue
D'un criard plaidereau pour faire ma harangue.
L'Empirique menteur ne se fust pas vanté
De gaigner mon argent pour perdre ma santé.
Ni mon cœur tremblotant durant la nuit müette,
N'eust tressauté d'effroi au son d'une trompette.
O siecle souhaitable ! où il estoit permis
De voyager tout seul sans crainte d'ennemis.
Le larron n'estoit point le voleur à mains fortes,
Bien qu'en toutes maisons n'y eust aucunes portes.
Sans le trauail sucré des fillettes du ciel
Le Chefne Ionien suoit l'attique miel.*

*Et les troupeaus muglants, seuls reuenans de paistre,
Au soir le pis enflé rapportoient à leur maistre.
Les serpens tortillés, les Dragons empennés,
Du sang Gorgonien n'estoient encores nés.
Amour n'ayant point d'arc, ni de torches bruslantes,
Menoit dancer sa mere, & les Graces riantes.
Auprès d'eus trepignoient, à bonds & saults gaillards,
Les hostes des forests; les Satyres paillards,
Les Faunes & les Pans. Les Nymphes non-peureuses
Dansoient sous la nuit brune aus chansons amoureuses.
C'estoit en ces beaux iours qu'en la terre hantoient,
Et qu'aus yeus des mortels les dieus se presentoient.
Or ce mesme bon-heur nous aurons à ceste heure
Si la Pais icy bas veult faire sa demeure.
Mais las! heureuse Pais, combien nous valust mieus
Si plustost ton secours fust arriué des cieus?
Le discord enragé n'eust pas en ceste guerre
De tant de bons soldats ensanglanté la terre.
Nous n'eussions veu canons, petards & pistolets,
Les armets enfoncer, rompre les corcelets.
Nous n'eussions aussi veu par ce terrestre foudre,
Tomber en combattant sur la Françoisse pouldre
Tant de Princes vaillants : dont le sang resspandu
Accourcissant la vie, a l'honneur estendu
De Seine iusqu'à Gange : hélas la mort barbare
N'eust rauï au besoing ce bon Roi de Nauarre.
La perte de ce Roi enaigrit la douleur
Conceuë en mesme temps d'un semblable malheur :
Quand le sieur de Randam poussant sa fanterie
Contre les murs Normans d'une brusque furie,
Tresbucha sur le champ : ainsi qu'on voit souuent
Un Pin couppé tomber, ou arraché du vent.
La France n'eust versé un tel fleuve de larmes
Dessus son Mareschal, tué de mesmes armes,*

*Sans qu'il trouuast pitié (combien que reconnu)
En ce peuple de fer qui boit le Rhin cornu.
Ta beauté, ta vaillance, & ton florissant âge,
Meritoient que le ciel tu visses dauantage
Ieune duc de Neuers ? Si ce mesme baston
Ne t'eust auant le temps enuoyé vers Pluton :
Où estoit deualé, par vn chemin semblable,
Montbron le fils aimé du sage Connestable.
J'ai horreur de parler du coup trop oultrageux
Dont tomba ce grand Duc, plus fort & courageus
Que le Dieu Thracien. En despit que i'en aye
Il me faut donc couvrir ceste mortelle playe,
Playe qui en Europe & saigne, & saignera,
Tant que de sa vertu la memoire sera.
IMais Cleion où vas tu ? Quelle fureur t'emmeine ?
Ces pleurs sont mieus diuisans à ta sœur Melpomene :
Trop loing de son chemin le dueil m'a eslançé :
Il vault mieus mettre fin à l'Hymne commencé.
Dieu te gard sainte Pais, de qui les Rois & Princes
Reçoient tous les biens qu'ils ont en leurs prouinces.
Tu as fondé de lois les antiques cités :
Tu maintiens & accrois les Vniuersités.
Pais nourrice des dieus, auant Iuppiter née,
Tu tiens vn espy meur en ta main fortunée.
De ton gyron fecond tu verses à planté
Tous les fruits que l'Automne a iamais enfanté.
C'est toi, mere d'amour, qui as en ta puissance
(Nymphes pardonnés moi) la corne d'abondance :
Qui peus faire couler par le pré verdelet
Vn fleuve de Nectar, & vn fleuve de lait ;
Qui peus changer le fer de ce siecle où nous sommes.
Je te saluë, ô Pais, commun repos des hommes,
Rare present des dieus, que toutes nations
Doient seule inuoquer en leurs seditions :*

*Non vne feinte Pais, non vne Pais fourrée,
 Mais vne Pais qui soit d'éternelle durée.
 Je te prie, ô deesse, apporte les moyens
 De desarmer du tout les mutins citoyens :
 Chasse nostre discord : ne trompe l'esperance
 Qu'on a desjà conceu de ta venue en France :
 Demeure icy tousiours, comme tu as promis,
 Et y fais demeurer la race de Themis.*

HYMNE

DE LA NVICT.

Sur vn Epithalame.

*S'il faut choisir les choses plus antiques
 Pour embellir les chansons poétiques,
 Chanton la Nuit : la Nuit a merité
 Le premier lieu pour son antiquité;
 Car le chaos l'engendra la premiere,
 Auant le iour & la claire lumiere.*

*Rien ne se doit à la Nuit comparer
 Quand il luy plaist d'estoilles se parer
 Pour les amants; dont elle a pris la cure.
 Quoi qu'on la nomme & auzugle & obscure :
 En temps serein elle seule a plus d'yeus,
 Et plus luisans, que tous les autres Dieus.*

*Le iour est plein de chagrin & de peine :
 D'aise & repos la doulce nuit est pleine.
 De iour l'Amant ne s'ose declairer :
 Lors on le vient de trop près éclairer :
 La nuit sans peur les moyens luy presente*

Pour deceler le mal qui le tourmente.

Le iour se passe en procez & debats :

La nuit se coule en paix & en esbats.

Durant le iour vne honte craintive

Rend à l'amant sa dame plus restive :

Durant la nuit honte, crainte, & souci

N'empeschent point d'estre pris à merci.

Des amoureaux iamaïs la bande aillée

Ne va cherchant que la nuit estoillée,

Pour à couuert des hommes s'approcher,

Sur qui leurs traits ils veulent descocher.

De nuit Venus, que suyuent maintes fées,

Mene dancer les Graces bien-coiffées.

Nuit au sein large, au noir acoûtrement,

La fin du monde, & le commencement :

Tu rafreschis la terre de roussee

Quand elle est seche, & d'humeur espuisee.

Seule tu viens arrester les trauaux

Des Laboureurs, des Bœufs, & des Cheuaux.

La sage nuit nous donne en nostre affaire

Meilleur conseil que le iour ne peult faire.

Le iour n'est bon à celer les secrets :

Le iour n'est propre aus mysteres sacrés :

La nuit les garde en toute reuerence,

Enueloppés d'un fidele silence.

Sans toi, Vesper, des astres le plus beau,

Iamaïs Hymen n'allume son flambeau :

Monstre ta flamme, ô feu de Cytheree,

Auant-coureur de la Nuit desiree ;

Phanal plus clair & luisant que le iour,

Qui les amants conduis au port d'amour.

L'amant loyal, qui apres longue attente

veine allége, & son desir contente,

Meschi sa maistresse à pitié,

*Trouue la Nuit trop courte de moitié :
Aussi dit-on qu'en pareille fortune
Le Roy du ciel de deus Nuits n'en fit qu'une.*

*Arreste donc, Aurore au teint vermeil,
Ton iaune char, & celui du Soleil :
Pour vn amant, vn amant qui merite
D'estre à son aise, au sein de sa Charite,
Ores qu'il peut sans crainte & sans danger
Ses maus passés à si grand bien changer.*

*Si belle couple, & qui fust mieus égale,
Oncques n'entra dans la couche loyale.
Tel est l'éclat d'un fin or Cyprien
En œuvre mis sur l'iuoire Indien :
Telle est la Rose à la robe pourprine
Aupres d'un Liz de couleur argentine.*

*Tu ne sçaurois aimer en plus hault lieu :
Tu ne sçaurois brusler d'un plus beau feu,
Nouvel espous : fille n'est en ce monde
Qui en honneur la passe ou la seconde.
Viués d'accord, ô Pair bien assorti !
Du sang diuin l'un & l'autre sorti.*

*Entr' approchez vos leures corallines
Bord contre bord, comme Conques marines.
Comme la vigne embrasse des Ormeaus
En cent replis le tronc & les rameaus :
Ainsi l'amour qui vos deux cœurs assemble
Serrés vous tienne estroitement ensemble.*

*D'aise ravis vos yeus sans se mouuoir
Ne soient iamais soulés de s'entreuoir.
Vostre deuis au petit bruit ressemble
Que fait Zephyr soupirant en un Tremble
Ou comme on vit l'Abeilole murmurer
Autour du Thym qu'elle vient defleurer.*

Fidele amant, qui as en ta puissance

*Cette beaulté rare fleur de la France,
Sans perdre temps en l'amoureuse Nuit,
De ceste fleur fai sortir vn beau fruit,
Le ciel benin en tout bon-heur l'accroïsse,
Et qu'en luy seul tous deus on vous connoisse.*

*De l'Occident le riuage tortu
De vos enfans sentira la vertu.
Tu les verras, Espaigne bazanée
Courir sur toy du hault mont Pyrenée,
Reconquestans d'un bras victorieus
Le sceptre emblé des mains de leurs ayeus.*

*Mais taison-nous : la Nuit paisible & coye
Defend le bruit, qu'on ne trouble leur ioye.
Belle bon soir : bon soir amant heureux,
Pense' a iouyr du plaisir amoureux,
Tant que Phæbus sur ta couche parée
Iette ses rais à la pointe dorée.*

ELEGIE

Priere à Apollon, pour la fanté de Madame
sœur du Roy.

*Pere Apollon, si iamais tu fis voir
A vn besoing combien peut ton sçauoir,
C'est maintenant qu'il faut que tu en vses,
Pour nostre bien, & pour l'appuy des Muses.
Comme vn beau lix languit à chef baissé,
Terny, battu par l'Auton courroucé;
En luy soufflant son haleine ennemie :
Ainsi Madame a la face blesmie.
D'un œil piteux voi la Royale fleur
Qui pert le teint, & la viue couleur.*

*Vien, haste toi, gueri sa maladie.
Je te promets, ie te vouë, & dedie
Vn hymne sainct, à ton honneur chanté,
Où tu seras nommé Dieu de santé.
Hors de danger tire les neuf pucelles :
Regarde Amour qui va trainant ses aisles ;
Son arc il brise, & son flambeau esteint :
Palle & flestri les Graces ont le teint.
Nous qui suyons & adorons ta trace,
Portons le dueil escrit en nostre face,
Emplissans l'air de plainctes & de vœus.
Haste toy donc Phæbus aux blonds cheueus :
Sauue, en sauuant l'honneur des Marguerites,
Toi, & les tiens, Amour, & les Charites.*

ELEGIE

Pour contr' estrenne à Alphonse d'Elbene,
Abbé de Haultecombe.

*S'il n'y a point de dons plus precieus
Que de donner ce qu'on aime le mieus :
Et si tu n'as rien plus cher que le liure,
Ton don me plaist autant comme de viure.
Je le veus lire, & le veus tant reuoir
Que tout par cœur ie le puisse sçauoir :
Alors i'aurai souuenance assurée
D'une amitié d'éternelle durée.
Cette amitié, depuis vnze ans en ça,
Par liures croist ; par liures commença.
C'est vn augure, ou mon espoir me trompe,
Qu'il n'y aura temps ni mort qui la rompe.
Selon l'arrest donné par les destins,*

Arrest cloüë à clous diamantins.
Jamais Phæbus, & les doctes pucelles
N'ont engendré que choses immortelles.
Si donc le corps au tombeau pourrissant
Laisse sans fin vn renom fleurissant,
Telle on verra, Delbene, estre ta gloire,
Qui nous rapprens le bel art de memoire :
A fin que l'âge & le siecle à-venir
De toi retienne vn heureux souuenir.
Ta mesme gloire est au ciel consacrée
Pour les douceurs de ta Muse sucrée.
J'ai le premier à sa naissance esté :
La mienne aussi luy fait voir la clairté.
Puisqu'ainsi est, à la nouvelle année
Estre elle doit par la mienne estrenée.
D'un bon accord la tienne aime les sons ;
La mienne n'a que vers & que chansons.
Reçois ce don afranchi d'avarice,
Comme vn present qui vient de ta nourrice.

ELEGIE

D'Amour Coquemare.

Le soing, Amour, les pleurs, & les ennuy,
M'ont fait auoir maintes mauuaises nuicts,
Mais cette-ci est la pire de toutes :
A mon resueil j'en suë à grosses gouttes.
Des songes vains mes sens n'ont point moqués :
Ils ont esté presque tous suffoqués
Ne sçai comment : & encore à grand' peine
Puis-ie rauoir ma vois & mon aleine.
Est-ce vn esprit que ie pensoi sentir

*Ainsi qu'un mont sur moi s'appesantir ?
Le medecin à qui ie m'en conseille
Se rit de moi & ne s'en esmerueille.
Cela, dit-il, n'est qu'une crudité :
Sans y songer il dict la verité.
Combien qu'amour semble chose legere,
Mal-aisément pourtant on le digere,
Et n'est au monde vn si pesant fardeau
Que de porter dans le cœur cet oiseau.
Ce qu'un foulon, ou Coquemare, on nomme
Surprend les yeus au milieu de leur somme :
Le traistre amour vn homme vient saisir
D'affaires vuide, & trop plein de loisir.
Quand en sursault a la fuite on s'eslance
Le Coquemare oste toute puissance :
Celuy qu'amour en viuant faict mourir
Tenu de près n'a garde de courir.
Le Coquemare empesche la parole :
Muets nous rend l'aveugle Dieu qui vole.
Le Coquemare apporte grande peur :
Suiuy de crainte est l'Acherot trompeur.
L'un les sens trouble, & l'autre les egare :
Bref Amour n'est sinon qu'un Coquemare.
On ne scauroit deux choses assembler
Qu'on iuge en tout si bien se ressembler.
Vous qui aimés, voyés donc ma misere :
Le iour m'est aigre, & la nuit m'est amere :
Amour cruel tant me vient trauailler
Que ie ne puis ni dormir ni veiller.*

ELEGIE

Sur vne dextre qu'une Dame donne à sa sœur
pour pendre à son oreille.

*Lors que l'amour loge en un cœur humain
On ne doit pendre à l'oreille une main :
Affès d'amour la souvenance veille :
Il n'est besoin qu'on luy tire l'oreille.
Je sçai par là qu'il ne peut advenir
Que vous perdiés de moi le souvenir.
Plustost du ciel les estoiles dorees
Verront secher les grands mers azurees,
Qu'amour, qui est de paresse ennemi,
Se laisse veoir en une ame endormi.
Mais si la foi par la dextre on engage
Deus volontés s'obligent sous ce gage.
Si la dextre est ministre des accords,
C'est pour lier deux cœurs en mesme corps.
Si la memoire est des Muses la mere,
Et si l'oreille en est la messagere ;
Vous qui aimés & prisés leurs douceurs,
Prenés la main pour la tendre aus neuf sœurs
Si, quand la dextre à l'oreille on adresse,
Comme l'on dict, Nemesis la deesse
Faiët que l'oreille on ne puisse charmer :
C'est pour la vostre à tout charme fermer.
Si la dextre est le signe de la force,
Trop entreprenent qui contre vous s'efforce.
Donc poursuyvants, qui d'ocieux propos
Troublés souuent des dames le repos,
N'esperés pas de gaigner cette porte ;
Amour & foy y tiennent la main forte.*

ELEGIE.

*Non, ie ne doute plus que celuy bien fort n'erre
Qui blasphemant amour le dict aucteur de guerre.
La guerre aspre & cruelle en la France viuoit,
Et dedans mon esprit la crainte s'esleuoit.
Amour pour l'en bannir s'en vint en ma pensee,
Dont fut incontinent toute la peur chassée :
Car Mars fuyant amour, & l'effort de ses traits,
Abandonna la France, où retourna la Pais.
Si lon pense qu'amour à la fieure ressemble,
Pour ce qu'un amoureux ore bruste, ore tremble ;
Ie vous dirai encor ce que j'en ai trouué,
Moi qui ai par deus fois le contraire esprouué.
Amour n'est rien que feu ; & iamais nulle glace
Dans le cœur d'un amant ne scauroit trouuer place.
Ce feu n'est point grossier, ains leger, & subtil,
Guerit le corps mal sain, blessant l'esprit gentil.
Vne fieure naguere entra dedans mes veines,
Qui me sembloient de nege & de glaz toute pleines :
On m'auoit beau couvrir, & le lit bassiner,
Plus en moi ie sentoie ce mal s'enraciner.
Ie vi lors d'auanture vne beauté diuine,
Qui de telle façon m'eschauffa la poitrine
Que le froid, & la fieure ensemble se perdit ;
Et la chaleur premiere en mon corps se rendit.
Or que le feu eschauffe, il est aisé à croire :
Quel besoin estoit-il d'en conter vne histoire ?
Mais qu'il nous refroidisse, & chasse la chaleur,
Ie le puis asseurer, gueri d'une douleur
Qui tant me tourmenta, contraire à la premiere.
Vne fieure me prist & cruelle & meurdriere*

Que i'estois tout en feu ; tant plus ie m'efforçois
 De ce feu amortir, plus ie le renforçois.
 Les sirops n'estoient rien : la froide medecine
 Dauantage embrazoit ceste fieure maline.
 Voici venir amour, qui logé dans mon cœur
 De sa torche allumee estaignit l'autre ardeur.
 Vn tel miracle aduint quand l'enfant de Clymene
 Conduisoit le char d'or que le iour nous ramene.
 Le monde çà & là de flame estoit espris,
 Par la temerité du Cocher mal appris,
 Lors que le feu du fouldre esteignit ceste flame.
 Mon fouldre aussi ce fut le bel œil de ma dame.
 C'est par luy que ie sens mon corps sain & dispos,
 Encores que l'esprit ne soit pas en repos.
 Adieu donc Medecins, & vos barbes de chéures :
 Et bien vienne l'amour, puis qu'il guerit des fieures.

LA CORNE D'ABONDANCE.

La Lune aus rais d'argent auoit chassé le iour,
 Quand bruslé des deus feus, & d'esté & d'Amour,
 Je cherchoi la frescheur par les astres versee,
 Accompagné d'ennuy & de vaine pensee.
 Or resuant tout debout, or sur l'herbe couché,
 Or courant par les bois, comme vn Taureau touche
 De l'aiguillon d'un Tzon, à vous hostes sauuages,
 Des secrettes forests ie contoïs mes dommages,
 Mon temps mal employé. Sur tout i'estoy marri
 Contre vn traistre espion, & trop soigneus mari.
 Qui sa femme tenoit, de tant de cœurs aïmee,
 Moyen pour l'enrichir, en sa chambre enferme,

*Ainsi ie discouroi, quand vn demon ami
Au premier chant du coq m'abbatit endormi
Soubs vn Saule, à l'escart, comme il plut à fortune.
Je pensai voir adonc, aus rayons de la Lune,
Faunes, Satyres, Pans, saultant parmy les prés
Emperlés de rouzee, & de fleurs diaprés;
Où par maintes chansons & folastres gambades
Taschoient d'appriuoiser les farouches Dryades.
Nymphes (ce disoient-ils) Nymphes qui fuyés vous?
Vous fuyés vos amis : approchés vous de nous.
Si nous sommes cornus, en estes vous peureuses?
Nos cornes vous deuroient rendre plus amoureuses.
En toute compaignie on dict que les cornus,
Soient hommes, ou soient dieus, sont tousiours bien venus.
Iupiter courtizant la fille de Nyctée
Auoit de l'un de nous la figure empruntée :
Il auoit d'un Taureau la blanche forme encor
Pour trauailler en vain la maison d'Agenor,
Tandis qu'il emportoit sa proye desirée,
Par l'humide chemin de la plaine azuree.
Tefmoin l'astre odieux aus Hyuers mal-contens
Que de ses cornes d'or il ouure le Printemps.
Lui mesme estoit Belier, quand auprès de Cyrenes
Son oracle il rendoit sur les seches arenes.
Ce nous est donc honneur que des cornes porter
Qui seruent d'ornement au pere Iuppiter.
Le sommeil donte tout, enfant de la nuit brune,
Des soucis espineus medecine commune :
Du trauail iournalier, l'amiable repos;
Qui nous renuoye à l'œuvre au matin plus dispos;
Lors qu'il veult s'embellir, son chef gracieux orne
Non de riche couronne, ains d'une seule corne.
Le bel œil de la nuit, qui mesure les mois,
Qui gouuerne les monts, les fleuues, & les bois,*

*Porte le front cornu : le Pasteur de Latmie,
S'esfioit toutefois de l'auoir pour amie.
Les astres, comme on dit ont receu grand plaisir
De voir leur Roine en bas descendre à son desir.
La maison de Pluton, des viuans tant haïe,
Fut de ta corne blanche aise & bien esbaïe.
Bacchus aus blonds cheueus, apres que ta vertu
Du portier abboyant eut la rage abbatu,
Et lors que les Titans entreprendrent la guerre
Contre le Roi du ciel, & maïstre du tonnerre,
Au milieu de la peur, pour estre en seureté,
Soubs les cornes d'un bouc cachant ta deïté.
Bacchus, celuy ne craint ni guerre ni tempeste,
Qui vne fois a mis tes cornes en sa teste.
Elles peuent tous maus en tous temps enchanter :
Elles font en leur dueil les plus tristes chanter :
Toi, deesse du Nil, fameux fleuue aus sept portes,
Un beau croissant cornu sur la teste tu portes,
De vache estant Isis : en despit de Iunon
Les cornes t'ont acquis un immortal renom,
Ainsi qu'à ton Apis, deuant Apis se courbe
Deuote en oraisons la Pharienne tourbe.
Quoi? les liquides dieus qui gouuernent les eaux,
Ne portent-ils les chefs semblables aus Taureaus?
Neptune en ceste forme a bien changé la sienne
Pour mieus assubiectir la vierge Æolienne.
Achelois à bon droit s'appelle infortuné,
D'auoir esté iadis par Hercule escorné :
Bien que vostre brigade, ó Nymphes, soit repüe
De l'Automne qui sort de sa corne rompuë.
Pourquoi sont, ie vous pri', les fourmis Indiens
De tant de mines d'or les riches gardiens?
Pource qu'ils sont cornus : Si les cornes leur faillent
Il faudra, malheureus, que tousiours ils trauaillent,*

Comme les autres font, qui craignans pauvreté,
Gemissent sous le faix tout du long de l'esté
Pour viuoter l'hyuer, & eus & leur famille,
De ce qui se derobe aus dents de la faucille.
Trois fois heureux cornus ! le Cygne Ledæan
Pond pour vous tous ses œufs au nid Tyndaræan.
Ne vous fâchés s'il pleut, esperés qu'alors vienne
Couler dans vostre lit la pluye Acrisienne.
Quiconque voudra donc estre bon mesnager,
Pour cornes acquerir s'en aille voyager.
Ainsi le fin Gregeois pour auoir double proye
Dix Printemps assiegea les murailles de Troye,
Et en s'en retournant demeura dix moissons
Par son heur eschappé au ventre des poissons :
Pendant que des Muguets la courtizane trope
Entretenoit sans luy sa bonne Penelope.
Menelas desirous de ses cornes monstrier
Feit dedans mille nefz toute la Grece entrer,
Hazarda ses estats, son honneur & sa vie
Afin de recouurer son Heleine rauie.
Aussi des bons cornus l'accoutumé destin
Le renuoya chargé de barbare butin.
Du prophete Thuscan la science certaine
Les cornes contemplant du Romain capitaine,
Cippe, ô Cippe, cria : croi que les dieus amis
T'ont par ce signe ici vn grand sceptre promis,
Or poursui ta fortune, & selon ma parolle
Tu seras couronné dedans le Capitole.
Le deuin disoit vray : mais le pauvre Thoni
Aima moins estre Roy qu'un malheureux banni.
Par cornes on acquiert & credit & richesses,
Accolades, bons iours, & tres-humbles caresses :
On fait parler de soi : non pour autre raison
On les plante au portal d'une riche maison.

*Car amasser escus, planter plus loing ses bornes,
Trouuer beaucoup d'amis, tout cela vient des cornes.
Les cornes font auoir faueur és grandes cours :
En nos necessités elles donnent secours :
Les palais enroüés en ont plus de pratiques :
Orfeures & changeurs en dorent leurs boutiques.
Tel alloit au safran, qui se faisant cornu
Est en bien peu de mois gros marchant reuenu,
Tel auoit faict au ciel vne sourde priere
Pour auoir des enfans, & le dous nom de pere :
Qui deuenant cornu, dedans trois ou quatre ans,
A veu (miracle grand!) son foyer plein d'enfans.
Cornes, vous merités qu'à chasque Lune tombe,
Sacree à vostre honneur, vne belle Hecatombe.
Quoi que les enuieus en puissent deuïser,
Vous n'êtes pas pourtant, cornes, à mespriser :
Parnasse est bien cornu, toutefois on l'honore
Comme cheri du dieu que l'isle errante adore.
O que l'homme cornu est du ciel bien-aimé,
Qui moissonne tousiours auant qu'auoir semé !
Le soc de son voisin luy laboure sa terre :
On luy apporte argent, il le prent & le serre.
Il voit ses greniers pleins, il voit croistre son bien,
Sans endurer trauail, sans se mesler de rien.
A ses dieus fai-neants le resueur Epicure
Ne deuoit souhaiter qu'vne telle nature :
S'il les eust dit cornus; c'estoit vn argument
Pour prouuer qu'ils estoient heureux parfaitement,
Et non pas relegués és places vagabondes
Qu'il leur a controuué parmi les entremondes.
Vn sot, pour embourser des ducats à milliers,
Enferme en vn anneau des esprits familiers.
Vn autre sans cerueau en la pierre se fie
Nommée à tort du nom de la philosophie.*

Autant sage est celui qui pour mieus pratiquer
 Au feu Mercurien va tout alambiquer :
 Ou, pour viure à son aise, & faire bonne chere,
 Cherche le Mandegloire, ou graine de fougere.
 Les cornes seruent plus que tous ces beaux secrets,
 Ni les magiques vers à Pluton consacrés.
 Hostesses des forests, bande trop peu hardie,
 Venés icy louer la Chéure de Candie,
 Qui mieus à son besoin que les mouches à miel,
 Du nectar de son lait nourrit le Roy du ciel.
 Nymphes vous sçaués bien que toute manne abonde
 Dedans le creus fatal de sa corne feconde.
 Ainsi chantoient ces dieux ; & leur propos flateur
 De l'ame des cent sœurs chassa toute la peur.
 Elles s'approchent d'eus : & ranimants leur dance
 Se mirent à louer la corne d'abondance.
 L'Aurore se leuoit, lors que ie suis venu
 A la trop courte fin de mon songe cornu,
 Par la porte de corne : & qui ne le veut croire
 Il prend l'autre chemin de la porte d'iuoire.

ELEGIE

Pour Madame de Roiffy
 durant l'absence de Monsieur de Roiffy
 enuoyé à la Rochelle.

Quiconques fut celui qui osa le premier,
 Couuert tant seulement d'un rameau d'oliuier,
 Abandonner sa vie à la merci des armes,
 Laisant en sa maison vne source de larmes :
 Son vmbre temeraire, & sa cendre, & ses os,
 Ne puissent sous la terre auoir iamais repos.

*Il fut cause du mal dont encor fait espreuue
Le cœur desconforté de mainte femme veuue;
Lors que son cher espous, contraint de voyager
Pour les sceptres des Rois, s'eslance en tout danger,
Opposant des raisons, & des belles parolles,
Au fer des ennemis, & au feu des pistolles,
Voilà d'où vient le dueil, dont esclauie ie suis :
Ie ne treuue moyen de tromper mes ennuis.
Le desir faict durer vne minute vne heure :
A qui son bien attend longue est toute demeure.
Si la clochette vient mon oreille frapper
D'un son trois fois doublé : ou si l'enten iapper
Mon petit Lyonnet, & sa blanche Turquette :
Desia ie pense voir ce que plus ie souhette :
Mais ce credule espoir qui peu me resiouit
Ainsi comme vn fantosme en l'air s'esuanouyt,
Ou comme vne fumee en quelque espaisse nuë,
N'oyant sa douce vois, sur toute autre connuë.
Ie l'accuse, & me plain de son trop long sejour ;
Il promist en partant d'estre en bref de retour,
Et depuis par deux fois ia la Lune argentee
Ses cornes a remply de lumiere empruntee.
Faut-il (ce di-ie alors) pour s'acquiter au Roy,
Que sa foi tant demeure obligée enuers moy ?
A tout le moins sceust-il que d'une belle fille,
Son pourtraict & le mien, s'accroist nostre famille ?
Elle a presque deux mois, & si tout mon deuoir
S'est en vain employé pour luy faire sçauoir.
Enfans de l'air esmeu, si deuers la Rochelle
Vous dressez vostre vol, portés lui la nouuelle
De ma couche & de moi : soyés ô vents legers
Mes courriers au besoing, & vistes messagers :
Puis que nostre malheur n'a pas voulu permettre
Que de tant de pacquets il receust vne lettre.*

*J'en suis bien triste, helas ! & sçai qu'il l'est aussi.
 La peur qu'il a de moi redouble mon souci :
 Et la crainte que j'ai d'un si fascheux voyage
 Autant comme le mien tourmente son courage.
 Doncques ciel pressé, haste plus fort ton cours ;
 De ta legereté depend tout mon secours.
 Quand ce Soleil luyra, qui sçain me le rameine,
 D'ennuy ie sortiray, il sortira de peine.*

ELEGIE.

Priere à Lucine
 pour la couche de Madame de Roissy.

*De Mesmes va bien loing, au service des rois,
 Laisant sa chere espouse enceinte de neuf mois :
 Vierge qui tout fais naistre, & donnes accroissance
 Par ton humeur diuine à ce qui prend naissance,
 Puis que tu preuois bien le terme s'approcher
 Sans peine & sans peril fai la belle accoucher.
 O race de Latone, Ilithye immortelle
 De vois humble & de cœur, par trois fois on t'appelle.
 Si des tiens au besoin tu te dois souuenir,
 Deesse au front cornu, n'atten plus à venir :
 L'un mignon de Phæbus, l'autre ta fauorite,
 Ton secours coustumier sur toute autre merite.
 Se leuant, ou couchant, ton frere ne peut voir
 Homme qu'il aime tant pour son rare sçauoir :
 Ni ton œil argenté durant la nuit secrete
 Vne dame ne voit plus chaste & plus discrete.
 Je croi moi que Iunon pour les apparier
 Voulut avec l'honneur la vertu marier.
 Ha ! c'est grand' honte à toi qu'en la sixiesme année*

*Ils n'ont encor qu'un fils : renforce leur lignée :
Le navire qui n'est que d'un ancre arresté
Au milieu de la mer, n'est pas en seureté.
Afin que deux en deux puissent un iour reuiure,
Fai que du second fruit la mere se deliure
Sans longueur de trauail. Et toi petit enfant
De nous si désiré, pourquoi tarde tu tant ?
Sois un fils vigoureux, dont l'esprit & la face
Represente le pere en sçauoir & en grace ;
Ou bien fille sois tu, qui du feu de tes yeus
Doibs enflammer le cueur de maint ieune amoureux :
Sors, quiconque tu sois, du ventre de ta mere,
Et vien voir du Soleil la plaisante lumiere.
Ta mere t'a porté l'espace de neuf mois,
C'est assez enduré ; sors quiconque tu sois,
Dieu te garde enfançon ; Tu es vne femelle :
Lucine l'a voulu pour autant qu'elle est telle.
Que ne te hastois-tu, pour auoir ce grand heur
De voir partir d'icy ton pere Ambassadeur ?
Qui parmi les dangers d'une guerre cruelle
S'en va des bords de Seine au port de la Rochelle ?
Mon dieu que de baisers auant son partement !
Qu'il eust, demi ravi, contemplé longuement
Riante entre ses bras son autre image viue !
Mais son deuoir l'emmeine, & il fault qu'il le suiue.
Crois donc en l'attendant : plus grande il te verra
A son heureux retour, plus aise il en sera.
Dedans son char vermeil l'Aurore ensafranée
Tost nous puisse apporter ceste belle iournée.*

ECLOGVE

dont le tiltre est Catin.

*Ianot naguere estoit vn berger bien-heureus,
Mais fortune voulut qu'il deuint amoureux :
Depuis qu'il eut choisi Catin pour sa maistresse
Il perdit tout à coup & l'heur & l'alegresse.
Fust hyuer, fust esté, fust soir ou fust matin,
Ce berger amoureux ne pensoit qu'en Catin.
Enflant le chalumeau vn iour, à sa louënge,
Il se plaingnoit ainsi de son malheur estrange.
De la vigne rampante est embelly l'ormeau :
La vigne des raisins ; les troupeaus du Taureau :
La campagne des bleds : l'arbre de son fueillage :
De mesme honneur Catin embellist son village.
Plus tendre n'est le laiët nouuellement cailé :
Plus beau n'est vn iardin de cent fleurs esmaillé :
Plus blancs ne sont les lix, plus vermeille la rose :
Mais las Catin ! de toy ie desire vne chose ;
C'est que tu sois plus douce : Helas ! ni mes chansons,
Ni l'ardeur que ie sens, ni les palles frissons
Ni tant de iours pleurés, ni tant de nuicts veilles,
Ni mes cris entendus des forests aureillees,
Ni sanglots, ni souspirs, n'ont pu plier ton cœur,
Qui en si grand beauté loge si grand rigueur.
Cœur plus dur qu'un Cormier, qu'un vieil Chesne, ou Erable,
Regarde auant sa mort ton Ianot miserable,
Ianot de qui, cruel, tu ne veus approcher,
Non plus qu'un marinier d'un dangereux rocher.
Si ne suy-ie si laid, ni de mauuaise grace,
Si le puits ne me trompe où i'ay miré ma face.*

*Vrai est qu'elle ternit, ainsi comme la fleur
Arrachée en passant du soc du laboureur.
Et si elle s'empire, & devient enlaidie,
On s'en doit prendre à toi, dont vient ma maladie.
Peut-estre en cherches-tu de plus riches que moi,
Qui vi en ma logette ainsi qu'un petit Roi?
En aucune saison ne me faut le laitage,
J'ai toujours des agneaux : que veux tu davantage?
Je revien du marché portant les poings pesans
De beaux douzains tout neufs, pour t'avoir des presens.
Veux-tu un demi-ceint? des beaux rubans de soye?
Quelque bel espinglier? une bourse de Troye?
Mon bien est tout à toi, sans te rien refuser,
Cesse tant seulement, cesse de m'abuser.
Je t'auoy réservé, poires, noisettes franches,
Pommes de capendu, encores sur leurs branches;
Je me leuoy matin, pour estre des premiers
A te trouver des nids de Tourtres & Ramiers.
Or Jacquette, ou Margot, de mon amour esprises,
Emporteront ces dons, puis que tu les mesprises.
Non feront, ma Catin, aimer ie ne les puis,
Quoi qu'elles m'aiment tant : qu'infortuné ie suis!
Aime celui qui t'aime, & ne me fois si dure,
Puis que tu vois à l'œil combien pour toy i'endure.
Maintenant les faucheurs vont raguyser leurs faulx
Attendans le goustier à la frescheur des faulx.
Les uns à leurs rasteaux fichent des dents nouvelles :
D'autres mouillent l'estrain pour lier les iavelles :
Les moissonneurs lassés donnent treue aux moissons :
Les lezars sont tapis dans l'espais des buissons :
Mes pauvrettes brebis, dont ie ne sçai le nombre,
Cest ouby vient de toi) vont ruminer à l'ombre.
Demi-brulé du chault ie demeure en ce lieu,
Non moins brûlé d'un feu de ie ne sçai quel Dieu*

*Que l'on appelle Amour : si fais, i'ai connoissance
De luy, de ses parens, du lieu de sa naissance.
Ce qu'on appelle Amour, Amour sans amitié.
Nasquit dedans la mer mal apprise à pitié.
Vn Tigre fut son pere, & vne aspre Lyonne
Aus deserts alaitta son enfance felonne.
Il nous succe le sang, & l'esprit tourmentant
Iusques au desespoir n'en est iamais content.
Tant plus on pense à luy, tans plus veut qu'on y pense.
Et tant plus on le sert, moindre est la recompense
Plus on souffre pour luy de peines & trauauls,
Plus auant il nous pousse en vne mer de mauuls.
En pensant destourner le cours de ces miseres
I'ai esté aus Deuins, i'ai parlé aus sorcieres.
Fuseaus, images, saz, herbes & tout leur sort
Ne me predisent rien qu'une cruelle mort.
Adieu donc ie vous dy Panetiere & Houlette,
Adieu pour tout iamais ma troupe camuzette.
Adieu antres mouffus, où souuent à couuert
I'ai de mon triste cueur le secret descouuert :
Adieu les vers pastis, & l'ombrageus bocage,
Ie m'en vas mettre à fin & ma vie & ma rage.
S'elle n'a enuers moi le courage plus doux,
Ie me veus par despit laisser manger aus loups.
Et ne vaut-il pas mieus qu'une seule fois i'entre
Dans le creux affamé de leur sauuage ventre,
Que trop aimant Catin cent fois le iour mourir,
Sans que sa cruauté me daigne secourir.*

ELEGIE

Sur le reproche de Cocuage, & sur la ialoufie.

*Alors que d'une iniure on veut picquer vn homme,
C'est vn estrange cas que cocu on le nomme.
D'où peult venir cela? veu qu'il est euident
Que ce n'est pas vn vice, ains est vn accident :
Ains est vne infortune, vne mal-adventure,
Plus digne de pitié, que de blasme & d'iniure.
Ce qui ne dépend pas de nostre volonté,
Doit-il estre pour vice ou pour crime compté?
Il me semble que non : si ce n'est que lon die
Qu'un patient qui tombe en ceste maladie,
Nonchalant, & badault en toute extremité,
Bien souuent par sa fualte a cela merité :
Non celuy qui soigneus prend garde à son affaire,
Pour ne seruir de fable au menu populaire,
Par vn sage moyen taschant de preuenir
Quelque inconuenient qui pourroit aduenir.
Car le blasme fuir, de la vertu approche :
Et ne s'en soucier, merite du reproche.
Le trop, & le trop peu, corrompent l'amitié.
Qui par trop se deffie, est plein de mauuaistié,
Se paissant de rapports, sans propos & sans nombre :
Quelque part qu'il se tourne, ayant peur de son ombre.
Le nonchalant aussi, qui nul soin n'a d'honneur,
Qui semble ouurir sa porte à tout entrepreneur,
Ne merite pas moins que le nom de sotise :
La mediocrité en tel cas est requise.
Gardés donc en amour la mediocrité,
Vous qui cherchés en luy vostre felicité.*

Comme en quelque tableau le mediocre ombrage
Rend la peinture viue, & releue l'ouurage :
Quand il est trop petit, il le rend plat aussi.
Et s'il est trop espais, il le rend obscurci ;
Ainsi est de l'humeur qu'on nomme Ialousie,
Qui est comme vn ombrage en nostre fantasia.
Le trop offusque amour : & aussi le trop peu
Amortit à la fin sa lumiere & son feu.
Mais si moyennement on vient à vser d'elle,
Elle apporte à l'amour vne couleur plus belle :
Son ombre le releue, & paroistre le fait
Comme vn tableau tiré par vn peintre parfait.
Beaucoup plus toutefois vn ami ie supporte
Quand son affection en cecy le transporte,
Que non pas vn mari. Le mari a pour soi
Le deuoir, & l'honneur, la coutume, & la loi,
Tout cela le maintient, sa femme lui demeure,
Vueille ou non, iusqu'à ce que l'un des deus y meure.
Qui doit estre asseuré, si vn mari n'est seur,
Presque propriétaire, & plus que possesseur ?
Ce que perdre il ne peut, craint-il qu'on luy desrobe ?
Veut-il chercher luy mesme vn trou dedans sa robe ?
Quant au loyal amant, qui se vient adonner
A seruir vne dame, il lui fault pardonner
S'il a peur quelquefois de la perte & dommage
D'une chose si chere, où il n'a que l'vsage :
Vsage passager, qui lui peut estre osté
Quand la dame qu'il sert change de volonté.
Son droit est là fondé. La faueur de sa dame
Pour conduire sa nef est son voile & sa rame.
Voilà pourquoi il doute, & craint qu'en pleine mer
Vn vent de deffaueur ne le face abyfmer.
Puis veut-on que l'amour par la raison se guide ?
Qui semblable au poulain, ennemi de la bride,

*Ne court qu'à son plaisir, & ne s'arreste pas :
Ne cherche ni conseil, ni reigle, ni compas.
Fautes nulles souuent en amour on doit dire,
Ainsi qu'àu ieu de paume : & ne faire que rire
Si l'on faut en seruant : pourueu qu'il n'y ait point
De ce qui chasse amour, & l'oste de tout point :
Irremissible faute, & crime fort estrange,
Qui par vn nom trop dous est appellé le change.
Or ce que i'en ai dit n'est pas tant seulement
Pour l'excuse de l'homme : il faut pareillement
Qu'on excuse en cecy, & supporte la femme
Telle fiéure tremblant au milieu de sa flamme.
Ce qui n'aduiant souuent, & ne peut aduenir,
Que d'un ardent desir de tousiours maintenir
L'amour en son entier. Partant il ne merite
Que l'on l'appelle faute, ou elle est bien petite.
Lors qu'une femme tombe en ceste passion,
C'est vn signe certain de vraie affection,
Et d'une grande flamme en son cœur allumee :
Comme on connoist de loin le feu à la fume.
L'accorderay encor que la femme en ceci
Semble plus tolerable, & qu'elle l'est aussi,
Se monstrant quelquefois de ceste peur touchée :
Car ordinairement elle est plus recherchée.
Si faut-il confesser qu'elle a plus de repos
Que l'homme en son esprit : & que mieus à propos
Nous donne le martel : & reçoit vn grand aise
De ietter vn peu d'eau dedans nostre fournaise,
Pour resueiller l'amour, & pour le rallumer :
Ainsi qu'un forgeron pour son feu renflamer.
Je n'en veus pas pourtant l'un ni l'autre reprendre :
Qui donne le martel, il permet de le prendre.
Amour excuse tout, sans tels petits débats,
Ses ailes luy fauldroyent, & tomberoit à bas.*

Comme quand parmi l'air le froid au chaut se meſle
 Il cauſe le tonnerre, & l'eſclair, & la greſle :
 Puis apres ceſt orage il luit vn plus beau iour :
 Ainſi le froid & chault font l'orage en amour,
 Qui ſe paſſe ſoudain : & apres peu de trouble
 Reuient vn plus beau temps, qui le plaſir redouble.
 Heureus donques celui, & plus qu'heureus ie tien,
 Qui d'vn mal ſi petit reçoit vn ſi grand bien :
 Qui vit touſiours en paix & en ferme aſſurance,
 Apres quelque debat, & quelque deſſiance :
 Qui pour auoir douté ne doute deſormais :
 Et tire d'vn travail vn repos à iamais,
 N'ayant autre penſee & ſouci en ſon ame
 Que d'aimer ſans feintife, & de ſeruir ſa dame.
 Heureuſe celle auſſi qui a bien eſprouuê
 Le cœur de ſon amant, & ferme l'a trouuê,
 Qui ſe fie en celui de qui elle eſt ſeruië :
 La traite, & la cherit, comme ſa propre vie.
 Elle a l'eſprit tranquille : elle eſt hors de danger
 D'eſtre iamais changee, & de iamais changer.
 En vn ſeul elle vit : en vn ſeul elle penſe.
 Telle ſoit de ma foi la iuſte recompenſe.

ELEGIE

De Solon, qui ſe trouue en l'oraïſon
 de Demotheſene περί τῆς παραπρεσβείας : & ſemble
 auoir eſté eſcrite au temps que Piſiſtratus
 ſe fait tyran d'Athènes.

Ce n'eſt pas Iuppiter, contre nous irrité,
 Qui veut faire perir ceſte grande cité.
 Par le vouloir des dieus & de la deſtinee,

Elle demeureroit sans estre ruïnee.
La guerriere Pallas, fille du tout puissant,
Qui lance comme lui le foudre rougissant,
L'aime encore & chérit, veille pour sa deffense :
Tient les mains desur elle à fin qu'on ne l'offense.
Mais la temerité des mutins citoyens
Auecques l'auarice, a trouué les moyens
De bouleuerfer tout : & ceus-la qui commandent,
Sans ordre & sans raison, autre cas ne demandent.
De rien ne sont contents : leur desir aueuglé,
En ieus, & en festins, ne peut estre reiglé.
D'une faim d'amasser, que iamais n'assouuissent,
Es saincts temples des dieus les thresors ils rauissent.
Ils pillent le public, à fin de s'enrichir :
Et sous aucunes lois ils ne veulent fieschir.
Ce n'est que volerie, & ce n'est que rapine,
On ne croit, ni ne craint, la iustice diuine.
Toutefois de là haut elle connoist assés
L'iniquité presente, & les crimes passés :
Les remarque en silence, & la saison venuë,
Descend pour les punir, couuerte d'une nuë.
Cest vlcere malin, qu'on ne scauroit guerir,
Feit iadis, & fera, mainte ville mourir.
Ainsi est des cités la liberté bannie,
Reduites sous le ioug d'une aspre tyrannie.
Le peuple esseruelé, de son bien ennemi,
Resueille le Dieu Mars, parauant endormi,
Qui le pousse aus combats : où ce cruel ne cesse,
Qu'il ne soit enyuré du sang de la ieunesse.
Il conuient qu'un estat, tant soit il flourishant,
Quand le discord s'y met, tost aille perissant :
Car les diuisions, factions, & pratiques,
Ameinent à leur fin les grandes republiques.
Nous esprouuons ceci. Les vns s'en sont allés

*En pays eſtranger, pauvres, & deſolés :
Les autres ſont vendus, ſuiets à tout outrage,
Chargés de peſans fers, & d'indigne ſervage.
De ce malheur commun chaſcun ſouffre ſa part :
Contre luy ne nous ſert muraille ni rempart.
On a beau s'enfermer dans quelque maiſon forte :
Il eſt pluſtoſt entré qu'on n'a fermé la porte.
En chambre, au cabinet, où tu ſeras caché,
Soudain te trouuera la peine du peché.
Solon te parle ainſi, à fin qu'il t'aduertiſſe,
O peuple Athenien, de fuyr l'iniuſtice,
Mere de tant de maus. Si tu veus proſperer,
Les lois & la iuſtice il te faut reuerer.
Ceſte ſaincte deeſſe au meſchant faiſt la guerre :
Le cherche, & le pourſuit, l'emprisonne & l'enferre.
Fauoriſe le bon, comme ſon enfant cher :
Œait amollir le dur, & le trop retrancher.
L'iniure elle repouſſe, & du mal qui commence,
Pour le garder de croiſtre, eſtouffe la ſemence.
Les iugements tortus elle Œait redreſſer :
Auſſi des orgueilleux l'inſolence abaïſſer.
Noïſes, ſeditions, tumultes, & vacarmes,
Par elle ſont contraints de mettre bas les armes.
Seule elle maintient tout ; & enſeigne comment
On ſe doit gouuerner pour viure ſagement.*

SAVVEGARDE

Pour la maiſon de Baignolet, contre les Reîtres.

*Empiſtolés au viſage noirci,
Diabſ du Rhin, n'approchés point d'ici .*

*C'est le ſejour des filles de Memoire.
Je vous conieure en liſant le grimoire,
De par Bacchus, dont ſuiués les guidons.
Qu'alliés ailleurs combattre les pardons.
Volés ailleurs, meſſieurs les heretiques :
Ici n'y a ni chappes ni reliques,
Les oiſeaux peints vous diſent en leurs chants,
Retirés vous, ne touchés à ces champs :
A Mars n'eſt point ceſte terre ſacree,
Ains à Phæbus, qui ſouuent ſ'y recree,
N'y gaſtés rien : & ne vous y ioiës :
Tous vos cheuaus deuiendroient enclouës.
Vos chariots, ſans aiſſeüils & ſans roües,
Demeureroient verſés parmi les boües.
Encore vn coup, ſans eſpoir de retour,
Vous trouueriés le Roi à Montcontour :
Où maudiriés voſtre folle entrepriſe,
Raſſiegeants Mets ardé du Duc de Guyſe :
Et en fuyant, batus, & deſarmés,
Boiriés de l'eau, que ſi peu vous aimés.
Gardés vous donc d'entrer en ceſte terre :
Ainſi iamais ne vous faille la guerre :
Ainſi iamais ne laiſſiés en repos
Le porc ſallé, les verres, & les pots :
Ainſi touſiours piſſiés vous ſoubs la table :
Ainſi touſiours couchiés vous à l'eſtable.
Vaincueurs de ſoif, & vaincus de ſommeil,
Enſeuelis en vin blanc & vermeil,
Sales & nuds, veautrés dedans quelque auge :
Comme vn ſanglier qui ſe ſoüille en ſa bauge.
Brief, tous ſouhaits vous puiſſent aduenir,
Fors ſeulement d'en France reuenir ;
Qui n'a beſoin, o Eſtourneaus eſtranges,
De voſtre main à faire ſes vendanges.*

Traduction de quelques vers du fixiesme
de l'Æneide de Virgile :

Excudent alij spirantia mollius æra : &c.

*D'autres auront desur toi l'auantage,
Ce croi-ie bien, à tailler vne image.
Quand ils iront marbre ou cuiure grauant,
L'œuure acheuë, il semblera viuant.
D'autres auront vne meilleure langue
Pour vn barreau, ou pour faire harangue :
D'autres encor descriront beaucoup mieus
Les mouuements des astres & des cieus :
Mais toi, mon sang, tu dois ailleurs entendre :
Voicy les arts qu'il te conuient apprendre :
C'est commander à toutes nations :
Leur donner paix, & les conditions :
Te monstrier douls, moderant ta puissance,
Enuers celui qui rend obeïssance :
Combatre aussi l'orgueil des ennemis,
Iusques à tant qu'abastu l'ayes mis.*

AV ROI HENRI III.

*J'ai pris ces vers d'un grand & grand poëte :
Et ie n'en suis qu'un petit interprete.
Par un esprit ce propos fut tenu
Au sang d'Hector, dont vous estes venu.
Sans chercher donc la vertu endormie
Aus vains discours de quelque academie,*

*Lifés ces vers, & vous pourrés ſçauoir.
Quel eſt d'un Roi la charge & le deuoir.*

ELEGIE

Sur l'entree du Roi Henri III, en ſon Roïaume,
& en ſa ville de Lyon.

*Qui veut voir arriuer le plus grand Roi qui viue,
Vienne ſoudainement, le voici qu'il arriue.
Il s'eſt fait le paſſage, & tiré des dangers,
Trauerſant maints païs & peuples eſtrangers.
Rien n'a peu l'empêcher : ſa vertu s'eſt fait place
Par monts & par rochers, & par neige & par glace.
Le Soleil qui s'eſtoit loin de nous eſcarté
Nous remonſtre aujourd'huy ſa plus belle clarté.
Qu'on en face vne feſte : & qu'à telle iournée
La France deſormais commence ſon année.
Elle eſt venue à chef de ſon plus hault deſir :
Les maus qu'elle a ſoufferts ſont changés en plaïſir.
Comme vne bonne mere, eſtant ia ſur ſon âge,
Dont le fils eſt allé en quelque long voyage,
Craint que mal luy aduienne : en parle à tous propos :
De luy ſonge la nuit : iamais n'a de repos :
Tant fait de vœus au ciel, & tant de fois l'appelle,
Qu'en fin de ſon retour elle entend la nouuelle.
Lors court le receuoir : puis l'ayant embrasſé,
De pleurs laue ſa face & ſon ennuy paſſé :
Tellement elle eſt aiſe, & tellement contente,
De le veoir en ſanté, après ſi longue attente.
En l'abſence du Roy la France eſtoit ainſi,
Auec vn peu d'eſpoir, & beaucoup de ſouci :
Tenant les yeux tournés vers les monts de Sauoye,*

Par où deuoit venir son confort & sa ioye.
Mais si tost que ce Roy, digne sur tous humains
De porter, comme il fait, deus sceptres en ses mains,
Des monts Sauoisiens est descendu en Bresse,
Son esprit rassuré s'est comblé de lieffe :
Sa pœur & son soucy, en fuite se sont mis,
Et se sont retirés au cœur des ennemis,
Qui aus pieds de Henry viendront poser les armes,
L'esmouuans à pitié par prieres & larmes.
Postes, courés par tout : par tout faictes ouïr
Ce retour désiré pour le peuple esiouïr.
Toy, o Rosne escumeus, qui à la Sosne lente
Mesles, pour la hastier ta course violente,
Puis que tu vas en mer, fais aus Nymphes sçauoir
Que tu as veu le Roy le plus grand qu'on peut voir :
Que Lyon, est heureux & toute la contrée,
Où ce puissant Monarque a daigné faire entrée.
Et vous du Dauphiné les bourgs & les cités,
Où le Rosne conduit ses flots precipités,
Prenés garde à vos ponts : que son eau roide & fort
N'abbate les piliers, & les arches n'emporte.
Car il est si superbe, & si fort deuenue,
Pour autant que son Prince en sa terre est venu,
Qu'à l'ouïr bouillonner, roulant en bas son onde,
Il deffie au combat tous les fleuues du monde.
La Seine en est ialouse, & ayant entendu
Qu'il iouït de l'honneur par elle pretendu,
Trouble son bel azur, en gronde, & en murmure,
Se plaingnant à ses bords tapissés de verdure.
Paris se plaint aussi qu'il ne peut s'arracher
Hors de ses fondements, afin de s'approcher.
S'il luy estoit possible, & luy, & sa prouince,
Desia seroient allés audeuant de leur Prince.
Vien donc, auance toy ; trop tarde à qui attend :

*O Roi! la fleur des Rois, dont l'empire s'estend
Depuis la mer Baltique, és plaines dominées
De l'archer Polonois, iusqu'aus monts Pyrenées.*

ELEGIE

Par stances, pour vn certain seigneur.

*Quand l'honneur & deuoir forcerent mon courage
A partir de ce lieu où mon cœur est logé,
Ceus qui m'accompagnoient en ce triste voyage
Furent bien estonnés de me voir si changé.*

*Ainsi qu'en vn desert, à trauers vne armée,
J'errois morne & pensif, & tenois les yeus bas.
Mesmes ma main guerriere à vaincre accoutumée,
Sembloit estre engourdie au milieu des combats.*

*Mon luth ne resonnoit que des chansons funebres :
Les iours m'estoient fascheus, plus fascheuses les nuits.
Les beaux rais du Soleil ne m'estoient que tenebres :
Mon ame alloit flotant en vne mer d'ennuis.*

*On fait pour m'esjouir tout ce qu'on pouuoit faire :
Mais lors ie me trouuois trop loin de mon desir
Il falloit estre en dueil, qui me vouloit complaire :
Car en dueil seulement estoit tout mon plaisir.*

*La musique, & le bal, le rude ieu des armes,
Les ioustes, & tournois, i'auois à contrecœur.
Pour mes feus amortir ie versois maintes larmes :
Et mes souspirs ardants donnoient air à mon cœur.*

*Mes plus priués amis, & dont ie n'auois cure,
En vain cherchoient remede à ce mal recelé ;
A qui les medecins, & tireurs de Mercure,
Disoient qu'un enuieus m'auoit enforcelé.*

Fiés-vous au Mercure & à la medecine :

Parlants à l'avanture ils ont dit verité :
Ce mal qui ne guerit par herbe ny racine,
M'est venu d'un sorcier contre moy irrité.

Amour est le sorcier qui a charmé mon ame :
Par luy ie suis reduit à l'estat que voyez.
Il m'oste le repos, il m'englace, & m'enflame,
Guidant où il luy plaist tous mes sens fouruoyés.

Caché sous la lueur d'une beauté diuine
D'où Appelle eust tiré ses plus rares pourtraits :
De là prist sa vifée encontre ma poitrine,
Que vuidant son carquois, il emplit de ses traits.

Ainsi ie vais & viens, naïré dans la pensée :
Et ne veus estre sain, ni confort recevoir :
Regretant la beauté que contraint i'ay laissée,
Pour suiure, en la laissant, un mal-heureux deuoir.

Si est-ce que l'oubly de toute l'onde noire ;
Ôstant le souuenir aus hommes & aus dieus,
Ne me fera pourtant oublier la memoire
Du bel astre iumeau qui esclaire en ses yeus.

Longtemps esloigné d'eux, il faut que ie perisse
Las, ie ne puis nier que ie l'ay merité !
Ou si vous desirés que bien tost ie guerisse,
Amis, remenés-moy en la grande cité.

Comme un iaune souci, quand Phæbus se retire,
Languit, & ferme l'œil, iusques au nouveau iour
Ainsi ie languiray en l'amoureux martyre,
Tant que vers mon soleil ie seray de retour.

ODE

A Bacchus du iour de Carefme prenant

Quelle rage est-ce que ie sens ?
Ainsi comme tout hors du sens

*Je cours, ie trepigne, & sautele.
Qu'est-cecy? ie ne connoy point
Celuy dont la fureur me poingt
Si ce n'est l'enfant de Semele.*

*C'est toy : ie connoi ta vertu :
O Bacchus, où me traines-tu?
Dedans quels bois? dedans quels antres?
Rien ne me sert de resister,
Allor, ie me sens assister
D'un escadron de mille chantres.*

*Io, Euan, io Euoé?
Au son du cornet enroué
Je veus faire mille gambades.
Je veus d'une éclatante vois
Imiter courant par les bois.
Le hurlement de tes Thyades.*

*Je voi, tant ie suis estourdi,
Les estoilles en plein midi :
En aucun lieu ie ne sejourne.
Je vas tantost bas, tantost hault,
En danger de prendre le fault,
Car il me semble que tout tourne.*

*Si est-ce que ie suis contraint,
Tant doucement ton nœu m'estraint,
Où il te plairà de te suiure :
Quand tu irois où le Soleil
Leue sa teste du sommeil :
Sans toi, bon Dieu, ie ne puis viure.*

*Autre Dieu suiure ie ne veus
Que le Thebain aus longs cheueus,
Et le Dieu maistre de la lyre
De ces deux la longueur du temps
Ne flestrit iamais le Printemps,
Leur ieunesse iamais n'empire.*

*Ton thyrse, ô Denis, est couuert
Tout autour de lierre vert,
Mais quand contre nous tu le dardes
La pointe cachee au dedans
Blesse les hommes imprudens
Qui ne se tiennent sur leurs gardes.*

*Combien qu'on t'estime vn enfant,
Toutesfois ton char triomphant
Par Tygres & Lynces se meine :
Monstrant que contre tes efforts
Des plus prudens & des plus forts
La force & la raison est vaine.*

*Aus vns tu te monstres cornu,
Aus autres te fais voir tout nu,
La verité dans toi se cache.
Nul n'est si sage & si discret
Qui ne descouvre son secret
Quand tu prens plaisir qu'on le sçache.*

*N'est-ce pas toi, ieune mignon,
De Venus loyal compaignon,
Qui de vert pampre ton chef ornes?
Qui chasses tout nostre souci,
Et qui peus au plus pauvre aussi
Dessus le front planter des cornes?*

*Celuy que ta fureur a pris
Tient Rois & Princes à mespris.
Se fiant en tes seules armes,
Tu fais que l'horreur des combats
Ne semble que petits esbats
Aux yeux des plus couïards gendarmes.*

*Si ie ne sçay quel Cupidon
De son arc, & de son brandon,
Le Ciel, la terre, & l'enfer donte.
Puis que tu domptes d'un amant,*

*Le dueil, le soucy, le tourment,
Ta force la fienne surmonte.*

*C'est toy qui nous fais raieunir,
Qui nous ostes le souuenir
De nos maus, par ta douce flamme.
C'est toy qui fais que les marchants
N'ont soing en allant par les champs
De maison, d'enfans, ny de femme.*

*Pallas, ni la blonde Cerés,
Qui changea le glan des forests,
De telle loüange n'est digne;
Que toy, deux fois né Bromien,
D'autant que l'Oliue n'est rien
Ni le bled auprès de ta vigne.*

*Priué de ta douce liqueur
Je ne voudrois estre vainqueur
De tout ce que Tethys enferre.
Il n'y a Roy ny Empereur,
Qui a si gaillarde fureur
Ne voulust eschanger sa terre.*

*Quelqu'un peut-estre, me dira
Que iamais il ne se fira
A celui qui souuent nous trompe.
Soubs plaisir feint il nous deçoit,
Quand en sa teste on le reçoit
Cerueau n'est si dur qu'il ne rompe.*

*Quand, ioyeus, nous n'y pensons pas,
La force il desrobe à nos pas,
Il rend la parolle incertaine.
Vous qui craingnez de varier,
Il vous faut Bacchus marier
A quelque Nymphé de fonteinç.*

*Si de Bacchus vous abusés,
Iniustement vous accusés*

*Par erreur, sa Maïesté haulte.
Mais nul ne s'y est attaché
Dont il n'ait puny le peché,
La peine talonnant la faute.*

*Les Mariniers en mer tombés,
Qui deuinrent Dauphins courbés,
Son diuin pouuoir esprouuerent
Et les Vierges sœurs qui filoient
Quand ses cornets les appelloient
Bien tost après mal s'en trouuerent.*

*Pource qu'elles n'auoient chommé
Du dieu tant craint & renommé
Les festes, selon la coustume,
Sur elles il fit voir soudain
Combien peut son iuste desdain
Les changeant en Oïseaus sans plume.*

*Euan, le mal-heureus Penthé,
De ta fureur espoüanté
Pensoit auoir veu d'un œil trouble
Les noires filles de la nuit,
Autour de luy faisants grand bruit,
Doubles Thebes, & soleil double.*

*Tu fis ce braue iniurieux,
Au lieu d'un sanglier furieux,
Par sa mere, & par ses deux tantes,
En mille pieces detrancher,
Pource qu'il vouloit empescher
Les ieus des Mœnades hurlantes.*

*Tu fis sentir ta majesté
Ostant la iambe & la clairté
Au Tyran pariure de Thrace.
Monstrant que tu peux te venger
De ceus qui veulent t'outrager
Sans vestir armet ni cuirace.*

*O grand Euan, ce n'est pas moy
Qui te refuse auoir pour Roy.
Nous, sainte bande poëtique,
Par ta verue nous escriuons,
Et pour seule enseigne suiuous
Du saint Iach le van mystique.*

*Sus, poëtes, suiues le tous,
Ainsi que moy : chascun de vous
De lierre ombrage sa teste.
Ce iour de Carefme prenant
Le premier ie m'en vas sonnant
Ceste ode en l'honneur de sa feste.*

ODE

Contre vne table, dont vne damoiselle fut blessée.

*L'Arbre qui donna la matiere,
Table cause de ma douleur,
Pour te faire, ó table meurtriere,
Estoit bien l'arbre de mal-heur :
Veu que tu as par ton effort
Mis quasi Madame à la mort.*

*Les Chathuants d'un triste augure
Sur ses rameaus furent branchés :
A ceste honte de nature
Furent les pendus attachez.
Et qui en ce lieu chercheroit
La Mandegloire y trouueroit.*

*Il fut planté d'une furie
Pour produire beaucoup de maus :
Dedans sa racine pourrie
Logeoient les serpens & crapauls.*

*Sur luy Iuppiter offensé
Son plus noir foudre auoit lancé.*

*Dessous luy les bestes sauuages,
Comme Lyons, Tigres, & Loups,
Venoient tousiours vomir leurs rages :
Et c'estoit là le rendés-vous
Là où les forcieres iadis
S'assembloient tous les Samedis.*

*Celuy-là, ô bois detestable
Qui premier en œuvre t'a mis
Pour en façonner vne table,
Auoit tué tous ses amis :
Et auoit de ses propres mains
Estranglé mille & mille humains.*

*Sur toy, trouble-feste & infame,
Les lapithes & mi-cheueus,
Soupoient aus nopces d'Hiïpodame :
Par toy ils vindrent aus cousteaus,
Aprés auoir brisé, froissé,
Les mets du banquet renuersé.*

*Sur toy aussi soupa Terée
Vn peu deuant qu'il fust oiseau :
Aussi fit le frere d'Atrée,
De ses enfans le vif tombeau :
Quand le luisant pere des iours
En arriere tourna son cours.*

*Puisses-tu, ô table meschante,
Seruir de plancher aus pourceaus :
Puisse vne charrette passante
Te rompre en dix mille morceaux :
Puisse, pour de toy me vanger,
Les vers à iamais te manger.*

ODE

*Le cours des eaux en hyuer languissant
De glace estoit bridé :
Or' on le voit plus roidement glissant
En maint lieu desbordé.
Iz les torrents plus furieux se font
Au sortir de l'hyuer :
Iz desjà sent la nege qui se fond
Le printemps arriuer.
Sortons, mignonne, & laissons la maison
Pour aller voir les champs :
L'oiseau de Thrace en si belle saison
Recommence ses chants.
Le soing meurtrier, les plaintes & les pleurs
Quittons aus enuieus :
Assez & trop nous aurons de mal-heurs
Si nous deuenons vieux.
Bien tost la mort viendra sans aduertir
Mettre sur nous la main :
Ainsi, peut-estre, il nous faudra partir
Auiourd'huy ou demain.
Incontinent que serons arriués
En ce val tenebreus,
De toute ioye à tout iamais priués,
Nous serons malheureus.
Las! dirons-nous, rien ne reste icy bas
Qu'eternel desplaisir,
De n'auoir point là hault pris nos esbas
En ayant le loisir;
Veu qu'on ne peut par priere esmouuoir
Pluton ce cruel dieu :*

*Et qu'aus enfers ny beauté, ny sçauoir,
Ny richesses n'ont lieu.*

CHANSON.

*Ie ne sçauroy plus celer
D'un si grand feu la lumiere :
Non, ie ne sçauroy bruster
Sans vous conter ma misere.*

*Que me sert de reculer
S'il faut franchir la barriere?
On ne doit dissimuler
Vne Amour vraye & entiere.*

*Mes deus yeux ont beau rouler
Des pleurs comme vne riuiera,
Ie ne puis faire escouler
Par là ma douleur amere.*

*Si pour son mal deceler
Est la peine plus legere,
Ma langue doit se mesler
D'en estre la messagere.*

*Et si aus dieus doit aller
Qui veut faire sa priere,
A vous me conuient parler,
Non vous à moi la premiere.*

*Ie ne sçauroy plus celer
D'un si grand feu la lumiere :
Non, ie ne sçauroy bruster
Sans vous conter ma misere.*

ODE

*Or que ce temps pluuieus
Aus plus sains est ennuyeus,*

*Quel plaisir est-ce de viure
Toujours resuant sur vn liure?*

*Vien-le moy des mains oster,
Car que me peut apporter
Tout ceci que j'estudie
Sinon quelque maladie?*

*Que me seruira Platon
Pour n'aller point chez Pluton,
Veu qu'il y suiuit Socrate,
Et Galien, Hippocrate?*

*Ny le Grec, ni le Latin,
N'ont pouuoir sur le destin,
Ni les Gloses, ni les Textes,
Soit du Code ou des Digestes.*

*Mesmes les mignons des dieus
Sont tombés en ces bas lieux,
Sans que leur muse diuine
Ait peu fleschir Proserpine.*

*Et quoi? le noir passager
N'a-t-il pas voulu charger
Mon cher Ronfard, qui n'aguere
Laiſſa quasi la lumiere?*

*Comme orphelin demeuré
Desja ie l'auois pleuré
Baignant d'un fleuve de larmes
Son tombeau basti de carmes.*

*Mais les dieus ont eu pitié
De ma meilleure moitié,
Tirants son pied de la poupe
Qui porte l'ymbreuse troupe.*

*Puis donc qu'un si grand plaisir
Reuient mon ame saisir,
Non moins esprise de ioye
Que le Grec vainqueur de Troye :*

*Je veus du bon-heur ioüir,
Chanter rire & m'efiouïr
Sonant la lyre doree
Compaigne de Cytheree.*

*Je veus boire iusqu'à tant
Que le Soleil remontant
Du gouffre Indien sur terre
Iette ses rais dans mon verre.*

CHANSON.

La Pastourelle.

Pastoureau, m'aimes-tu bien?

Le Pastoureau.

Je t'aime, Dieu sçait combien.

La Pastourelle.

Comme quoi?

Le Pastoureau.

Comme toi,

Ma rebelle

Pastourelle.

La Pastourelle.

*En rien ne m'a contenté
Ce propos trop affecté,
Pastoureau, sans moquerie
M'aimes-tu? di, ie te prie.
Comme quoi?*

Le Pastoureau.

*Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.*

La Pastourelle.

*Tu m'eusses répondu mieus,
Je t'aime comme mes yeux.*

Le Pastoureau.

*Trop de haine ie leur porte :
Car ils ont ouuert la porte
Aus peines que j'ay receu,
Des lors que ie t'apperceu :
Quand ma liberté fut prise
De ton œil qui me maistrise.*

La Pastourelle.

Comme quoi?

Le Pastoureau.

*Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.*

La Pastourelle.

*Pastoureau, parle autrement
Et me di tout rondement,
M'aimes-tu comme ta vie?*

Le Pastoureau

*Non, car elle est asseruie
A cent & cent mille ennuis,*

*Dont aimer ie ne lz puis,
N'estant plus qu'un corps sans ame
Pour trop cherir vne dame.*

La Pastourelle.

Comme quoi?

Le Pastoureau,

*Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.*

La Pastourelle.

*Laisse là ce Comme toi :
Di, ie t'aime comme moi.*

Le Pastoureau.

Ie ne m'aime pas moy-mesmes.

La Pastourelle.

*Di moi doncques, si tu m'aimes,
Comme quoi?*

Le Pastoureau.

*Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.*

ODE

Du premier iour de Mai.

*Laiſſon le lit & le ſommeil
Ceſte iournee :*

*Pour nous l'Aurore au front vermeil
Est desja née.
Or que le ciel est le plus gay
En ce gracieux mois de May
Aimon, mignonne ;
Contenton nostre ardent desir
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.
Vien, belle, vien te pourmener
Dans ce bocage,
Entens les oiseaus iargonner
De leur ramage.
Mais escoute comme sur tous
Le Rossignol est le plus dous,
Sans qu'il se lasse.
Oublion tout dueil, tout ennuy
Pour nous resjouyr comme luy :
Le temps se passe.
Ce vieillard contraire aus amans
Des aisles porte,
Et en fuyant nos meilleurs ans
Bien loing emporte.
Quand ridée vn iour tu seras,
Melancholique, tu diras
I'estoy peu sage,
Qui n'vsoy point de la beauté
Que si tost le temps a osté
De mon visage.
Laiſſon ce regret & ce pleur
A la vieilleſſe ;
Jeunes il faut cueillir la fleur
De la ieuneſſe.
Or que le ciel est le plus gay
En ce gracieux mois de May,*

*Aimon, mignonne ;
Contenton nostre ardent desir :
En ce monde n'a de plaisir
Qui ne s'en donne.*

ODE.

*De toute amoureuse poursuite
Quelque plaisir l'on peut tirer :
Mais ce plaisir traîne à sa suite
Vn penser pour nous martyrer.
Qui a ce bien de voir sa dame
Son œil y prent vn doux repas :
Le baiser peut rappeler l'ame
De l'amant prochain du trespas.*

*Le deus l'esprit reconforte,
Tant peut vn gracieus propos :
Le seul penser iamais n'apporte
Aus amoureux aucun repos.*

*Tousiours de sa griffe pointuë
Il me serre, & me pince fort :
Tousiours de mille morts me tuë,
Et ie renzis après ma mort.*

*O penser, qui si fort me grefues,
Et de souci mon ame pais :
Donne moy au moins quelques trefues,
Si tu ne veus aucunes pais.*

*Fils d'Amour, esbranle tes ailes,
Va penser, va pour moy parler
A la plus belle des plus belles,
Puisque mon pied n'y peut aller.*

Bien propre à tel message faire,

*Quand là tu seras arriué,
Di luy, fidele secretaire,
Tout mon secret le plus priué.*

*Ie te supplie en recompense
De ce mal dont tu me poursuis
De faire en sorte qu'elle pense
A quelques vns de mes ennuis.*

*Remonstre luy la peine dure,
L'angoisse amere, & le tourment
Qu'un miserable amant endure
Loing de son cœur si longuement.*

*Si tost que mon visage blesme
Recouvrera sa guerison,
Di qu'après toi i'yrai moy-mesme
Chercher mon cueur en sa prison.*

CHANSON.

*Belle, ta beauté s'enfuit :
Cueillons ensemble le fruit
De la ieunesse gaillarde.
Pendant qu'en auons le temps,
Rendons nos desirs contens :
Beauté n'est vn fruit de garde.*

*L'âge ennemi des esbas
Tost le faict tomber à bas,
Comme vn vent la rose ouuerte.
L'amour se paye en aimant :
Aimant donc pareillement
Ne crains d'estre descouuerte.*

*Si du bruit tu prens esmoi,
Nul ne cele mieus que moi
Toute amoureuse entreprise.*

*Vn secret chasseur ie suis,
Quand j'ay ce que ie poursuis
Jamais ie ne corne prise.*

Zephyre conduifant vne masquarade
de Deesses, parle ainfi.

*Ie suis le vent nommé Zephyre,
Qui doucement en l'air souspire :
Après l'hyuer au mauuais temps
Ie fai retourner le printemps.*

*Et pour rendre la France vnüe
Ie luy ameine vne Armonie.
Loing de trouble, & loing de discord
France à iamais viue d'accord.*

*La paix chasse l'ire cruelle,
Honorant la Reine nouuelle
Au lieu de larmes & de pleurs,
FLORE sur vous espond ses fleurs.*

*Des iardins vne Nymphe esluë
Au nom de toutes vous saluë,
Reine, pour qui furent plantés
Et sont creus ces lix argentés.*

*Amassez, lisez, Damoiselles,
De POMONE les pommes belles,
Que porte l'arbre de plaisir
Escrites de vostre desir.*

*Les laboureurs apres l'orage
Retournent à leur labourage,
Sans crainte d'estre plus troublés :
Cérés leur rapporte ses bleds.*

*Reçoi la deesse Abondance,
Qui l'âge d'or rameine en France*

*Versant toute sorte de biens,
 Sur toi, Charles, & sur les tiens.
 Voila ma suite, & le presage
 De vostre royal mariage ;
 Pour qui chassant le mauvais temps
 J'ai fziët renaiître vn beau Printemps.*

MASQVARADE

de six prouinces portees par six fleuves,
 qui se viennent offrir à la nouvelle Reine.

Bourgongne portée par la Seine.

*Pour vous seruir & rendre honneur,
 Reine en qui gist nostre bon-heur,
 Dessus son onde large & forte
 En ce palais Seine m'apporte.
 Ce fleuve coulant doucement
 Prent de moi son commencement
 Qui suis Bourgongne, antique, & noble,
 Riche en forests, & en vignoble.
 Puis receuant dedans ses eaux
 Mainte Naiade & maints ruisseaus,
 Par la Champaigne en bleds fertile
 Des Troyens i'arrouse la ville.
 Et après qu'il a visité
 De Paris la grande cité,
 Qui soubz vous aus autres commande,
 Il baigne la terre Normande.
 Lors, lassé de tant tournoyer,*

*A toute bride il court noyer
Les plis azurés de son onde
En l'Ocean pere du monde.*

*Toutes les fleurs, & tout le fruit,
Que ce fecond fleuve produit
Sur ses bords, en grande abondance,
C'est tout pour vostre obeissance.*

*Prenés donc ces fruits & ces fleurs,
Et ensemble prérés nos cueurs,
Cueurs pleins de foy ferme & entiere :
Tesmoing la Reine vostre mere.*

*En trouble, & en tranquillité
Elle a vu la fidelité
Dont nous l'avons tousiours servie,
N'espargnans les biens ny la vie.*

*Sans sa faveur nous n'eussions pas
Aisé vers vous tourner nos pas.
Receuez-nous, Reine excellente,
A vos pieds elle nous presente.*

Bretaigne portée par le Loire.

*Ce grand dieu liquide
Qui me sert de guide
Et de coche aussi :
C'est Loire mon fleuve,
Qui bien fier se treuve
De vous voir icy.*

*Il coule en la terre
Du Duc qui en guerre
Est tousiours vainqueur :
Du Duc vostre frere
Qui porte du pere*

Le nom & le cœur.

*Ma riue Bretonne
En ses flots resonance
Le nom de Valois :
Puis court de Bretagne
Vers Tethys qui baigne
Les peuples Anglois.*

*Receus, Princeesse,
Toute sa richesse,
Isles, & poissons,
Forests, & montaignes,
Prez verts, & campagnes
Lunes de moissons.*

*Son onde argentine,
Qui de Catherine
Fait ouyr le nom ;
De vous, sang d'Auguste,
Reine sage & iuste,
Bruira le renom.*

*Sus Nymphes de Loire,
Des Reines la gloire
Qu'on chante sans fin.
L'une est d'un Roy mere,
L'autre tost espere
L'estre d'un Dauphin.*

Prouence portée par le Rhosne.

*Le Rhosne qui charge ses riuës,
Abreuuant mes champs Prouençais,
D'orenges, Citrons, & Oliues,
Au lieu de Peupliers & de Sauls :
Vient, o Reine, à bonds & à sauls*

*Vous faire vne iuste demande,
Qu'entre vos plus humbles vassaus
Vostre maiesté luy commande.*

*Commandé par telle Princeesse
Il se dira des plus contents :
Sans craindre ni la sechereffe,
Ny l'hyuer glaceur des estangs.
Ains vn dous Zephyre en tout temps
Bordera ses eaus de fleurettes,
Fleurettes filles du printemps
Et messageres d'amourettes.*

*Vne autre chose qu'il souhaite,
C'est chez luy vous bien recevoir :
Si ceste faueur lui est faite
Il se mettra en tout deuoir.
Lors connoistrès le grand pouuoir
De son onde tant renommée,
Qui voudra sortir pour vous voir
Hors de sa riue accoustumée.*

*Son tiers souhait bientost aduienne :
C'est qu'au iour du Ciel ordonné
La nouvelle heureuse luy vienne
D'un fils que Dieu vous ait donné.
Desia lui tarde qu'il soit né :
Et semble desia qu'il s'auance
De luy offrir le Dauphiné,
Comme il vous offre la Prouence.*

Guyenne portée par la Garonne.

*Reine, ie suis la Guyenne,
Terre tienne,
Et bien aise d'estre à toy :*

*Puisqu'yne si sainte flamme
Te faict femme
De Charles qui est mon Roy.
Icy m'apporte Garonne,
Qui te donne
Ses pays gras & plaisans :
Bien que celuy perd sa peine
Qui se peine
De t'enrichir de presens.
La race illustre d'Autriche
Est si riche
Et a du Ciel si grand heur,
Qu'il n'y a que l'alliance
De la France
Qui püst croistre sa grandeur.
En ces deux maisons Royales
Bien egales,
Tout honneur vient s'enfermer
Comme d'yne roide course
Dès sa source
Toute eau se rend en la mer.*

Poictou porté par la Vienne.

*Princesse, qui as de la France
Chassé la guerre, & l'estranger :
Poictou te rend obeïssance,
Tiré par toy hors du danger
Mal-heureux auant que tu vinsses
Plus que nulle autre des prouïnces.
Mainte Nâïade espouuantée,
Qui vsoit ses yeux à pleurer
Dans ma Vienne ensanglantée,*

*Ores commence à s'assurer.
Vienne mesmes te mercie
De reuoir son onde esclaircie.*

*Mes pastourelles esueillées,
Sur le bord de ses fraïsches eaus,
Aux herbes de fleurs esmaillées
Ramenans paistre leurs troupeaus :
Chantent en chansons Poïcteuines
Tes vertus & graces diuines.*

*Sans toy la discorde, & la rage
Entre membres d'un mesme corps,
N'eust amolli son dur courage,
Pour viure en pais & bons accords :
Après tant d'assaults & d'alarmes,
De meurtres, de cris, & de larmes.*

*Princesse, nos mauls tu alleges,
Appaisant les Cieux irrités :
Les feus, & flammes sacrileges,
Qui ont bruslé tant de cités,
S'esteignent en vne iournée
Par le feu de ton Hymenée.*

Basque porté par la Dou.

*Fille d'Empereur,
Qui as la sureur
De Mars enchainée ;
A toy ie soubmets
Les plus hauts sommets
Du grand Pyrenée.*

*La Dou que tu vois,
Enroüant sa vois,
Ton nom bruit, & louë*

*Jusqu'au bord marin,
Bien loing de ton Rhin,
Et de ton Danoüe.*

*Ce luy est grand heur,
Royale grandeur,
Que tu luy commandes.
Pour orner ton front
Ses Nymphes te font
Chappeaus & guirlandes.*

*L'archerot ællé,
Entre elles meslé,
Vante sa puissance;
Dont l'arc bien tendu
D'un coup a rendu
Repos à la France.*

*Heureus son flambeau
Qui d'un feu si beau
Embraze mon Prince!
Heureus l'arc aussi
Qui remet ainsi
D'accord sa prouince.*

*Enfant, tire encor
Tes sagettes d'or,
Et son cueur enferre.
Le peuple est en pais
Quand d'Amour les trais
Aux Roys font la guerre.*

QVATRAINS

des trois Marguerites, pour reciter sur la Lyre.

1.

*Les trois Lis blancs iamais ne flestriront,
Fleurs par le ciel à la France donnees ;
Sans se ternir a iamais fleuriront
De ces trois Lis trois Marguerites nees.*

2.

*La premiere est avec les Dieus,
La seconde dès la Sauoye
Se faict vn chemin iusqu'aus cieus,
Et la troisieme en prent la voye.*

3.

*Qui ne sçait pas quel nom la Palme a pris :
Quelle est la fleur de toutes fleurs d'eslite :
Comment s'appelle vne perle de pris :
Retienne bien le nom de Marguerite.*

4.

*Fille du ciel serein est l'humeur crystalline
Qui pour la Marguerite és coquilles descend :
Aussi de sa naissance encore elle se sent,
Et n'est chose icy bas plus celeste & diuine.*

5.

*Qu'on ne mette le voile au vent
Cherchant des perles au Leuant :
Les Marguerites les plus fines
Sont Françoises non Leuantines.*

6.

*Pour Marguerites amasser
Cesar fut iusqu'en Angleterre :
Ore il ne faut la mer passer,
La France seule a ceste pierre.*

7.

*De François & Henry bien grands sont les merites :
Charles, grande est aussi la gloire de ton nom :
Si peut-on dire encor, croissant vostre renom,
Les sœurs de ces trois Rois sont les trois Marguerites.*

8.

*Venus ne peut bien s'atourner,
Si elle n'a ses trois Charites :
La France ne se peut orner
Sans ses trois belles Marguerites.*

9.

*De pays infertile, & mal plaisant à voir,
Savoye est deuenüe heureuse & belle terre.
D'où vient ce changement? ce n'est que pour auoir
Entre ses grands rochers vne petite pierre.*

10.

*On lit souuent és liures vieux
Qu'on a veu trois Soleils aus Cieus.
Ceus qui ont veu trois Marguerites
Croiront ces merueilles escrites.*

11.

*La Reine de beauté, mere des Amoureux,
Dedans vne coquille en mer nagea petite :
Vne coquille aussi dedans les claires eaus
De l'indigne Ocean porte la Marguerite.*

12.

*Plier encontre bas la palme ne se laisse :
Tant est son naturel Royal & genereux.
Prenés garde à ceci, vous Princes amoureux,
Qui en voudra iouyr que point il ne l'abbaisse.*

13.

*Cesar tant conuoita Marguerites exquises
Qu'il les alla chercher aus riuages Anglois :
Que n'estiez-vous alors, ô Perles de Valois?
Cesar conquis par vous n'eust les Gaules conquises.*

14.

*Maints plus sçauans, & beaucoup mieus appris
La Marguerite aus Astres ont haulsee :
Et toutefois i'emporteray le pris,
Car la loüant la Palme ils m'ont laissée.*

VERS LYRIQUES

A la loüange des deux Reines.

*Quand en la saison plus sereine
L'œil du monde, ce grand flambeau,
Le iour sur la terre rameine,
On y voit comme en vn tableau
Les couleurs de viue peinture
Qui embellissent la nature.*

*Quant à son tour la pleine Lune
Iette ses rayons argentés,
On voit sous la nuit claire-brune,
Les feus qui sont là haut plantés :
Et des cieus les voutes parees
De cent mille estoilles dorees.*

*Nous auons deux astres en France,
Les deux Royales Maiesiés,
Qui de Vienne & de Florence
Y ont apporté leurs clairtés :
O Reines, ces astres vous estes,
Qui de nous chassés les tempestes.*

*Si tost que paroist vostre face,
L'orgueil de Mars est abbatu :
Les beautés, & la bonne grace,
L'honneur se monstre, & la vertu.
Amour qui vole entre les dames
Y darde ses traits & ses flammes.*

HYMNE

Du Sauveur Iesus, pris du Grec de saint Clement
d'Alexandrie.

A MADAME LA CHANCELIERE.

*Auteur de toutes bontés :
Frein des poulains indomtés :
Aile, qui les oiseaux guide,
Sans fourvoyer par le vuide :
Vrai gouvernail des enfans tendrelets :
Soigneus berger des royaus aiglelets :
Tes petits enfans assemble,
Afin qu'estans tous ensemble,
Leur bouche & cœur innocent
Ton nom aille benissant.
Chante ta gloire, ô Christ, & ta puissance,
Qui les nourris, & conduis leur enfance.
Roi des Saints, & le Seigneur
A qui est deu tout honneur :
Fils & parole du Pere,
Que Ciel & Enfer reuere,
Ce qui se veoit, ce qui ne se peut veoir,
Te fait hommage & cede à ton pouuoir.
C'est toy, souveraine essence,
Qui depars la sapience :
Le soustien de nos trauaus :
L'allegement de nos maus.
Sans enuieillir tu es auant tout âge
Iesus Sauueur du pauvre humain lignage.
Toy, di-ie, le bon berger :
Le laboureur mesnager :*

Le gouuernail du nauire,
Qui çà & qui là le vire.
Tu es le frein, l'aille celeste aussi
Du saint troupeau, sauué par ta merci.
Peschant en la mer des vices,
Des plaisirs, & des delices,
Toy des hommes le pescheur,
En tires hors le pecheur :
Comme vn poisson que l'amorce conuie
Et ceste amorce est vne heureuse vie.
Guide nous, ô saint Berger :
Garde-nous de tout danger :
Meine par des sentes nettes
Tes aigneaus & brebiettes :
Et ces enfans vueilles tiens auoüer,
Qui ta grandeur ne cessent de louer.
Le chemin pour au Ciel viure,
C'est, ô Christ, ta trace suiure :
Pour de Paradis iouïr,
O Christ, il te faut ouïr :
Croire en toy seul, ô parole eternelle,
Age sans fin, lumiere toujours belle.
O fontaine de pitié,
Source de vraye amitié :
Nulle vertu sans ta grace
Ne se donne à nostre race.
L'honneste vie & durable renom,
Est propre à ceus qui celebrent ton Nom.
Le lait de la mammelle
De ta sagesse immortelle
Degoute diuinement,
Alaïcte l'entendement
De nous petits, & a par la rousée
De ton esprit nostre bouche arrousée.

Nous donques, tes nourriçons,
 Ta bonté nous benissons.
 Nous t'offrons, ô Roy des Anges,
 Ces hymnes, & ces loüanges :
 Pour nous auoir dès le bers esleués
 En ta doctrine, & en ton sang laués.
 Peuple modeste & paisible,
 Chantons le Fils inuincible :
 Chantons en simplicité
 Christ la mesme verité.
 Tout d'une vois, & d'un cœur qui s'accorde,
 Chantons le Dieu de Paix & de concorde.

EPITHALAME

de Monsieur d'Alincourt & de Mademoiselle
 de Mandelot.

Quelle vois me frappe l'ouïe,
 Qui mon ame a tout esiouïe?
 Où est-ce que ce peuple court?
 La ville est elle forcenee?
 Escoutés, on chante Hymenee :
 Ce sont les nopces d'Alincourt.
 Suiuons ceste troupe enioüée,
 Voyons la beauté tant loüée
 De ces deus nouueaus mariés :
 Beauté qui n'est pas terrienne :
 Le dieu Mars & la Cyprienne
 Ne seroient mieus appariés.

De l'espous la vertu guerriere
 N'esclate pas moindre lumiere
 Qu'un clair Soleil au temps d'Esté
 L'Espouse ressemble à l'aurore,

*Qui son front de honte colore,
Où est peinte la chasteté.*

*Ainsi voit-on vn myrte tendre
Sur vn ieune laurier s'estendre,
Que pres de luy on a planté.
Tel est l'iuoir que lon dore :
Et la rose vermeille encore,
Iointe avec vn lis argenté.*

*Charles, quand tu prens Marguerite,
Digne loyer de ton merite,
Rare fleur, & perle de pris :
C'est proprement vne entreprise :
Car la belle, auant ceste prise,
De ses yeus t'auoit defia pris.*

*Si Paris eust veu ceste proye,
Helene n'eust iamais veu Troye :
Ilion fust en son entier.
Le bois dont on fait mille poupes,
Pour embarquer les Greques troupes
Ne fust pas sorti du chantier.*

*C'estoit vne chose ordonnée
Par la fatale destinée,
Qu'ils se deuoient l'un l'autre auoir.
Le pareil a pris sa pareille.
Que point donc on ne s'esmerueille
Si tant de gens les viennent voir.*

*Les Amours, d'une aile legere,
Y volent avecques leur mere,
Armés de flesches & de feu.
A la suite de la deesse
Marche la gaillarde ieunesse,
Le plaisir, le ris, & le ieu.*

*Iunon, & les trois Graces nuës :
Les neuf Muses y sont venuës :*

*Et leur frere aus cheueus dorés.
Du grand Atlas l'eschine large
S'aperçoit bien qu'on la descharge,
Les cieus vuides sont demeurés.*

*Au mariage d'Harmonie,
N'estoit si noble compaignie,
Dans le iardin Idalien.
De la fille du vieil Neree,
Tant ne fut la nopce honoree,
Dessus le mont Theffalien.*

*A ceste feste, où tout abonde,
Vient la Paix, nourrice du monde,
Discorde ne s'y trouue point.
La pomme d'or point on n'y iette,
Mais gardés vous de la sagette
Du petit Dieu qui le cœur poingt.*

*Du berger l'estoille brunette,
Benigne & feconde planette,
A tiré son chef de la mer.
Son œil, qui d'enhault nous regarde,
Droit sur Lyon ses rayons darde,
Pour d'Hymen la torche allumer.*

*Venés, oiseaus de bon presage,
Ratifiés ce mariage :
Bien-heurés ce commencement.
Le vol dextre, & le chant du Cygne,
Luy sont augure & certain signe
De tout aise & contentement.*

*Arriere, dueil & fascherie :
Il faut maintenant que tout rie :
Les hommes, la terre, & le temps.
Feurier, plein de neige & de glace,
Vn iour ou deus quitte ta place
Au mois le plus gay du Printemps.*

*Voici le bal : qu'on face bruire
Mainte viole, & mainte lyre,
Dont Echo redouble les sons.
Faunes, & Nymphes Lyonnoises,
Oyans de loin si douces noïses,
Danferont ensemble aus chansons.*

*La Sосne, à l'eau dormante & coye,
S'esueille au bruit de ceste ioye :
Le Rosne plus fier que deuant,
Qui mesle son onde avec elle,
S'en va conter ceste nouvelle
Aus Dieus de la mer de Leuant.*

*Deus grandes maisons allies,
De ce nœud chastement liees,
Ne seront qu'une desormais :
Où logeront deus colombelles,
Voire mignardes Tourterelles,
Qui d'amour ne changent iamais.*

*Comme la vigne l'orme embrace :
Comme le lierre se lace
Au tronc d'un cheine, & aus rameaus :
Ainsi est ceste couple estrainte
D'une amitié plus ferme & sainte
Que n'est celle de deus iumeaus.*

*Comme es fournaïses de Candie
La Pyralide au feu prend vie,
Et dehors elle ne veit pas.
Ainsi l'ardeur qui les enflame,
Les entretient en une flame
Qui durera iusqu'au trespas.*

*Allés, amans, en vostre couche,
Ioués au pair & à la couche :
Reposés-vous en trauaillant.
Souffrés une agreable peine*

*En ce trauail, où pert l'haleine
Et est vaincu le plus vaillant.*

*Au beau Verger de Cytherée,
Cueillés la fleur tant désirée,
Dont bientoſt on voye le fruit.
Allés, & vous tenés de rire
Quand au partir vous orrés dire,
Adieu, bon ſoir, & bonne nuit.*

*Chascun de vous à ce coup penſe
De iouïr de la recompense
De ſon Amour, & de ſa foy :
Et vous face Hymen grace telle,
Que rendiés la race immortelle
De Mandelot & Ville-Roy.*

VILLANELLE.

*Qui en ſa fantaſie
Loge la ialouſie,
Bien toſt cocu ſera
Et ne ſ'en ſauuera.*

*Qu'on mette en vne cage
Ceſt oiseau ſans plumage.
Bien toſt cocu ſera,
Et ne ſ'en ſauuera.*

*A contempler ſa mine,
Qu'une coeſſe embeguine,
Bien toſt cocu ſera,
Et ne ſ'en ſauuera.*

*Son regard ſe rapporte
Au Tor qui cornes porte,
Bien toſt cornu ſera
Et ne ſ'en ſauuera.*

*Son front, qui bien retire
A vn cornu satyre,
Bien tost cornu sera
Et ne s'en sauuera.*

Au Roy Henry III. enuers qui il fut calomnié
pour quelques vers traduits du VI.
de l'Æneïde de Virgile.

*Ma Muse n'est point ennemie
De la nouuelle Academie,
Ni ne veult desplaire à son Roi.
Je sçai combien on doit au Prince :
Et le bec malin qui me pince
Lui porte moins d'honneur que moi.
J'ai escrit que c'est chose vaine
Du discours de raison humaine,
Où vertu s'endort quelquefois.
Si j'ay failli, iugés-en, Sire,
Qui sçauuez mieus faire que dire,
Comme ont appris les plus grands Rois.
Mais si cela seulement pique
Quelque petit Academique,
Laiſſés aller les combatans.
Qui me voudra liurer bataille,
Que hardiment sa plume il taille :
Vous en aurés du passetemps.*

Consolation de Passerat desrobé.

*Passerat, que ne fais-tu
De necessité vertu?
Où est la philosophie,*

*Qui les esprits fortifie ?
Ne sois point tant esperdu.
Et bien, c'est argent perdu :
Pour comble de ton dommage,
Veus-tu perdre le courage ?
Es-tu seul en ces malheurs
Ruiné par les voleurs ?
Tout ce qui le cœur te ronge
Ce n'est que l'ombre d'un songe,
Que la fortune aus humains
Depart d'inegales mains :
Puis leur oste, & le retire,
Selon qu'elle se veult rire.
Il te reste, Dieu merci,
Et ancre & papier aussi :
Il te reste quelque liure,
C'est encor moyen de viure.
Cesse de te tourmenter,
Et va des vers presenter
A Monsieur de Bell'assise.
Si ta Muse il fauorise,
Comme il a acoustumé
Tu seras tost remplumé.
Va donc, & te recommande
De par la neufuzine bande,
Le priant d'affection
Qu'il pense à ta pension.*

ODE

Sur l'entrée du mesme Roy à Ferrare.

*Dele, qui au plaisir du vent
Flotoit en mer auparauant,*

*Demeura ferme & assurée
Quand Latone vint en ce lieu,
Et qu'on y veit maistre le dieu
Qui porte la lyre dorée.*

*A ceste Isle tu ressemblois,
Ferrare, alors que tu tremblois,
D'horrible secousse estonnée :
D'autant que les vents animés,
Pour estre sous toy enfermés,
T'auoient à demi ruinée.*

*Mais puis qu'un Phæbus te vient voir,
Qui ne cede à l'autre en pouuoir,
Ou à la paix ou à la guerre,
Ne crain plus aucun tremblement :
Car il a tout commandement,
Et sur la mer & sur la terre.*

DIALOGVE D'AMOUR,

par Quatrains.

1.

*Je ne sçay si l'amour, dont estiés de moitié,
Demeure en son entier, & tousiours continue :
Mais quand ie sens en moy croistre ceste amitié,
Je crains qu'en vostre endroit elle ne diminue.*

2.

*Comme on voit deus taureaus au labeur accouplés,
Dont l'un est plus tardif à tirer en la plaine :
Ainsi par trop d'ardeur mes trauaus redoublés,
De sous un mesme ioug. allegent vostre peine.*

3.

*Je suis comme celui qui, pour aller de nuit,
Porte vn flambeau luisant, & à vn autre esclaire.
Moins il a de clarté quand plus le flambeau luit,
Et à son compagnon la voye en est plus claire.*

4.

*Je pensois qu'en Amour, ainsi qu'en vn camp clos,
On partist le Soleil, mais suis-ie point deceuë?
Car tant moins en aués, quand luy tournés le dos,
Tant plus il m'esblouit, & me trouble la veuë.*

5.

*Mon feu ne s'amortit, moindre n'est ma douleur,
Par vne jaloufie entre nous suruenüe.
Ains i'en suis plus espris d'amoureuse chaleur,
Comme qui boit l'eau froide en fièvre continuë.*

6.

*Si Amour est oiseau, plein de legereté,
Que fait-il en mon cœur, sans sortir de sa cage?
Gardés qu'il ne se monstre en moy siarresté,
Pour se monstrier en vous de nature volage.*

7.

*Toujours puisse entre nous telle noise durer.
Et toujours entre nous s'augmente ceste enuie.
Plus vous voudrés souffrir, & moi plus endurer,
Plus sentirons tous deus les plaisirs de la vie.*

8.

Ce debat est tefmoin de noſtre loyauté :
Et allume en noſtre ame vne flamme plus forte.
Viuons donc en amour comme en ſociété.
Où celuy prent le plus qui le plus y apporte.

SONET.

Nymphes filles du Ciel, Roincs de ceſte prée,
De ces tertres gemenus, & de ces ſaules verds ;
Qui dancés les pieds nuds, & les flancs deſcouuers,
La nuit, ſur voſtre riuē en cent lieux diſprée.
Si mon humble chanſon quelquefois vous recrée
Me plaignant de l'Amour, Tyran de l'Vniuers,
Et ſi i'ay façonné la plus part de mes vers
Pour ennoblir le cours de votre onde ſacrée.
Si i'ay vos froides eaus eſchauffé de mes pleurs,
Y reſpandant ſouuent du vin dous, & des fleurs,
Accordez ma priere, ó Nâïades diuines,
Quand ma Nympe viendra de Paris à Hercueil,
Vueillés en ma faueur luy faire vn doux acueil,
Et luy monſtrez qu'elle eſt l'honneur des Catherines.

SONET.

Le grand Mæonien de ſa muſe diuine
N'a pu ſi haultement ſon Achille entonner
Que les Grecs anciens n'ayent ouy tonner
Auſſi hault que les ſiens les poèmes d'Erine.

*Par cinq diuerſes fois la lyre de Corine
 Fit rougir la Thebaine, appriſe à mieus ſonner ;
 Mais l'une & l'autre encor ne ſçauoient fredonner
 De doigts plus delicats que noſtre Catherine.
 Memoire ayant ouy de ta vois la douceur
 Te contoit, ô Sapphon, pour la dixieſme ſœur,
 T'aduoüant (ce dit-on) deſcendre de ſa race.
 Ainſi Venus qui vit Catherine baler,
 Chanter, pincer le luth, & ſi docte à parler,
 Demanda d'où venoit ceſte quatrieſme grace.*

SONET

Du mois d'Avril.

*Des mutins Aquilons les eſquadrons legers
 Ores ne volent plus par la carriere vuide :
 Ores les dous Zephyrs, ores l'air plus liquide
 Rappelent par deçà les oiſeaux paſſagers.
 Or l'auare marchant, oubliant les dangers
 Dont naguere il ſortit, laſche à ſa nef la bride,
 Hardy ſ'abandonnant à la campagne humide,
 Pour aller ſ'enrichir és païs eſtrangers.
 Mere des deux Amours, ô Reine Cytherée,
 Puisqu'en ceſte ſaiſon, de ton nom honorée,
 Tu fais cheoir la fureur du Ciel & de la mer :
 Appaiſe auſſi, Deeſſe, appaiſe la tempeſte
 Que ie ſens nuit & iour forcener en ma teſte,
 Pour en vn trop haut lieu trop hardiment aimer.*

SONET

Sur vn Moineau.

*Heureux petit Moineau, qui d'un bec irrité
Pincés les doigts rofins de ma douce cruelle :
Puffe-ie ainfi que toy me ioüer avec elle,
Sentant en mes mal-heurs quelque felicité?
Tu voles ça & là en pleine liberté,
Et puis qu'and il te plaift pliant l'une & l'autre aille,
Tu te viens reposer fur le chef de la belle,
T'empeftrant au fil d'or ou ie fuis enreté.
Pour eftancher ta foif, repu de quelque mouche
Tu fuçottes le miel de fa vermeille bouche.
Ha moineau que ie fuis fur ton aife enuieux !
Quand de ton bec crochu la piquant tu la baifes,
L'aimeroiy mieus sentir le moindre de tes aifes
Que boire du Nectâr à la table des dieus.*

SONET

D'une hofteffe.

*Celui qui n'a pas veu comment la mer Ægée
Heurtant contre fa riue escume en fa fureur :
Comment le foudre craque, esclatant son horreur,
Sur quelque groffe tour dont la terre eft chargée :
Qui n'a pas veu comment la lyonne outragée
D'un rugir gemiffant fe fend prefque le cueur ;
Et ce qu'oît le chaffeur à demi mort de pœur
Laiſſant fur l'autre bord la Tigrefſe enragée :
Vienne en noſtre logis, il entendrà fouuent*

*Les muglements des bœufs, & l'orage des vents :
 Les marteaux, & canons : le foudre & la tempeste :
 Bref il orra l'enfer : & ce qu'on peut nommer
 D'impetueux au ciel, en la terre, en la mer.
 Nostre hostesse, Ronsard, seule a tout en sa teste.*

SONET

Sur la rare beauté des femmes
 d'une certaine ville.

*D'où vient cela que les Cieux despités
 Noyent ces champs d'une eternelle pluye?
 Veux que souuent l'air à l'entour s'effuye,
 Plus dous riant aus prochaines cités?
 Du sang d'Atlas les sept feus irrités
 Ou Orion, ou bien le porte buie
 Versent-ils point ceste eau qui nous ennuye,
 Nous bannissants de printemps & d'estés?
 Non, Bellenger, c'est une autre raison
 Pourquoi Phæbus presque en toute saison
 Iette à regret dessus Bourges ses flames.
 Car (si ie puis assés bien rencontrer)
 C'est qu'il desdaigne en ce lieu se monstrier
 En y voyant si peu de belles dames.*

SONET

A la Lune.

*O bel œil de la nuit ; o la fille argentée,
 Et la sœur du Soleil & la mere des mois :*

*O Princeſſe des monts, des fleuves, & des bois
 Dont la triple puiſſance en tous lieux eſt vantée.
 Puisque tu es, Deſſe, au plus bas Ciel montée,
 D'où les piteus regrets des amants tu reçois;
 Di, Lune au front cornu, as tu veu quelquefois
 Vne ame qui d'Amour fuſt ſi fort tourmentée?
 Si doncques ma douleur vient ton cœur eſmouvoir,
 Tu me peux ſecourir; ayant en ton pouuoir
 Des ſonges emplumez la bande charmerreſſe.
 Choifi l'un d'entre tous qui les maus d'un amant
 Sache mieus contrefaire, & l'enuoye en dormant
 Représenter ma peine à ma fiere maiſtreſſe.*

SONET.

*Amour qui voloitoit auprès du Roy des dieux
 Deſroba le tonnerre à ſon aigle endormie,
 Puis guignant icy bas la beauté de m'amie
 Pour luy donner en garde il l'apporta des cieus.
 Il l'auoit ia caché dans l'aſtre de ſes yeus,
 Où, ſot, i'alloy chercher ma liberté rauie :
 Quand un eſclair ſortit, qui m'emporta la vie,
 Et ſecha tout l'eſpoir de iamais auoir mieus.
 Me voyant en ce point, vous demandés, Madame,
 Comment mon cœur peut viure en vne telle flame,
 Sans que depuis quatre ans ſecours luy ſoit donné.
 Et ne ſçauéz-vous pas qu'Amour poiſon l'on nomme
 Et qu'au milieu du feu la chaleur ne conſomme,
 Tant ardente ſoit-elle, un cœur empoisonné?*

SONET.

*Ne me reproche plus, comme quelque grand crime,
 Que j'ay trop contre Amour le courage abbatu :
 Ainsi l'eut ce grand Dieu, qui auoit combatu
 Les Geans accablés sous Ætne & Inarime.
 Ne fay point, ie te pri', si fort du magnanime :
 Ne me blasme point tant pour louer ta vertu,
 S'il te vient assaillir, di moy, que feras-tu,
 Avec tous tes bastons, & toute ton escrime?
 Braue, tu ne scaurois, tant soit peu resister
 A l'effort de l'Amour, donteur de Iuppiter,
 Secouru seulement de tes forces mortelles.
 Tu penses (ô fuyard) des pieds faire vn boucler ;
 Ne sçais-tu que les vents, le tonnerre, & l'escler,
 Ne sont à beaucoup près si legers que ses ailles?*

SONET

Pour responce a celuy d'Alphonse d'Elbene.

*Ne cherche ton bon sens és yeus de ta maistresse,
 Es leures, & au sein, qui tes os vont bruslant,
 Ny en son dous parler : car l'archerot volant
 Plus attize son feu quand plus on le caresse.
 Pour trouuer leur remede à ce mal qui t'opresse,
 Brides si tu le peux l'Hippogriphe d'Atlant :
 Ainsi deuoit iadis la vertu de Roland,
 Non Astolphe en son lieu, prendre au ciel son adresse.
 Qu'aten-tu dauantage? affranchi ta raison
 Qui toute se consume en l'auare prison
 D'une femme sans foy, & moins belle que fine.*

*Pren l'anneau de Melisse, & prompt à desloger
Retourne à Logistille, ainsi que fit Roger
Deliure du pouuoir de la sorciere Alcine.*

SONET.

*En voyant vostre enfant honoré par les dieux
De la mesme beauté, cause de mon martyre,
Quasi pour m'appaiser, ores se prendre à rire,
Ores me caresser du serein de ses yeus.
Sot, alors ie pensoy que ce ris gracieus
Amenderoit mon mal; toutefois il empire :
Car plus voyant l'ouurage, encor plus ie desire
Ceste ouuriere excellente en qui gist tout mon mieus.
Ainsi iadis Amour, despoüllé de sa face,
Vestit de son neuu le visage & la grace
Pour attizer le feu qui brusleroit Didon.
Mais belle nous changeons le sexe & personnage :
Vous estes le Troyen, moy celle de Carthage
Que vous laissés en proye au feu de Cupidon.*

SONET.

Response à vn autre sonet de Desportes
qui se commence, Je veux me rendre hermite.

*Vous voulés estre hermite, hermite allés vous rendre,
Cachés vous dans les bois pour fuir Cupidon :
Et pour monstrier qu'en vous est estzint son brandon,
Habillés-vous de gris : c'est la couleur de cendre.
Viues de patience, herbe fort dure à prendre :
Vostre espoir mensonger soit changé en bourdon :*

*Le desdain du refus à requerir pardon
 D'auoir plus souhaité que ne deuies attendre.
 Mais surtout que l'Amour en ce lieu ne soit peint :
 Pour guerir du chaut mal c'est vn dangereux saint.
 S'il rallume vne fois vos flammes amorties,
 Ne pouuant endurer ceste tentation
 Vous sortirés du bois & de deuotion,
 Et ietterés bientoſt voſtre froc aus orties.*

SONET.

*Si la rigueur de la Parque importune
 Qui tout gouuerne, a voulu m'abbaiſſer ;
 Veux-tu, mon cœur, pour cela me laiſſer ?
 Auoir des biens, c'eſt choſe affés commune.
 Pille les bords de l'indique Neptune
 Qui veut ſans fin des threſors amaffer :
 Je ne veus point outre la mer paſſer :
 Le Ciel me voit content de ma fortune.
 Riche eſt celui qui en ſa pauureté
 Veille ſans crainte, & dort en ſeureté,
 Faiſant la Cour aus neuf ſœurs immortelles :
 Mais ſeulement qu'auueques moy tu ſois,
 Plus grand ſeray qu'un Roy des Eſcoſſois
 Que ſes ſuiets ont faiçt voler ſans aiſles.*

SONET

Contre vn Mirouër.

*De quel deſpit eſt mon ame faiſie
 Quand ie regarde vn mirouër radieus*

*Jouïr du bien qui n'appartient qu'aus dieus :
 Bien plus exquis que n'est leur ambrosie.
 Je ne sçaurois, pour tout l'or de l'Asie,
 Plus endurer ce riuai glorieus,
 Sur qui Madame a si souvent les yeus
 Que ie n'en brusle au feu de ialousie.
 Qu'atten-ie donc, colere, à le casser?
 Veu qu'elle peut d'un mirouer se passer
 Prenant mon cœur pour le mettre en sa place.
 Mieux qu'en acier ou qu'en crystal luyfant
 Dedans mon cœur madame ira lisant
 Empraint au vif tout l'honneur de sa face.*

SONET.

*Si Phæbus auoit veu la dame de mon cœur
 Monstrer sa belle taille au milieu de la presse
 Des Nymphes de Paris, ainsi qu'une deesse,
 Il la viendroit baiser pour Diane sa sœur.
 Tout tel est son maintien, & tout tel est l'honneur
 Que porte sur le front la vierge chasseresse :
 Tout tel est son esprit, ennemi de paresse,
 Où le ciel garde enclos ce qu'il a de bon-heur.
 Pourtant si de son teint Madame est claire-brune,
 Claire-brune est aussi la face de la Lune,
 Que le vent quelquefois colore de vermeil.
 Elle a pour son mignon le berger de Latmie :
 O qu'heureus ie serois au gyron de m'amie
 En dormant comme luy d'un eternal sommeil!*

SONET.

Veus-tu sçauoir, Belleau, si ie suis en santé :
Si ie ioue en Berry, ou bien si i'esludie :
Si quelque zigre soucy, & quelque maladie,
En ce pays mal-sain ne m'a point tourmenté ?
J'ay autre-fois, gaillard, leu, escrit, & chanté,
(Bourges m'en soit tesmoing) mais ne sçai quelle enuie
Que me portoit amour a changé ceste vie,
A pillé ma raison, & mes sens enchanté.
Si ce n'est doncques rien ce que la mort on nomme
Qu'une griefue douleur qu'on voit sentir à l'homme
Alors que son esprit se separe du corps ;
Et si cela m'aduint à l'heure qu'à madame
Disant vn triste adieu ie luy laissai mon ame,
Pleure ton Passerat qui gist entre les morts.

SONET.

Quand le Dieu Clarien faiët ses cheuzus marcher
Sur le dos du lyon, premier honneur d'Hercule :
Nous souhaitons alors que son char qui nous bruste
Plus esloigné de nous se tourne vers l'Archer.
D'Autonne, pour la peste, on ne veut approcher :
On voudroit en hyuer sentir la Canicule :
De toute autre saison nostre desir recule
Sinon que du Printemps, fils de l'An le plus cher.
Mais en ce beau printemps, Royaume de Zephyre,
Que la terre, le Ciel, la mer porte nauire,
Rendent, chascun chez soy, leurs animaux contents :
Pourquoy sens-ie l'Autonne ? Et qui fait que i'endure

*La chaleur de l'Esté? de l'hyuer la froidure?
Et seul en l'vniuers ie ne sens le printemps?*

SONET

D'un bouquet de Violettes de Mars.

*Ie me resioiſſois de ce bouquet receu,
Comme d'une faueur de ma chere maiſtreſſe :
Mais gueres n'a duré ceſte mienne lieſſe,
Et me ſuis toſt après du contraire apperceu.
Tout l'eſpoir que j'auois de mon bon-heur conceu
S'eſt changé en ſoucy, qu'Amour au cœur me laiſſe :
Plus ie voy ce bouquet, plus accroiſt ma triſteſſe :
Moy-meſmes ie me ſuis de mon plaiſir deceu.
Croyés doncques, Amans, pour choſe veritable,
Ce que l'antiquité n'a conté que pour fable,
Que Mars fut quelquefois engendré d'une fleur :
Car depuis qu'en ma main ces fleurs de Mars ie porte,
Amour faiçt naiſtre en moy vne guerre ſi forte
Que ie ne ſens iamais pais ni trefue en mon cuer.*

SONET.

*Qui de ſes propres mains a eſtranglé ſon pere :
Qui a meurtry ſa mere, & a tué ſa ſœur :
Qui comme les Titans aus Aſtres a faiçt pœur :
Et qui a faiçt manger ſes neueus à ſon frere :
Qui ſon plus grand amy, au temps de ſa miſere,
A vendu pour argent, ou liuré par faueur :
Qui cruel a fiché ſa dague dans le cuer
De ſon hoſte ancien, ſans ouyr ſa priere :*

Qui a rompu l'humaine & la diuine loy :
 Qui a trahi sa foy, son pays & son Roy :
 Et allumé les feus de la guerre ciuile :
 Quiconque est celuy-là, s'il veut que ses pechés
 Ne luy soient à la fin deuant Dieu reprochés,
 Qu'il disne à Arthenay, & soupe à Angeruile.

SONET.

Le procès est vn Dieu : celuy qui le poursuit
 Par sa diuinité vit heureux comme vn Ange :
 Comme s'il fust sans corps, il ne boit ny ne mange :
 Ne pense qu'en son Dieu ny le iour ny la nuit.
 Il ne languit iamais : le sommeil ne luy nuit :
 Il n'est iamais lassé, & si (miracle estrange
 Il marche en contemplant, & d'actions ne change :
 Tousiours comme le ciel vn mesme train il suit.
 Puisque, donc, le procès si fort aus dieus ressemble,
 Amassons luy, Monsieur, tous leurs honneurs ensemble
 Qu'on luy bastisse vn temple, & qu'on dresse un autel.
 Qu'on l'adore humblement, & qu'on luy face hommage.
 Qu'on y perde du temps, qu'on souffre tout dommage :
 Je vous pri' seulement qu'il ne soit immortel.

SONET.

Si j'ay en vn seul point oublié mon deuoir,
 O que ie suis ingrat ! mais à tort on m'accuse,
 C'est l'auueugle Tyran qui auueugle ma Muse,
 Et m'oste quant & quant d'escrire le pouuoir.
 Esloigné de mon bien, quel blasme puis-ie auoir
 De demeurer muet ? veu que l'ennuy refuse

*L'entrée aus doctes eaus du cheual de Meduse,
 Où les doctes esprits vont puiser leur sçauoir.
 Quand la Lune s'oppose aus rayons de son frere,
 On craint pour tout iams de perdre la lumiere,
 Qui soudain toutefois comme deuant reluit.
 Moy donc dont le malheur à mon Soleil s'oppose,
 Desiz deux ans entiers, espere-ie autre chose
 Qu'à ma Muse auueuglée vne eternelle nuit?*

SONET

De l'equipage d'Amour.

*Selon mon iugement celuy le pris emporte
 Sur tous les peintres Grecs, & les peintres Romains,
 Qui voulant peindre Amour de feux arma ses mains,
 D'un arc chargea son dos où des ailles il porte.
 D'age il semble vn enfant, mais tant sa dextre est forte,
 Tant son arc est puissant, & ses traicts inhumains,
 Que seul il a donté les dieus & les humains,
 Et qui s'attaque à luy rien que mal n'en rapporte.
 Je sens qu'il est enfant, n'ayant point de raison :
 Je sens aussi le feu qui brusle en trahison :
 Je sens le fer poinctu de ses flesches cruelles.
 Le peintre toutefois faillit en vn seul poinct ;
 Car puisque de mon cuer il ne s'enuole point
 Quel besoing estoit-il de luy donner des ailles?*

SONET

D'Amour sang-suë, contraire au precedent.

*Qui voudra le croire : ie n'en croi plus de telles :
 Amour n'est point enfant, veu qu'il vise si droict :*

Il n'est aueugle aussi, veu qu'en vn mesme endroiçt
 Il tire sans faillir ses sagettes mortelles.
 Encor moins est-ce vn Dieu : des guerres si cruelles
 Vn Dieu ne meneroit sans raison & sans droit ;
 Il ne part de mon cœur : qui peindre le voudroit
 Selon la verité, qu'il le fist veoir sans aïles.
 Puis qu'il vient s'appliquer soi-mesme à ma douleur
 Amoindrissant ma force, effaçant ma couleur
 Puisqu'il vit de mon sang, encor qu'il ne me tue,
 Je sçai que c'est qu'amour : puisqu'il me traite ainsi,
 Il n'est aueugle, enfant, oiseau, ni Dieu aussi :
 J'oserois assurer que c'est vne sang-süe.

SONET.

Quelle est ceste influence ? & de quelles planettes
 Descend ce changement, cause de tant de maus ?
 Peut bien souffrir Cerés emmener les cheuaus
 Du labour à la guerre, & brusler les charrettes ?
 On ne voit par les champs qu'enseignes & cornettes :
 En la ville on ne voit que brebis & pourceaus :
 En la ville on n'oit plus que vaches & taureaus :
 On n'oit plus par les champs que tambours & trompettes.
 De la ville s'en vont trafiques & marchants :
 En la ville s'en vient le bonhomme des champs,
 Emportant à son col sa charruë inutile :
 Que le ciel faict d'horreur sur la France pleuuoir !
 Delbene, en nostre temps eussions nous pensé voir
 La ville dans les champs, & les champs dans la ville ?

SONET

De quelques financiers executez.

*Ceste fille d'un œuf, la belle Tyndaride
 Causa la mort certaine à tous ses amoureux :
 Et aussi tous ceus-là se virent malheureux
 Qui du cheual Seian gouvernerent la bride.
 Le thresor renommé, mis dans le creus humide
 Du saint lac Tholosan, fut si mal-encontreus
 A ceus qui pour butin le partirent entr'eus
 Qu'on le peut bien nommer le thresor homicide.
 Qui voudra maintenant s'esloigner de bon-heur
 Et mettre en grand hazard sa vie & son honneur,
 Se face Thresorier : lors Helene il espouse :
 Sur le cheual Seian il commence à monter :
 Et croira pour certain, quand il fauldra conter,
 Qu'il aura manié l'or sacré de Thoulouse.*

SONET

D'un aduocat nommé le Roy, qui se rendit
 Chartreus par despit de sa Maistresse.

*Vn pauvre Roy, banni de plaisir & de ioye
 A par vn beau despit le siecle abandonné :
 Comme vn Taureau vaincu, de rage espoingonné,
 S'enfuit loing à l'escart, & ne veut qu'on le voye.
 Que t'en semble, Belleau, que veus-tu que i'en croye?
 Pour vn congé (peut estre heureusement donné)
 Deuoit-il deuenir moyne encapuchonné?
 Raffreschit-on ainsi vne chaleur de foye?*

*Il viuoit amoureux en tristesse & souci :
 Triste & melancholique ores il vit aussi :
 Ce Roy changeant d'habits n'a changé de martyre.
 Amour le mist en chartre : il s'est rendu Chartreus.
 N'entend il pas le per? n'est-ce vn fin amoureux?
 Ayant perdu la chair, au poisson se retire.*

SONET

Sur deux pais faictes au mois de Mars.

*Est-ce là donc ceste belle esperance
 Qu'en mon cerueau trop leger ie conceu,
 Lorsque deux fois en cinq ans i'apperceu
 L'ombre de pais se faire voir en France?
 P'imaginois vn repos d'assurance
 Apres avoir tant de trauaux receu :
 Or voire, hélas ! combien i'estois deceu,
 Car tout retourne à sa premiere essence.
 Le tabourin effourde nostre oreille,
 Nostre ail ne voit qu'un monde de soldarts :
 Vne trompette en sursault nous esueille,
 Le feu s'allume, & court de toutes parts :
 Mais ie suis sot quand ie m'en esmerueille,
 Ce sont, Belot, ce sont des pais de Mars.*

SONET.

*Que fais-tu tant, Pimpont, au pays de Bretagne?
 Tu nous as ia deux mois de vain espoir nourris :
 Prends-tu si grand plaisir loing de tes fauorits,
 Et pres de l'Ocean en qui l'Anglois se baigne?*

*Si ton œil se recree a voir ceste campagne,
 Mere des bons cheuaus, nous n'en sommes marris :
 Mais nous sommes ialous que tu priues Paris
 De la troupe des sœurs qui partout t'accompagne.
 Mande nous pour le moins si les fascheus propos,
 Tels qu'on tient pardeça, troublent point ton repos,
 Quand on veut discourir sur nos guerres ciuiles.
 Y dit-on que la guerre, ayant pillé les champs,
 Pour faire le semblable aus bourgeois & marchants,
 Sous le masque de Pais est entree en nos villes?*

SONET.

*Ne t'esmerueille point que si peu i'estudie
 Ou ès lois des Romains ou à faire des vers :
 Car tous nos beaux printemps sont changés en hyuers ;
 Et plus auant on va, plus croist la maladie.
 On a ioüé deux fois la mesme tragedie,
 A la tierce on verra secher les lauriers verts
 Du roc Parnassien : tout s'en va de trauers,
 L'on n'imite l'accord des peuples de Candie.
 Delbene, voy l'estat où la France on a mis
 Par la rage & discorde entre nous allumée :
 Naguere nous faisons vne guerre d'amis,
 Tesmoins en font les ieus de l'une & l'autre armée :
 Nous faisons maintenant vne pais d'ennemis :
 La guerre se desarme, & la pais est armée.*

SONET.

*O qu'heureus ie viuray si ie suis en mesnage!
 O que i'auray bon temps riant en liberté!*

Je feray d'un hyuer, s'il me plaist un Esté :
Qui loge chez un hôte il ne vit qu'en seruage.
Je discourois ainsi : mais ce brazue langage
Trop & trop vainement estoit en l'air ietté :
L'un y manque aussi tost que l'autre est acheté :
Qu'il y faut de fatras & de menu bagage?
A quoy pensoy-ie donc mesnager apprenti?
A l'humeur d'un valet ie suis assuietti,
A conter ses Items, & à y prendre garde.
Or outre tant de frais qui me viennent troubler,
Voicy venir encor, pour du tout m'acabler,
Fortifications, & sentinelle, & garde.

SONET

De la misere de plaider & d'aimer.

Eschappé des liens, où m'auoit arresté
Si longtemps en langueur une flamme amoureuse,
Sot, alors ie pensoy que quelque estoille heureuse
Meust remis en repos, & en ma liberté.
Je ne suis toutefois plus doucement traité
Par un nouveau procès, chose malencontreuse :
Et croy que de mon bien la fortune enuieuse
Ma pour un autre Enfer ce procès suscité.
O maux presque pareils! quiconqu' aura l'enuie
De genner son esprit, & bourreler sa vie;
De ne dormir iamais ny de nuict ny de iour :
De souffrir tout l'ennuy, & toute la misere
Qu'once Oreste sentit poursuiuy de Megere;
Qu'il plaide contre moy, ou qu'il face l'Amour.

SONET.

*Je n'ay receu de toy qu'une faueur petite
 De deux maigres baizers, chichement departis :
 L'un quand ie m'en allay, l'autre quand tu partis :
 Est-ce là tout le bien que tel Amour merite ?
 Mille soucis cuifans vont trainant à leur suite
 Ces vmbres de baizers, de tes léures sortis ;
 Et ralumants les feus desja presqu'amortis
 Me font chercher Amour lorsque plus ie l'euite.
 Par eus sont retombés en leur vieille prison
 Ma chere liberté, mes sens, & ma raison,
 Sans vice auoir commis, si t'aimer n'est vn vice.
 Là, cruelle, tu veus mon trespas auancer :
 Et quand ie seray mort, pour m'en recompenser,
 Ainsy qu'à domp Carlo me faire vn beau seruice.*

SONET.

*Dous sont les traits, Amour, que dessus nous tu iettes :
 Dous le bras assure qui dedans nos cueurs tire :
 Dous aussi le venin que boire ie desire :
 Dous le ioug de Venus liant nos amourettes.
 Sans cette doulce ardeur de tes flames secrettes
 Ma vie est vne mort, ma santé vn martyre :
 Toute ioye & plaisir loing de moy se retire,
 Quand ailleurs il te plaist descocher tes sagettes.
 Puisque mon ame donc se trouue langoureuse
 Si elle est sans souffrir vne flame amoureuse,
 Je veus tousiours aimer ; & que dessus ma lame
 Pour vn bel epitaphe on n'engraue autre chose*

*Que ces mots seulement : Celuy qui là repose,
Viuant tousiours aima, & aimant rendit l'ame.*

SONET.

*Ie sçay bien qu'icy bas rien ferme ne demeure :
Qu'il y a des estats vn fatal changement :
Que tout aura sz fin qui a commencement :
Et que tout ce qui naist il faut aussi qu'il meure.
Ie sçay que l'homme sage en fortune meilleure
Craint le mal-heur futur, qu'il porte doucement:
Ie sçay que du hault Ciel tout suit le mouuement
D'une egale constance; & inconstant ie pleure.
Ie veus viure & mourir en ma première foy :
Ie ne veus point changer ny de lois ny de Roy :
Nonobstant tout celz ie ne puis voir sans larmes
En moins de six estés le mal-heureus François,
Butin de l'estranger, pour la troiesme fois
Aiguïser contre foy son courage & ses armes.*

SONET.

*Tu sçais entretenir les Princes, & leurs Cours,
Par vn attique miel de ta douce eloquence.
I'ay trop peu au dedans, & moins en apparence,
Pour l'aureille d'un Roy emplir de mes discours.
Fortune, & ta vertu, t'appellent tous les iours
Aus charges & honneurs les plus beaux de la France :
Et ie n'ay d'y monter desir ny esperance,
En ce temps où la force & la rage ont leur cours.
Mais pource que ie vi sans qu'on me sache en vie,
Il semble qu'à mon heur tu portes quelque enuie,
DE MESMES, si i'ay bien recueilly tes propos.*

*Faison donc entre nous vne metamorphose :
Que ie sois toy, de rien ie seray grande chose ;
Et toy deuenant moy, tu seras en repos.*

SONET.

A Madame de Roissy.

*D'une si belle fille à bon terme acouchée,
Grâce en soit à Lucine, & son vouloir puissant
Dites pourquoy, Madame, allés vous languissant
Comme de son Ormeau la vignette arrachée ?
Seule sans vostre per, si vous estes faschée
Croyés-vous pas de luy, qu'encor qu'il soit absent
De sa loyale espouse, autant que vous il sent
Par deuoir le regret dont vous estes touchée ?
Renforcés-vous d'esperoir : cessés de vous troubler :
Tost reuiendra le iour qui vous doit rassembler :
Mettés bas cependant ceste plaint inutile
Sans ame estants tous deux, ie m'esbahi comment
Faire se peut qu'ayés du mal le sentiment :
Car vostre ame est aus champs, & la sienne en la ville.*

SONET.

*Que Paris est coquin ! tant plus on y demeure
Englué de plaisir, moins on en peut vuider :
Si faut-il desloger, va garçon, va brider :
Tire hors les cheuaus, parton à la bonne heure.
Iuppiter nous vient voir de sa face meilleure :
Phæbus qui nous cherit s'en va l'air desfrider ;
Mercure nous attend, ioyeus de nous guider :
Qu'on dise adieu, qu'on monte, & que point on ne pleure.*

*Et n'est-ce pas grand cas qu'on ne s'en peut tenir ?
 Damoiselles cessés, c'est pour tost reuenir :
 Nous ne serons long temps courtisans & gendarmes :
 Contrechangés ces pleurs à vn ris gracieus :
 Voyés, ce bon visage a esclarcy les cieus.
 Qui s'estoient ia troublés, comme esmeus de vos larmes.*

SONET.

A madamoiselle de l'Espine.

*Le mois qui est sacré au nom du Dieu de Thrace,
 De ses premieres fleurs priuant les amoureux,
 Contre son naturel estoit si froidureus
 Qu'on pensoit que Ianuier se fust mis en sa place.
 Vous vous monstrés aus champs ; voicy fondre la glace :
 Voicy tomber des vents l'orage furieus :
 Voicy luire Apollon : voicy rire les Cieus.
 Mais dites-moy pourquoy ont-ils changé de face ?
 Seroit-ce point que Mars sur la fin de son temps
 Auroit conceu le feu le plus chault du printemps,
 OEillant icy bas vostre beauté diuine ?
 Ou que le mois de May, craignant d'estre tancé
 Comme trop paresseux, se seroit auancé
 Aussitost qu'il a veu aus champs flourir l'Espine ?*

SONET.

*Ce sage Tarentin, ce grand Pythagorique,
 Qui sans partir de terre aus astres a monté ;
 A connu leur puissance, & leur nombre a conté,
 Et les flots de la mer, & le sable Libyque.*

*Avec tous les secrets de sa mathématique
 En vn point toutefois se trouua surmonté ;
 Quand il ne put sçauoir des dieux la volonté
 Sur sa future mort dedans l'onde Illyrique.
 Moins sçauant philosophe & plus docte amoureux,
 J'ay preueu dès longtemps mon destin mal-heureux.
 C'est que ie doy mourir & par eau & par flame.
 Or est venu ce iour que doublement ie meurs,
 Car ie brusle en souspirs, & me noye en mes pleurs,
 Pour auoir trop aimé les beaux yeus d'une dame.*

SONET.

*Voicy les iours deuots, où la pais adoree
 Se doit chercher au temple en ieusne & oraison :
 Haine & inimitié, enuie & trahison
 Maintenant ne doit estre en nos cueurs demeurée.
 Ore on met en oubly toute iniure endurée :
 De soy-mesme vn chacun se range à la raison
 Et neantmoins la pais faicte en ceste saison
 A esté par deux fois de bien peu de durée.
 Mais estoit-ce la pais ? la pais eust elle esté
 Si pleine d'inconstance, & de legereté ?
 Ce n'estoit pas la pais, c'estoit Amour luy-mesme.
 Quand nous pensions tenir cest Archerot aisé
 Ie ne m'esbahis pas s'il s'en est enuolé,
 Veu qu'on ne peust iouir des Amours de Carefme.*

SONET

Sur le mesme sujet.

*Les champs seront bien tost tapisés de verdure :
 La la Bize faict place à Zephyr qui la suit :*

Le iour qui va croissant faiçt décroistre la nuit :
 Les troupeaus hors du toict vont chercher leur pasture :
 Voicy le renouueau, fils aîné de nature ;
 Le soleil se raproche, & moins blafart nous luit :
 Chacun est plus gaillard, mesmement pour le bruit
 Que la guerre s'enfuit avecques la froidure.
 Toutefois pour cela ie ne puis m'effiour,
 Bien que le nom de pais soit plaisant à ouyr,
 Quand i'oy tant discourir sur ceste pais troisieme.
 J'ay connu ses deux sœurs : ie ne m'ose asseurer
 Estant faite en ce temps qu'elle puisse durer :
 Trop maigres sont les pais que l'ont faiçt en caresme.

SONET

Sur le mesme sujet.

Quand nostre nef froissée en ce troisieme orage
 Au fond de l'Ocean s'en alloit abismer,
 L'Estaille des iumeaus qui commande à la mer
 De son beau feu doré l'a conduite au riuage.
 Ne nous embarquons plus pour faire vn tel voyage :
 Ne voyons que du bord la marine escumer :
 Heureux & sot aussi on doit celui nommer
 Qui a pu eschapper par trois fois du naufrage.
 C'est or' que le François ne sera plus moqué
 Par vne pais fourrée au visage masqué,
 Sans voile ny sans masque elle sera connuë.
 J'ay de quoy le prouuer : car si Mars enragé
 Plus rien ne trouue en France, ayant tout saccagé,
 Il faut bien qu'il y laisse vne pais toute nuë.

SONET.

*Roffignol Roy des bois, vous Tourtre folitaire,
 Linotes, & Tarins, & vous Chardonnerets :
 Gentils muficiens des champs & des forefts,
 Qui vous plaingnès du mal dont ie ne me puis taire.
 Donnés commun fecours à vn commun affaire :
 Plus heureux i'en feray, plus heureux vous ferés.
 Ainfi les trefbufchets, les gluaus, & les rets
 Des traiftres oifeleurs ne vous puiſſent mal faire.
 Je vous pri' mes mignons, & vous coniuire tous,
 Si vous reconnoiſſés vn oiſeau entre vous
 Que lon appelle Amour, (c'eſt luy qui nous affole :)
 Des ongles & du bec, dont vous eſtes armés,
 Bourrés-le moi ſi bien, & ſi bien le plumés,
 Que iamais le cruel en nos cueurs ne reuole.*

SONET.

Vifion des trois Marguerites.

*Au milieu d'un beau pré ie vei trois belles fleurs ;
 D'un hault nom de Princeſſe eſtoit chaſcune eſcrite ;
 Soubz trois liſz argentés croiſſoient ces fleurs d'eſlite,
 Que l'Aurore ſoingneufe arrouſoit de ſes pleurs.
 Je vei pour les cueillir venir trois grands ſeigneurs,
 Dont vn Roy emporta la grande Marguerite :
 Vn grand Duc la moyenne ; & la fleur plus petite
 Fut priſe auſſi d'un Roy, pour la planter ailleurs.
 Auſſitoſt que ce pré fut priué de ſa grace,
 Je luy vei de regret iaunir ſa verde face :*

*Je vei flectir les liz; mal-heur pour les bergers.
 Depuis que ces trois fleurs d'eus se sont departies,
 Rien ne croist en ce pré que chardons & qu'orties,
 Et tousiours est foulé des troupeaus estrangers.*

SONET

D'un baïser pris en pleurant.

*Ma maïstresse en pleurant sembloit si desolée
 Qu'elle eust faict de pitié souspirer vn rocher :
 Je m'aduenturai lors de ma bouche approcher,
 Pour succer de ses yeux ceste humeur emperlée.
 Ce n'estoit à mon goust qu'eau de sucre gelée,
 (Au moins ie le disois) pour ma soif estancher;
 Mais, ô sot que i'estoy! ie n'y deuoï toucher,
 Me voulant rafreschir i'ay mon ame bruslée.
 Ma maïstresse, à mon dam vous m'aués faict scauoir
 Combien sur la nature Amour a de pouuoir,
 Veu que pour mon martyre il change l'eau en flamme.
 Or pleurez vostre saoul : ie ne veus plus baïser
 Les yeus qui m'ont trahi pensant les appaïser;
 C'est vn trop aspre feu que des pleurs d'une femme.*

SONET.

*Tu ressembles, Soreau, à ce harpeur de Thrace
 Après qu'il eut perdu comme toy ses Amours;
 Ne pensant qu'à sa femme il la pleuroit tousiours.
 Tousiours on voit rouler des larmes sur ta face.
 Les rochers & les bois alloient suiuians sa trace :
 Des fleuues esbahis il arrestoit le cours,*

*Il faisoit sousspirer les lyons & les ours ;
 Et rien est-il si grand que ta douleur ne face ?
 Quand vn serpent mordit Euridice au talon,
 Le malheureus Orphé fut contraint de la suiure
 Pour voir le Roy des morts, & son portier felon.
 Mais de si long chemin, Soreau, tu es deliure :
 Car sans partir d'icy la lyre d'Apollon
 Ton espouse & toy-mesme à iamais faiçt reuiure.*

SONET

Sur vn May.

*Ce May que i'ay planté, belle pour qui i'endure,
 Et qui trop m'aués faiçt endurer sans raison,
 Quelque chose a de vous : ie fay comparaison
 De vostre beauté ieune à sa belle verdure.
 Le chesne est vn dur arbre, & vous estes bien dure :
 Vous n'estes moins que bois sourde à mon oraison :
 Le May sert de parer l'amoureuse saison :
 Aussi faiçt le ieune âge, âge qui si peu dure.
 Si tost que de ce May l'honneur sera seché,
 Pour le ietter au feu il sera detranché :
 Vous pouuez de cecy vostre aduenture apprendre.
 Si ieune vous n'aimés, Amour, pour vous punir,
 Lors que vous sentirés la vieillesse venir,
 De regret & de dueil vous doibt tourner en cendre.*

SONET

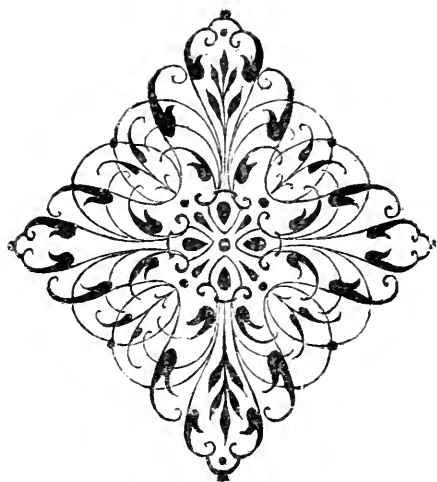
Sur le mesme sujet.

*Heureus les corps humains qui ont changé leur estre
 En racine, & en tronc, & en branches aussi,*

*Pour honorer Amour en ce beau mois icy :
Ce n'estoit pas mourir, c'estoit trop mieus renaistre.
Je voudroy que le Ciel vn arbre m'eust faict estre,
Non pour perdre estant May sentiment & souci :
Mais afin que madame vn iour me vist ainsi,
Je la verrois souuent lié à sa fenestre.
Escoutans ce souhait, vous me dirés, Amis,
Quand sec ie deuiendrois qu'au feu ie serois mis :
C'est tout vn, ie le veus, & ne crain ceste flame :
Plus cruel est le feu qui me brusle en verdure.
O trois fois, voire fix, heureuse mon ardeur,
Si en me consumant elle eschauffoit madame!*

FIN DU TOME PREMIER.







NOTES

DU TOME PREMIER.

Page 1, ligne 2. — Sully, le fameux ministre et ami de Henri IV, est trop connu pour qu'il soit nécessaire de lui consacrer une longue note. Il naquit à Rosny en 1560 et mourut à Villebon en 1641. Il est enterré à Nogent-le-Rotrou avec Marie de Cochefilet, sa seconde femme, sous un magnifique mausolée, dans une chapelle de l'église, qui a été murée pour le recevoir, et à laquelle on accède par le dehors.

Page 2, dernière ligne. — Rougevalet (Jean de), neveu de Passerat, éditeur de ses œuvres latines et françaises. Le sonnet de la page 3 est évidemment de lui.

Page 5, ligne 3. — Le roy : Henri III.

Page 6, vers 17. — Le Prince Troyen, enlevé par l'aigle de Jupiter, est Ganymède.

Page 7, vers 8. — *Cerne* : cercle.

Page 7, vers 23. — *Chiens Bauls*, appelés aussi *chiens cerfs* et *chiens muets*; race de chiens courants originaires de Barbarie; doivent ce nom à une chienne appelée *Baude*, dont ils sont issus.

Page 7, vers 29. — Chiens célèbres, ayant appartenu à Charles IX et à Henri III.

Page 7, vers 33. — *Requerants* : acharnés à la poursuite du gibier.

Page 8, vers 2. — *Se forpayser* : s'éloigner du gîte.

Page 8, vers 13. — *Esverer* : enlever, sous la langue du chien, un petit nerf qu'on prenait pour un ver occasionnant la rage.

Page 9, vers 13. — *Forhu* : appel de cor pour rassembler les chiens.

Page 9, vers 22. — *Hurvari* ou *Hourvari* : ruse du lièvre.

Page 9, vers 24. — *Trouver et défaire la nuit* d'une bête : Découvrir son gîte et l'y surprendre.

Page 10, vers 1. — Le *grèle* est le son le plus haut de la trompe. Le *gros* est le son le plus bas.

Page 10, vers 30. — *Murte* ou *meurte*. Passerat écrit aussi *myrte*, comme on le fait aujourd'hui.

Page 15, vers 18. — *Faé* : ensorcelé.

Page 16, ligne 15. — Marguerite de Valois, qui épousa Henri IV, en 1572 : la reine Margot.

Page 18, vers 22. — *Se forpayse* : s'éloigne du gîte.

Page 21, ligne 7. — Adonis. Voyez les *Métamorphoses* d'Ovide, l. X.

Page 22, vers 8. — *Mangeures* : pâture des sangliers. *Boutis* : le terrain où ils ont fouillé.

Page 25, ligne 16. — Gabrielle d'Estrées, née en 1572, fille d'Antoine d'Estrées et de Françoise Babou de la Bourdaisière, amante de Henri IV, devint marquise de Monceaux, vers 1595. Le roi l'eût épousée, si elle ne fut morte, probablement empoisonnée par Zamet, à Paris, le 9 avril 1590.

Page 29, vers 26. — *Adjourner* : faire jour. *Avesprir* : faire soir. *Annuiter* : faire nuit.

Page 30, ligne 5. — Villeroy (Nicolas de Neufville, seigneur de), né en 1542, mort en 1617, épousa Made-

leine de l'Aubespine et, à la mort de son beau-père, en 1567, fut pourvu de la charge de secrétaire d'Etat; fut admis dans le conseil secret de Henri III, devint un des affidés de Mayenne et de la Ligue; puis se rallia à Henri IV, qui le réintégra, en 1594, dans ses fonctions de secrétaire d'Etat. Il exerça une grande influence dans les conseils du roi, puis de Catherine de Médicis. Sacrifié à Concini, il fut rappelé à sa mort et succomba peu de temps après.

Page 33, ligne 22. — Marisy (François de), seigneur de Machy, tenait à la famille Hennequin, alliée à Henri de Mesmes, dont la femme était une Hennequin.

Page 37, vers 14. — *Picmars* : Pivert.

Page 38, ligne 3. — Gobelin (Baltasar), arrière-petit-fils du célèbre Jehan Gobelin, teinturier à Paris, fut correcteur de la chambre des comptes, trésorier général de l'artillerie, conseiller secrétaire du roi, trésorier de l'Épargne en 1589, conseiller en 1600 et président de la chambre des comptes en 1602. Il mourut peu après. Il avait épousé, en 1571, Anne de Raconis.

Page 42, ligne 25. — Imité de Properce.

Page 49, ligne 2. — Forget (Pierre), sieur de Fresne (1544-1610), secrétaire d'Etat sous Henri III et sous Henri IV; rédigea l'édit de Nantes. Il aimait et protégeait les lettres.

Page 61, ligne 28. — Bellassise (N. de), trésorier de l'Épargne. Je trouve dans Le Bœuf (*Hist. du diocèse de Paris*, xv, 12), Claude Garrault, seigneur haut justicier de Bellassise ou Bienassise, qui vivait en 1580; était-ce le trésorier de l'Épargne?

Page 67, vers 33. — *Villonisé* : attrapé, filouté. On trouve Villonner dans Cotgrave. Le surnom, qui est devenu le nom propre du célèbre poète Villon, venait de là.

Page 73, vers 18. — *Pennes* : plumes. On usait beaucoup de ce rébus au xvi^e siècle : un cœur entouré de plumes signifiait : *Cœur en peines*.

Page 75, ligne 11. — Pinart (Claude), seigneur de Cra-

mailles, baron de Valois, secrétaire d'État en 1570, en remplacement de Claude de l'Aubespine, dont il avait épousé la cousine germaine, fut ambassadeur en Suède sous Henri III, perdit sa charge en 1588, vit son fils le vicomte de Comblisy, condamné pour avoir rendu à Mayenne Château-Thierry, dont il était gouverneur. Pinard fit rétablir l'honneur de sa maison et remettre son fils dans ses biens. Il mourut à Cramailles en 1605.

Page 76, ligne 18. — Cette ode est un des plus déplorables spécimens de vers mesurés dont tant de poètes du xvi^e siècle essayèrent sans pouvoir les acclimater dans notre langue.

Page 78, ligne 1. — L'éditeur veut dire que ces œuvres poétiques paraissaient pour la première fois en 1606.

Page 78, ligne 5. — Ce morceau fut primitivement imprimé à Paris, B. Prevost 1559, in-4, sous ce titre : *L'Adieu à Phœbus et aux Muses, avec une Rime à Bacchus*, par J. P. T. La rime à Bacchus se trouve page 131 de ce volume.

Page 84, ligne 28. — *L'Espagnol à trois corps* est l'épagneul, le chien à trois corps, ou Cerbère.

Page 91, ligne 18. — L'écrivain des *Annales* est Tacite; mais il était d'Ombrie et non de Calabre

Page 91, ligne 23. — Ovide.

Page 92, ligne 19. — D'Elbene (Alphonse), fils d'un patrice florentin, abbé de Hautecombe, en Savoie, puis de Maizières, en Bourgogne, évêque d'Alby en 1588, mort en 1608. Les d'Elbene étaient alliés des de Mesmes.

La plupart des détails de cette pièce sont empruntés au début des *Métamorphoses* d'Ovide.

Page 97, ligne 26. — Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père de Henri IV, blessé au siège de Rouen et mort des suites de sa blessure le 17 novembre 1562.

Page 97, ligne 29. — Charles de la Rochefoucault, comte de Randan, blessé mortellement, le 4 novembre 1562, au siège de Rouen.

Page 97, ligne dernière. — Saint-André (Jacques d'Albon, maréchal de Saint-André), servit sous Henri II et ses successeurs. Il fut blessé en 1562 à la bataille de Dreux et achevé par les lansquenets.

Page 98, ligne 5. — François II de Clèves, duc de Nevers, né le 31 mars 1539, mort en 1562 à la bataille de Dreux.

Page 98, ligne 8. — Montbron (Gabriel, seigneur de), quatrième fils du connétable Anne de Montmorency, tué à vingt et un ans à la bataille de Dreux.

Page 98, ligne 10. — Le duc de Guise, tué d'un coup de pistolet par Poltrot le 18 février 1563.

Page 102, ligne 19. — Voyez la note sur la page 16, ligne 15.

Page 103, ligne 16. — Voyez la note sur la page 92, ligne 19.

Page 104, ligne 21. — *Coquemare* : Cauchemar.

Page 110, ligne 27. — Achéloüs, sous la forme d'un serpent, puis d'un taureau, disputa Déjanire à Hercule. De sa corne arrachée le demi-dieu fit la corne d'abondance.

Page 111, ligne 6. — Jupiter, sous la forme d'un cygne, séduisit Lédä, femme de Tyndare, qui pondit deux œufs, d'où naquirent Castor et Pollux.

Page 111, ligne 25. — Cippus, préteur romain, ayant rêvé qu'il lui poussait des cornes, consulta les augures, qui lui prédirent que, s'il rentrait à Rome, il serait roi. Il préféra l'exil à la couronne.

Page 111, ligne 29. — Thoni, nom du fou de Henri III, est pris ici comme synonyme d'insensé.

Page 113, ligne 4. — La *Mandegloire* ou *Main-de-gloire* : talisman qui donnait à son possesseur le pouvoir et la fortune. On donnait aussi ce nom à la mandragore qui avait des pouvoirs magiques.

Page 113, ligne 23. — Roissy (Henri de Mesmes, chevalier, seigneur de), fut un grand homme d'Etat et le

Mécène des savants et des littérateurs. A seize ans, il professait le droit à Toulouse; à vingt ans (1551), il fut conseiller à la cour des aides, puis au grand conseil et maître des requêtes. Nommé par Henri II, podestat à Sienne, il combattit avantageusement les Espagnols, négocia avec le pape et divers souverains d'Italie. Il fut ensuite conseiller d'État et chancelier de Navarre. Il avait, en 1552, épousé Jeanne Hennequin, sa cousine au troisième degré. A l'époque où cette pièce fut écrite (1569), H. de Mesmes, chargé, ainsi que le maréchal de Biron, de négocier avec les huguenots, était parti pour La Rochelle, laissant enceinte sa femme, qui accoucha en son absence de Judith de Mesmes.

Biron étant boiteux et de Mesmes possédant la terre de Malassis, la paix, conclue en 1570, fut dite *Boiteuse* et *mal-assise*.

Page 115, ligne 18. — Ilithye, fille de Junon, présidait chez les Grecs aux accouchements.

Page 117, ligne 1. — Imité de Théocrite.

Page 125, ligne 27. — Le manoir de Malassis, dont de Mesmes était seigneur, appartenait au territoire de Bagnolet. Ce fut à propos de cette maison que Passerat écrivit la pièce intitulée : *Sauvegarde*, etc.

Page 126, ligne 16. — Allusion à la bataille de Montcontour (1562).

Page 127, ligne 1. — Cette traduction et les vers qui la suivent datent de l'an 1584, où fut établie une académie au Louvre, sous la protection de Henri III, qui présidait les séances et prenait part aux discussions, roulant sur des sujets littéraires et philosophiques, souvent proposés par lui. Le roi, qui se piquait d'éloquence, fut peu flatté des vers de Passerat. Aussi le poète tenta de s'excuser en disant (page 198) :

Ma Muse n'est point ennemie
De la nouvelle Académie, etc.

Sainte-Beuve relate le fait dans son *Tableau de la poésie française au xvi^e siècle*, dernière édition donnée par

M. Troubat ; Paris, Lemerre, 1876, 2 vol. elzéviens.

Page 128, ligne 4. — L'entrée de Henri III à Lyon eut lieu en 1575.

Page 130, ligne 5. — Probablement écrit pour Henri III.

Page 136, ligne 26. — Voyez la note sur la page 113, ligne 4.

Page 138, ligne 1. — Imité d'Horace.

Page 139, ligne 3. — Cette chanson est écrite sur deux rimes.

Page 147, vers 3. — *Corner prise*, terme de chasse : Annoncer par un son de trompe qu'on a forcé et pris la bête.

Page 147, vers 15. — Élisabeth d'Autriche, reine de France, femme de Charles IX.

Page 155, ligne 2. — Marguerite, reine de Navarre, Marguerite, duchesse de Savoie, et Marguerite, première femme de Henri de Navarre, la reine Margot.

Page 158, ligne 2. — Catherine de Médicis et Élisabeth d'Autriche.

Page 159, ligne 4. — M^{me} la chancelière : M^{me} de Mesmes, dont le mari était chancelier de Béarn.

Page 161, ligne 14. — Charles de Neufville, marquis d'Alincourt, seigneur de Villeroy, etc., épousa, le 26 février 1588, Marguerite de Mandelot, dame de Pacy.

Page 167, ligne 20. — Bellassise. Voyez la note sur la page 61, ligne 28.

Page 167, ligne 29. — Ces vers font supposer que Passerat fit le voyage d'Italie, pour aller au-devant de Henri III, revenant de Pologne (1574).

Page 173, ligne 8. — Les dames de Bourges mériteraient encore la réputation de laideur que leur fait le poète, si l'on en croyait les mauvaises langues. Pour ma part, je crois que toutes les Françaises sont charmantes.

Page 175, ligne 17. — Sur d'Elbene, voyez la note sur la page 92, ligne 19.

Page 176, ligne 20. — Voici le sonnet de Desportes qui se lit aux *Amours de Diane*, liv. II, s. x, avec la réponse de Passerat.

Je me veux rendre Hermite, & faire penitence
De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,
Dressant mon Hermitage en vn lieu deserté,
Dont nul autre qu'Amour n'aura la cognoissance.

D'ennuis & de douleurs ie feray ma pitance,
Mon breuuage de pleurs : & par l'obscurité,
Le feu qui m'ard le cœur, servira de clairté,
Et me confommerà pour punir mon offense.

Vn long habit de gris le corps me courrira,
Mon tardif repentir sur mon front se lira,
Et le poignant regret, qui tenaile mon ame.

D'un espoir languissant mon baston ie feray,
Et toujours pour prier deuant mes yeux i'auray
La peinture d'Amour, & celle de ma Dame.

Page 179, ligne 17. — Il est question, dans ce sonnet, des signes du zodiaque. *L'archer* est le Sagittaire.

Page 181, vers 6. — Arthenay et Angerville sont deux bourgs, entre Orléans et Étampes. On y mange mieux aujourd'hui qu'au xvi^e siècle

Page 181, vers 8. — Plus haut (page 64) se trouve une ongue pièce qui roule sur la même idée.

Page 184, vers 1. — La fille d'un œuf, c'est Hélène. Le cheval de Séjan portait malheur à ceux qui le montaient. L'orde Toulouse était un trésor qui causa la perte de ceux qui le trouvèrent.

Page 184, ligne 18. — Cet avocat Le Roy doit être Pierre Leroy, chanoine de Rouen, l'un des auteurs de la satire *Ménippée*.

Page 185, ligne 22. — Belot (Jean), Agenois, maître des requêtes de l'hôtel du roi.

Page 185, ligne 24. — Pimpont (Germain Vaillant de Gueslis, abbé de), conseiller au parlement de Paris, poète

latin, commentateur de Virgile, mourut en 1587, au moment de faire son entrée, comme évêque, à Orléans, où il était né.

Page 186, ligne 20. — D'Elbene. Voyez la note sur la page 92, ligne 18.

Page 188, ligne 15. — Don Carlos, fils de Philippe II, roi d'Espagne, accusé de conspiration contre son père, condamné par l'Inquisition et exécuté en 1568.

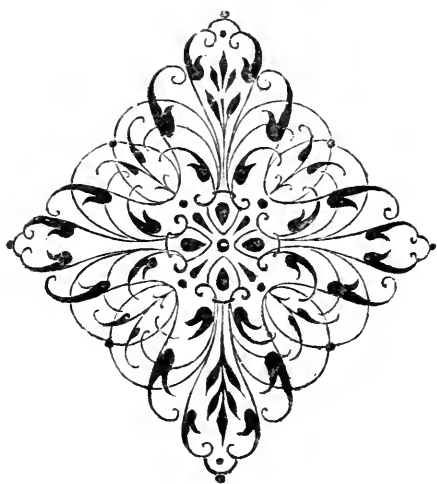
Page 189, ligne dernière. — De Mesmes (Henri), chevalier, seigneur de Roissy, fils aîné de J.-J. de Mesmes et de Nicole Hennequin. Voyez la note sur la page 113, ligne 23.

Page 190, ligne 5. — Jeanne Hennequin, cousine et femme de Henri de Mesmes, seigneur de Roissy. Elle venait d'accoucher de Judith de Mesmes.

Page 191, ligne 8. — La famille de Lespine ou Spina était d'origine italienne.

Page 195, ligne 22. — Ce Soreau était-il musicien ou poète? Il est inconnu sous cette dernière qualité. Je ne trouve de ce nom que Marin Soreau, médecin et astrologue normand.







TABLE

DU PREMIER VOLUME

	Pages.
Jean Passerat, sa vie & ses œuvres.	1
A messire Maximilian de Béthune.	1
Au mesme, sonet	3
Le chien courant	5
Le cerf d'Amour.	16
Des cerfs & des amoureux, sonet	20
Adonis.	21
Le jardin d'Amour.	25
Difference de Jalousie & d'Amour.	30
Metamorphose d'un homme en oiseau.	33
Elegie I.	38
Elegie II.	39
Elegie III.	41
Elegie IV. D'un amant parlant à une porte. . . .	42
Elegie V. Responce de la porte.	44
Elegie VI.	47
Elegie VII. Mort d'une linotte	48
Elegie VIII.	50
Elegie IX.	52
Elegie X.	54
Elegie XI. Mort d'un moineau	56
Elegie XII. Un amant se compare à une cigalle . .	57
Le Frefne.	59

	Pages.
L'Esperance.	61
La divinité des Procés.	65
Sonet : La femme & le procès.	71
Elegie sur un anneau.	72
Elegie à M. Pinart.	75
Ode rythmée & mesurée.	76
Ode en vers saphiques.	77
Contre Phœbus & les Muses.	78
Hymne de la Pais faite en 1562.	92
Hymne de la Nuit.	99
Elegie à Apollon pour la santé de Madame.	102
Elegie à Alphonse d'Elbene.	103
Elegie d'Amour coquemare.	104
Elegie sur une dextre pour pendre à l'oreille.	106
Elegie.	107
La corne d'abondance.	108
Elegie pour M ^{me} de Roiffy.	113
Elegie à Lucine pour M ^{me} de Roiffy.	115
Eclogue de Catin.	117
Elegie sur le cocuage & la jalousie.	120
Elegie de Solon.	123
Sauvegarde pour la maison de Baignolet.	125
Traduction de quelques vers de l'Æneide.	127
Au Roi Henry III.	127
Elegie sur l'entrée du Roi Henry III.	128
Elegie par stances.	130
Ode à Bacchus.	131
Ode contre une table.	136
Ode : <i>Le cours des eaux</i>	138
Chanson : <i>Je ne sçauroy plus celer</i>	139
Ode : <i>Or que ce temps pluvieux</i>	139
Chanson : <i>Pastoureau, m'aimes tu bien</i>	141
Ode du premier jour de Mai.	143
Ode : <i>De toute amoureuse</i>	145
Chanson : <i>Belle, ta beauté s'enfuit</i>	146
Zephyre conduisant une mascarade.	147
Mascarade de six provinces.	148
Quatrains des trois Marguerites.	155
Vers lyriques à la louange des deux Reines.	158

	Pages.
Hymne du Sauveur	159
Epithalame de M. d'Alincourt.	161
Villanelle : <i>Qui en sa fantasia</i>	165
Au Roy Henry III.	166
Consolation de Passerat defrobé	166
Ode sur l'entrée de Henry III à Ferrare.	167
Dialogue d'amour.	168
Sonets (nous ne mentionnons que ceux qui portent des titres).	
Sonet du mois d'avril.	171
Sur un moineau	172
D'une Hostesse	172
Sur la rare beauté des femmes.	173
A la Lune.	173
Responſe au ſonnet d'Alphonſe d'Elbene.	175
A Desportes.	176
Contre un mirouër.	177
D'un bouquet de violettes.	180
De l'equipage d'Amour.	182
D'Amour ſang-ſuë.	182
De quelques financiers executez	184
D'un advocat nommé Le Roy.	184
Sur deux pais faiçtes au mois de mars.	185
De la miſere de plaider & d'aimer.	187
A M ^{me} de Roiffy.	190
A M ^{lle} de l'Eſpine.	191
Viſion des trois Marguerites.	194
D'un baiſer pris en pleurant.	195
Sur un May.	196
Notes du tome premier.	199

IMPRIME PAR A. QUANTIN

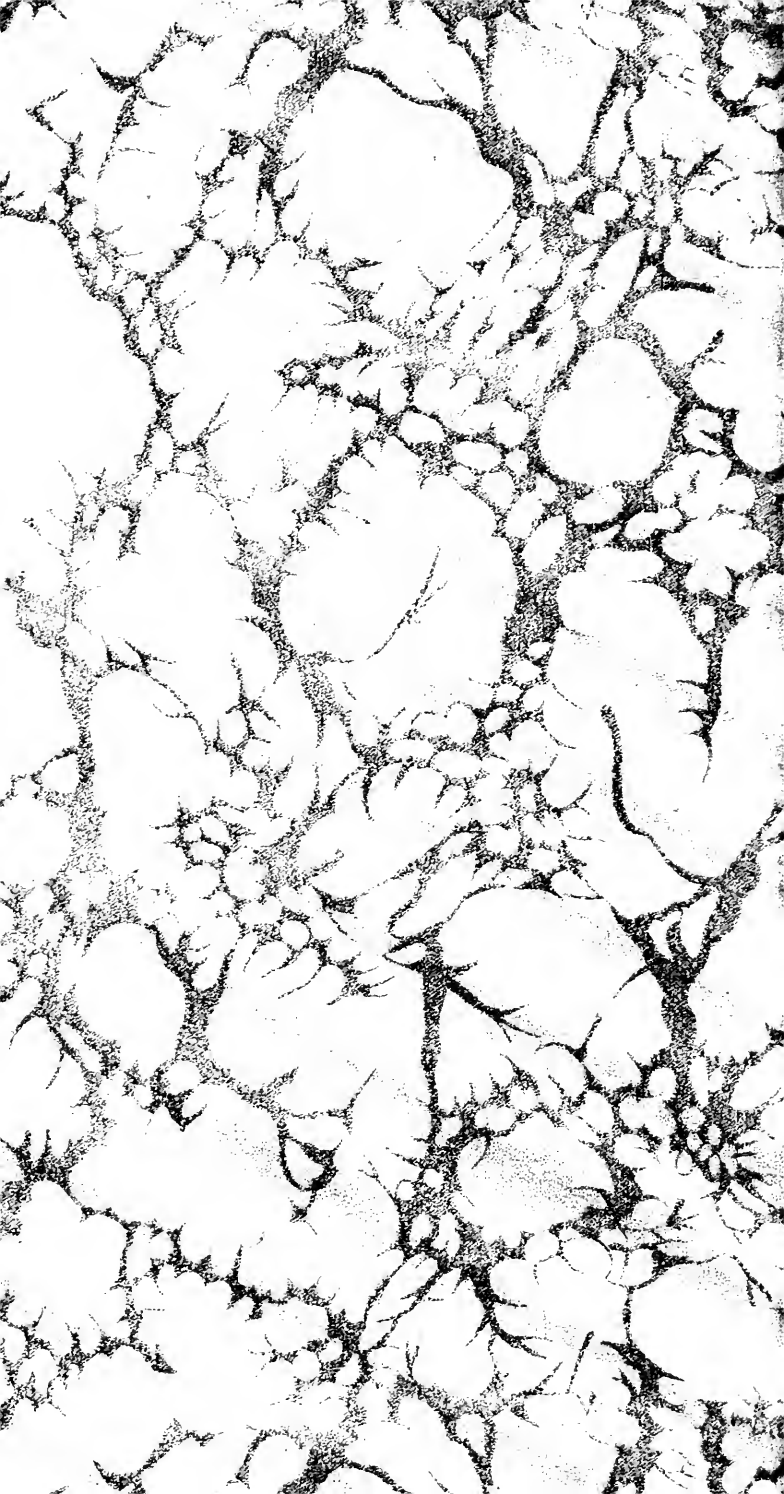
ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS





Pq Passerat, Jean
1653 Les poèsies françaises
P35
1880
t.1

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

